

FOR USE IN
LIBRARY
ONLY

Q
971
347
3
5





L A U R E ,

O U

L E T T R E S

D E &c. &c.

~~Constant de Rappaport~~
Constant de Rappaport
L. A U R E,

O U

L E T T R E S

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

TOME CINQUIEME.



A G E N È V E

Chez BARDE, MANGET & Compagnie
Imprimeurs - Libraires.

& se trouve à P A R I S,

Chez B U R S S O N, Libraire, hôtel de Misgrigny,
rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVI.

568012

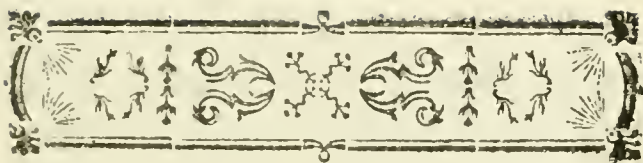
18.8.53

PG

1971

C347L3

1.5



L A U R E ,

O U

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

LETTRE L.

Laure à Sophie.

MA chère amie , quand j'ai du tourment dans l'ame , je voudrois pouvoir vous parler , vous entretenir ; je voudrois vous faire mille questions , il me semble que je trouverois auprès de vous tous les secours dont j'aurois besoin ; il faut

Tome V.

A

que je vous dise tout , que j'écrive tout : hier , après que Mlle. de Mirfor m'eut fait mourir d'impatience & d'ennui , après qu'elle m'eut bien dit qu ce seroit dommage que Mr. St. Ange mourût , qu'elle en seroit très-fâchée , que Mme. Durtan hériteroit d'une très-bonne campagne qui lui seroit beaucoup de plaisir ; après qu'elle eut arrangé tout le monde sur cet événement , & qu'elle m'eut dit encore mille choses insupportables ; enfin , elle me laissa en proie à la peine & à l'inquiétude : le danger où elle me disoit qu'étoit Mr. de St. Ange , me paroïssoit si extraordinaire , si incroyable , que je ne voulois y ajouter aucune foi : dans l'espérance d'en entendre parler , j'allai chez Mad. de Taninge , & chez ma tante Bonval. Je ne trouvai personne ; je rapportai mon inquiétude auprès de ma mère , qui ne savoit rien ; il vint quelques personnes qui ne dirent pas un mot :

mon père rentra assez tard , il étoit occupé de ses affaires ; ce ne fut qu'au dernier moment lorsque je me retirois , qu'il dit assez négligemment que Mr. de St. Ange étoit dangereusement malade , que le médecin étoit revenu , & qu'il avoit dit qu'il ne passeroit pas la nuit : une chaise se trouva près de moi , je m'assis un moment ; voyant que mon père ne disoit plus rien , je m'en allai sans pouvoir dire une parole , il me fut impossible de ne pas murmurer contre l'insensibilité de tout le monde , j'en fus révoltée ; la vie des autres n'est donc rien , & l'on vit ensemble pour se voir périr les uns les autres sans peine , sans regret : un homme intéressant finit sa vie à la fleur de son âge , & tout le monde est tranquille , tout va comme s'il n'arrivoit rien , comme s'il ne devoit arriver aucun malheur ; je ne comprends rien à ce qu'on appelle

compassion , humanité ; mon père qui est si bon , si tendre , parle de sang-froid de la vie , de la mort d'un homme qu'il aime , qui lui a rendu des services ; il n'envoye pas , il ne va pas lui-même s'informer de son état ; il ne veut pas en juger par ses yeux , il ne vole pas lui donner ses soins , & alors certainement tous les hommes sont cruels & barbares. Mon amie , j'ai passé une nuit affreuse , toutes ces idées m'ont horriblement tourmentée ; Mr. de St. Ange à l'agonie , mourant , mort , me donnoit une agitation que je n'ai pu calmer ; j'ai été dans un trouble & dans un mouvement continuel ; dès que j'ai vu le jour , j'ai été réveiller un domestique , je l'ai envoyé chez Mad: Durtan ; je vous écris en attendant son retour.....

J'entends du bruit , je vais au-devant..... C'étoit mon père , qui va à notre campagne ; il n'a point paru étonné de me voir levée de si

bonne heure ; il m'a dit qu'il auroit des nouvelles de Mr. de St. Ange ; je crois que c'est pour y aller qu'il est parti si matin ; son indifférence de hier n'étoit donc pas naturelle : est-ce qu'il voudroit me mettre à quelque épreuve ? . . . Le messager ne revient point , ce malheureux domestique s'arrête pour quelque chose de bien inutile , tous les êtres sont cruels . . . je vais l'attendre ; ma lettre vous apprendra sûrement quelque chose , si j'ai la force de vous le dire . . . Rien , ma chère amie , rien ; le domestique n'a rien rapporté , il n'a pas su dire un seul mot ; il n'étoit venu encore personne de chez Mr. de St. Ange ; & chez sa sœur , chez sa propre sœur ; on attendoit tranquillement qu'il vint : quelqu'un pour savoir quelque chose ; les domestiques , cependant , étoient très-allarmés , & on étoit sûr que Madame Durtan enverroit de chez son frère ; mais c'étoit encore trop

matin il faut attendre & renvoyer bientôt; ne serez-vous pas aussi un peu malheureuse en lisant ce que je vous écris si fort en désordre, dans ce moment; j'ai cru que je vous rassurerois au bout de quatre lignes, & de tout le jour je ne pourrai peut-être rien savoir : je connois votre cœur, vous souffririez trop si je fermois ma lettre sans vous rien apprendre. Je vais chez ma mère, peut-être saura-t-elle quelque chose, elle a sûrement aussi de l'inquiétude, mais qu'est-ce que c'est que l'inquiétude des autres, ils sont si tranquilles ! ils peuvent attendre avec tant de patience ! Ma chère amie, nous recevons dans ce moment un billet de mon père, je me hâte de vous en envoyer la copie.

“ Monsieur de St. Ange est un peu mieux aujourd'hui ; j'ai vu le médecin, il croit que le danger est passé, une saignée faite à propos a

occasionné une crise, c'étoit une inflammation à la gorge, qui s'étoit annoncée avec beaucoup de violence, & qui a failli emporter le malade : il y a beaucoup de bile; le médecin croit que c'est quelque chagrin, quelque affection d'ame, qui a causé cette maladie ; Mr. de St. Ange est d'un caractère bilieux, & fort sensible; je ne reviendrai pas ce soir, j'aurai encore des nouvelles demain matin, je vous les porterai, &c. &c.,.

Qui est-ce qui a pu faire des chagrins à Mr. de St. Ange? qui est-ce qui peut être assez dur pour cela? c'est peut-être sa sœur : sans-doute; que trop de sensibilité est un malheur; je comprends bien comment on peut en mourir, & comment tant de gens se portent bien : j'ai le tems avant que de fermer ma lettre d'aller chez ma bonne tante, elle est sensible & compatissante; j'entendrai chez elle ce que personne n'a dit.

encore ; vous saurez ce que j'aurai appris , je veux vous tranquilliser. . . .

J'ai trouvé ma bonne tante très-inquiète , très-affligée ; c'est une femme bien respectable , elle a toutes les vertus , & le cœur si bon ; elle avoit été dans les plus grandes inquiétudes , elle étoit encore très-en-peine , elle avoit envoyé un exprès jusque chez Mr. de St. Ange , & vu le médecin ; tout ce qu'elle savoit s'accordoit avec ce que mon père nous avoit écrit ; on croit le danger entièrement passé ; ces maux n'ont qu'un moment bien dangereux , & la maladie n'est jamais fort longue ; nous n'avons parlé que de cela. Ma tante connoit bien M. de S. Ange , elle prend à lui un véritable intérêt , & cependant ce n'est que depuis peu de tems qu'elle le voit un peu fréquemment : elle a une bonté de cœur , qui attache véritablement à elle , elle trouve qu'il n'y a point d'homme plus intéressant.

que Mr. de St. Ange , elle lui rend justice sur ses qualités , sur son mérite , sur ses agrémens ; elle dit que mon père auroit perdu un ami bien essentiel , bien aimable , qui lui est très-attaché , & qu'il y auroit de l'ingratitude à ne pas lui témoigner beaucoup d'intérêt ; ma tante est pleine d'esprit & de raison , tous les jours je m'attache plus à elle. Dans la vie isolée & retirée que nous menions ci-devant , je ne lui rendois que des devoirs très-éloignés , je ne la voyois que rarement , je ne sentoie pas adés le prix de son amitié , & elle en a toujours eu pour moi : un des effets de la fortune de mon père , est de pouvoir mieux profiter des dispositions que l'on nous témoigne , nous pouvons mieux nous livrer aux relations qui nous paroissent agréables. Ma tante m'a promis de nous faire dire encore quelque chose ce soir de Mr. de St. Ange , elle doit en rece-

voir des nouvelles directement de Mr. Durtan ; je n'ai plus que le tems de fermer ma lettre. Adieu , ma chère amie.



LETTRE LI.

Laure à Sophie.

JE suis sûre , ma chère amie , que vous vous intéressez à Mr. de St. Ange , & que vous avez été effrayée de l'état dangereux où il a été. Je me suis hâtée de vous rassurer ; il a passé pour mort pendant un jour entier , je ne l'ai point su ; on dit que l'affliction étoit générale ; j'ai entendu à cette occasion faire son éloge d'une manière qui ne m'a point étonnée : dans ces momens de danger & d'intérêt , on rend toujours un peu justice à ceux qui le méri-

tent; & , dans la compassion que l'on a pour ceux qui souffrent , on se laisse aller à dire le bien que l'on en pense ; la jalousie s'affoiblit contre ceux qui meurent. Mon père nous confirma le lendemain ce qu'il nous avoit écrit la veille , il nous fit quelques détails , mais je ne pus point savoir s'il avoit été chez Mr. de St. Ange , ou s'il les avoit appris de quelqu'un ; j'écoutois ce qu'il disoit à ma mère , j'en fis point de question , mais je me réjouïs avec eux de ce qui doit réellement être un sujet de joie pour nous tous. Il est vrai qu'il y a loin de notre campagne à celle de Mr. St. Ange ; cependant , mon père auroit bien pu y aller , il auroit été mieux informé ; sûrement il y sera allé. Hier on eut de très-bonnes nouvelles , ce matin elles ont été de même , la convalescence est décidée , & ne sera pas longue. Mes parens sont convenus que comme Mad. Durtan demeure chez

son frère , ils iroient lui faire une visite dans deux ou trois jours ; nous irons de très-grand matin à notre campagne , & dans l'après-midi ils se rendront chez Mr. de St. Ange. Mon père met dans tout cela une mesure & une cérémonie qui me fait de la peine , il me semble qu'il devoit y avoir entr'eux plus d'amitié , plus de cordialité , une fois je croyois qu'il y en auroit beaucoup , Mr. de St. Ange ne s'est pas assez prêté à ce qu'exigeoit mon père , il lui a donné des avis dont je soupçonne qu'il n'a pas été content ; il a trouvé que mon père se pressoit trop de faire tant de choses à la fois , & mon père en aura été blessé. Mr. de St. Ange a eu tort , quoique ce ne soit que par une suite de l'intérêt qu'il prend à nous ; il est singulier que des relations qui paroissent commencer avec autant d'amitié , au lieu de se soutenir se.

soient refroidies , & précisément lorsque les circonstances auroient dû les resserrer : quelles que soient les dispositions de mon père , il doit être content ; nous ne voyons presque plus Mr. de St. Ange , il y avoit un tems infini que je ne l'avois vu ; sans sa maladie , je n'en aurois peut-être pas entendu parler , & il me semble que je n'ai pas cessé de voir le reste du monde , qui m'intéresse si peu. Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui , ma chère amie , je ne fais rien : je me suis informée si Mr. de Marville n'étoit point auprès de son ami , on m'a dit qu'il étoit employé pour des affaires de justice qui ne lui en auront pas laissé la liberté , il en fera au désespoir ; il a le cœur excellent , ce pauvre Marville ; nous eumes l'autre jour une singulière conversation ; il a une façon de penser bien rare & bien respectable , il n'est

point jaloux , il parle de son ami avec une candeur & une vérité vraiment touchante : il me fit rire en parlant de mon bonheur : il veut absolument que je sois heureuse , & il croit que pour cela je puis dépendre de quelqu'un ; comme il se trompe ! Je n'ai certainement pas besoin des avis qu'il m'a offerts. Il me parloit avec un désintéressement & une modestie , dont je ne croyois pas que les hommes fussent capables ; il m'auroit inspiré de la confiance , si je pouvois la placer ailleurs que chez mon amie ; mais j'emploierai sa complaisance pour d'autres choses , je fais cas de son amitié , & j'espère de le voir à son retour.

Nous allons aujourd'hui chez les Clissi , je m'en fais un grand plaisir , avec eux tout est intéressant , & il n'y a jamais d'ennui : ils ont été deux fois chez Mr. de St. Ange ; à la seconde , ils y ont

mené leur médecin , c'est un homme en qui ils ont beaucoup de confiance , il est très-savant , & il a beaucoup de prudence & de modestie quoiqu'il soit jeune. Je veux l'envoyer chez ma petite Henriette , afin qu'il juge de sa santé & de son tempérament ; c'est à cela que je veux employer Mr. de Marville , parce qu'il connoît & protège beaucoup ce médecin ; c'est un secret que je lui confierai. J'en ai eu des nouvelles , de ma petite fille , elle n'est plus malade ; mais pour la prendre , je veux attendre qu'elle soit parfaitement rétablie , & je pense qu'il ne faudra pas plus de cinq ou six jours ; je murmure bien souvent contre les obstacles que j'ai éprouvé là-dessus ; pourquoi les choses les plus simples deviennent-elles les plus difficiles ? il faut de la patience & de la résignation sur tout ce qu'on désire , & il me semble que j'en ai tous les

jours un peu moins. Ma bonne tante m'apprend souvent à en avoir ; elle comprend , elle partage si bien ce qu'on éprouve , ce que l'on sent , qu'elle aide à supporter & à souffrir ; ce n'est pas tout-à-fait une amie comme vous , qui craignez , qui prévoyez ; votre cœur a plus de chaleur , son caractère a plus de facilité ; avec elle on jouit toujours du moment , les considérations de l'avenir ne gâtent point le présent ; on se sent entraîné par un accord d'idée que les contradictions ne dérangent point , elle même aux inconvéniens sans paroître s'opposer à la volonté , ou bien elle ne s'oppose point du tout ; ce ne sont pas des ressources ou des conseils que l'on trouve auprès d'elle ; mais c'est une douceur , qui rend heureux & tranquille. J'irai chez elle en sortant , & avant que d'aller avec mes parens chez les Clissi : demain c'est le sou-

per de Mr. de la Hauffe , je ne compte pas.....

Je ne fais , ma chère amie , comment j'interrompis ma lettre avant-hier , je ne suis cependant pas sujette aux distractions ; je la laissai sur mon bureau pour répondre a quelque chose que l'on étoit venu me demander , & je l'ai oubliée ; ce n'est pas vous , ma chère amie , qui êtes sortie de ma mémoire , c'est ce que je vous disois , & qui ne valoit pas la peine d'y rester : hier ce n'étoit pas jour de courier , aujourd'hui je fermerai ma lettre sans la relire , peut-être n'en ferois-je pas contente , car il n'est pas sûr que l'on écrive les mêmes choses à deux jours de distance ; je pourrois vous parler du souper de Mr. de la Hauffe , votre curiosité ne s'en soucie guère , je vous ferai grâce des détails ; il ne fut pas onnuieux , il y avoit trop d'originaux ;

mais il fut si fatigant pour moi , qu'au retour il me fut impossible de vous écrire un mot , quoique j'en eusse envie. L'appartement étoit d'une propreté extrême , tout étoit arrangé & compassé ; la gaieté fut d'abord bruyante , & se soutint jusqu'à la fin. Mr. & Mad. Balloton furent charmans , par leurs jeux de mots , les contes , les quolibets , les éclats de rire ; le souper fut de la plus grande profusion ; il y avoit les mets les plus recherchés , & en abondance , ce n'étoit pas le repas de Boileau , il n'y avoit pas de la muscade partout , au contraire tout étoit très-varié ; mais les domestiques un peu neufs cassoient les verres , répandoient les fausses ; on les grondoit , Mr. de la Hauffe n'avoit jamais tout ce qu'il lui falloit , il alloit le chercher ; il fut plusieurs fois chercher du vin meilleur que celui qu'on avoit , & qu'il n'avoit pas compté donner ,

On essaya de chanter au dessert , on regretta le bon vieux tems , où on avoit de la joie , & de l'appétit , & on s'y livra de manière à ne rien regretter. Je fus de tems en tems l'objet des plaisanteries légères de ceux qui remarquèrent que Mr. de la Hauffe étoit garçon ; j'étois à côté de lui , & il m'adressoit les plus jolies galanteries , lorsque son attention sur son souper le lui permettoit. Au milieu du bruit & du mouvement , j'ai fait connoissance avec un homme pour lequel j'ai pris de l'amitié ; c'est un ministre , parent de Mr. de la Hauffe : sa physionomie , bonne , naïve spirituelle , me prévint en sa faveur ; son air doux & modeste m'attira auprès de lui ; son esprit simple & facile m'attacha , & j'eus beaucoup de plaisir à parler avec lui : sans avoir l'usage du monde de ceux qui y vivent , il le connoit , & il me montra une ame sensible & indulgente. Il est pasteur

au village de Fies ; il vit à sa cure
 avec une femme qu'il a épousée après
 une très-longue inclination , il a deux
 petites filles qu'il élève avec beaucoup
 de soin. Il me fit une peinture de
 sa vie qui me donna véritablement
 l'idée du bonheur : il est l'ami & le
 conseiller de ses paroissiens ; autant
 qu'il peut il marie les jeunes gens
 entre lesquels il apperçoit du pen-
 chant , il prévient beaucoup de mal-
 heurs dans les familles , sa femme lui
 aide à soigner les pauvres & les ma-
 lades , ils font du bien ensemble &
 ils se trouvent heureux , quoiqu'elle
 ait un peu d'ambition , & qu'elle n'ai-
 me pas autant que lui la simplicité
 & la vie paisible : ce qui lui man-
 que ce sont des livres ; il voudroit
 avoir ceux qui paroissent , l'éloigne-
 ment & la dépense sont des obsta-
 cles , je promis de lui en envoyer.
 Il aime les romans ; il trouve que dans
 la solitude , c'est une manière d'être
 en

en relation avec les gens du monde, la variété des caractères apprend à connoître les hommes, & ce qui les affecte ; on juge & les personnages & l'auteur, & en lisant on apprend à se conduire avec ceux avec qui l'on vit : il mit dans tout ce qu'il me dit du goût, de la gaieté, & de l'intérêt ; je l'engageai à venir nous voir, & je promis d'aller à sa cure ; je m'en fais un vrai plaisir, ce sera une promenade que je ferai avec ma tante, elle aimera Monsieur le ministre. Un homme qui par son état a des lumières, de la douceur, des vertus est une connoissance précieuse ; je ne fais pourquoi on n'en rencontre pas un plus grand nombre dans le monde ; je voudrois avoir un ami comme Mr. Sainbon, je trouverois chez lui des conseils, des consolations, des directions, de l'intérêt, que je ne devrois qu'à la bonté de son cœur ; mais cependant, c'est aussi un homme, i

aura peut-être ses prétentions, son
 amour-propre, ses petites passions,
 & il est possible qu'un ministre en
 ait tout comme un autre. Je crois
 malgré cela avoir fait une très-bonne
 connoissance, je m'y suis attachée &
 je veux la cultiver; il me consolera
 de l'ennui que me donne si souvent
 son parent Mr. de la Hauffe; je lui
 en ferai même des plaintes, & peut-
 être me sera-t-il utile par cet endroit
 là. C'est demain que mes parens
 ont décidé d'aller de très-bon matin
 à la campagne, & de-là chez Mr. de
 St. Ange : j'aurai le chagrin de reve-
 nir le soir à la ville : le mois de
 May se passe, la nature s'embellit,
 mon bois est charmant, & je ne jouis
 de rien. Mme. de Taninge & Mme.
 Darfilli viennent nous voir aujour-
 d'hui; c'est une soirée d'amitié, il
 faudra cependant du jeu, des hom-
 mes, je vais y pourvoir. Adieu, ma
 chère amie; je vous prie de vous sou-

venir que depuis que vous m'avez dit tant de choses , vous ne m'avez plus rien dit du tout.



LETTRE LI.

Monsieur de St. Ange à Mr. de Marville.

TU laisses donc mourir ton ami sans toi, mon cher Marville. Je refuse, & tu me laisses encore ; je ne trouve pas seulement une de tes lettres : n'as-tu plus d'amis parce que tu fers ton pays ? Je t'ai demandé, & on m'a dit que tu étois absolument occupé à la discussion des biens d'une pauvre famille que tu voulois relever ; comment un homme de ta naissance, de ta fortune, qui aimoit les plaisirs & la société, peut-il se livrer autant à un emploi subalterne ? tu n'as plus à faire qu'à des pauvres, qu'à

des malheureux ; tu défends les uns ; tu consoles les autres , & tu passes ta vie à empêcher le mal & à faire du bien ; on me l'a dit , & j'ai vu ta récompense dans le respect & la vénération avec laquelle on m'a parlé de toi. Je me suis fait expliquer ce qui t'occupe dans ce moment : par la dureté & le manège des créanciers , les biens d'une famille de , payfan au village de Montagni , alloient être donnés à vil prix ; on vouloit s'emparer de leur domaine pour la convenance ; tu as mis des oppositions , & tu as sauvé une partie des biens de ces pauvres gens. On me dit que dans ce moment tu es dans ce village , mal logé , mal nourri , & entièrement occupé à les arranger ; tu trouves donc , qu'il y a plus de plaisir à être utile aux hommes qu'à leur être agréable , car dans ce moment certainement on te désire à la ville : les femmes ont

besoin de toi pour jouer , pour souper. En vérité , mon cher ami , tu es un homme rare dans notre pays. Un homme comme il faut , un gentilhomme s'occuper d'un petit emploi , ne point en mépriser les détails , y voir & y trouver mille moyens , mille occasions de faire du bien ! & le faire soi-même encore ! & à qui ? à des gens du peuple , à des petits artisans , à des payfans. Je t'assure que tu n'as pas les vertus de ton état ; un gentilhomme doit se reposer & se divertir : n'être rien , c'est pour lui être beaucoup ; il a ses débiteurs , & un procureur pour se faire payer ; il donne noblement quelque argent aux collectes , & tous ses devoirs sont remplis ; il jouit de la plus grande considération , & tous ses débiteurs le respectent infiniment : mais , dis-moi , mon cher ami , quelle est donc ton ambition ? te suffit-il de faire du bien , de contribuer au

bon ordre de la société, & de faire aller la machine civile au plus grand avantage de ceux qui la composent ?

Oui, je connois ton ame vertueuse, cette récompense te suffit; & tu jouiras encore des bénédictions des pauvres, de l'estime de tes concitoyens, & des marques d'approbation de ton souverain : sois un exemple parmi nous, mon cher ami; réveille l'ambition & les vertus des hommes éclairés, riches, & bien nés : à quoi servent l'éducation, l'honneur, les vertus, la naissance, s'ils sont inutiles à la patrie ; *il sacrosanto far niente* peut être la volupté des esclaves, mais ne peut pas être le bonheur des hommes qui jouissent d'une douce liberté : je te prie de me mettre au nombre de ceux qui ont besoin de toi ; je voudrois te voir, te parler ; je ne puis pas écrire beaucoup sans fatigue, je suis encore faible, & surtout par la tête. Je l'ai

vue de très-près , cette mort qui finit tout , qui arrange tout ; ce changement d'existence qui excite notre curiosité , & qui nous cause de l'effroi ; il faut que tout meure pour que tout vive , & pendant un jour entier , j'ai cru que j'allois donner ma substance pour contribuer à celle des autres : il y avoit quelque tems que j'étois triste , chagrin , & souffrant ; le jour j'étois sans activité , & la nuit sans sommeil ; j'ai été affailli tout d'un coup d'un mal de gorge très-violent , il y avoit de l'inflammation , j'étois près d'étouffer ; on est venu au secours de la nature avec une lancette ; j'ai été soulagé , & bientôt en convalescence ; ma sœur est venue auprès de moi , & il y a eu de l'alarme dans la maison. Depuis notre raccommodement avec Henri , il a été très-exact à m'informer de tout ce qu'il fait , & de tout ce qui se passe ; tous les messages m'ont été fidèlement

rendus , même au plus fort de ma maladie ; il n'a voulu écouter là-dessus ni ménagement , ni défense. Les Germosan ont envoyé deux fois ; on a toujours dit que c'étoit de la part de Monsieur & de Madame ; Henri a rencontré Monsieur une fois , il croit qu'il venoit ici ; il fit beaucoup de questions , & entra dans de grands détails sur mon état : Henri n'a pas pu me dire si c'étoit curiosité , ou intérêt , certainement c'est intérêt. Je n'ai pas entendu parler de Mlle. de Germosan , seulement ma sœur me disoit quelquefois qu'elle ne se marieroit jamais , parce qu'elle avoit trop de prétentions. Je n'ai pas voulu agiter cette question , ni avec elle , ni avec moi : j'avoue que ce silence de la part de Mlle. de Germosan m'a affecté douloureusement ; j'en ai eu une tristesse dans l'ame , qui a sûrement retardé ma guérison. Hélas ! mon cher ami , je dépends d'elle bien plus que je ne pen-

se. Hier, Henri vint me dire d'assez bonne heure, que toute la famille étoit venue à la campagne; dès ce moment, je ne cessai de faire des conjectures, sur l'espérance & sur les moyens de voir Mlle. de Germosan, ou au moins ses parens; je ne savois comment y parvenir, parce que hier j'étois un peu plus malade; j'avois fait cependant feller un cheval, je m'étois habillé, dans l'intention d'aller du côté de Valeire, près du bois; enfin, je voulois au moins diminuer l'intervalle immense qui me sépare depuis si longtems de toute la terre; j'étois très-foible, j'avois peu d'espérance, je combattois mon sentiment & ma foiblesse; il étoit quatre heures de l'après-midi, j'avois renoncé à mon projet, lorsqu'Henri vint en courant me dire que l'on appercevoit de loin le carosse de Mr. de Germosan, qu'il l'avoit bien reconnu, que les dames y étoient.

Les Dames y sont, Henri?... Oui, Monsieur, Madame & Mademoiselle. Mlle. de Germosan, Henri?... Oui, Monsieur, Mlle. Laure de Germosan, je l'ai vue comme je vois Monsieur... Et qu'est-ce que cela vous fait Henri? que Mademoiselle y soit ou n'y soit pas?... Mais Monsieur... Vous vous ferez trompé, comme vous faites toujours; allez le voir encore, & si elle y est, venez me le dire; je serai à la fenêtre de ma chambre sur la cour; allez, courez, coupez par la prairie: de très-loin en revenant, Henri me fit des signes qu'elle n'y étoit pas; je retrouvai toutes mes forces, & je n'eus plus rien à combattre; je passai auprès de ma sœur, je lui dis que j'allois monter à cheval pour ma santé, que je reviendrois dans une demi-heure, que s'il venoit quelqu'un, il falloit les retenir: pendant que le carrosse entroit dans la cour, je sortis par derrière, je franchis des haies?

les éperons ne quittèrent le ventre de mon cheval, que lorsque j'aperçus le toit de la maison de Mr. de Germosan; alors je ralentis ma course. Dans le moment je vois entrer dans une maison de payfan qui n'en étoit éloignée que d'une portée de fusil, une femme marchant légèrement, très-bien mise; j'eus un peu d'émotion; mais je voulus aussi entrer dans cette maison de payfan, je n'avois point été aperçu; j'ouvris en tremblant la porte d'une chambre où j'entendois la voix de Mlle. de Germosan; elle étoit assise auprès d'une vieille paysanne, qui paroissoit malade; je n'osois entrer tout-à-fait: je crois qu'elle ne me reconnut pas, elle resta comme immobile, & en silence, sur sa chaise; je voulus avancer, la foiblesse & l'émotion m'arrêtèrent, je m'appuyai contre le mur pour ne pas tomber, je vis pâlir & rougir Mlle. de Germosan, elle se

leva , elle articula quelques paroles : alors je fus auprès d'elle , je lui dis que dans l'impatience de la revoir , j'avois profité du premier retour de mes forces pour venir à sa campagne , & me présenter à Mr. & Mme. de Germosan , que je l'avois vue entrer dans cette maison , & que j'avois osé la suivre , dans l'espérance qu'elle voudroit bien me permettre de la voir un moment , que si je lui étois importun ou incommode , j'allois me retirer & m'en retourner , du-fai-je en mourir ; elle dit quelque chose sur ma santé , elle se rassit. Comme je crus m'apercevoir que ses yeux cherchoient une autre chaise , j'en pris une , & je m'assis auprès d'elle : la pauvre payfanne , qui nous regardoit avec des yeux étonnés , dit que j'avois surement besoin de prendre quelque chose , que j'étois malade , & qu'elle vouloit aller chercher du vin , je ne l'en empêchai point ; elle se

traîna sur son bâton , & elle sortit.
 Je pris ce moment pour dire à Mlle.
 de Germosan tout ce que je pensois ,
 tout ce que sentoïis ; j'eus très-long-
 tems sans lui laisser prononcer une
 parole , & je vis le moment où je tom-
 berois à ses pieds mourant d'émotion
 & de fatigue ; je crois que je lui ins-
 pirai de la pitié , ses beaux yeux
 étoient mouillés de larmes ; Dieu !
 qu'elle étoit belle ! son ame douce &
 compatissante se peignoit dans tous
 ses traits , elle en eut imposé à l'hom-
 me le plus impétueux , à l'ame la
 plus atroce : ce qu'elle me faisoit
 éprouver me fit véritablement verser
 des larmes , en lui jurant la sincérité
 de mes sentimens ; elle en fut tou-
 chée : j'entendis sa bouche adorable
 prononcer qu'elle ne me haïssoit pas ,
 qu'elle m'aimeroit si ... ce n'étoit pas
 précisément qu'elle m'aimoit ; mais
 c'étoit tout ce qui me le faisoit en-
 tendre ; j'y répondis par des trans-

ports de sensibilité & de passion; alors la fierté succéda chez elle à l'attendrissement, & tout fut perdu pour moi; elle s'éloigna, elle voulut sortir: la vieille femme entra dans ce moment; j'étois resté anéanti sur ma chaise, la bonne paysanne s'empressa de venir à mon secours, avec l'eau & le vin qu'elle portoit; Mlle. de Germosan ne put s'empêcher de jeter les yeux sur moi; elle parla à la femme depuis la porte, la réponse demanda une autre réponse; Mlle. de Germosan fut obligée de rentrer pour suivre à la conversation; je lui demandai la grâce de m'écouter encore, je lui parlai de manière que notre témoin put tout entendre, je la conjurai de me dire sincèrement ce qu'elle pensoit de tout ce que je venois de dire; la discussion fut engagée, son cœur ne fut pas tout me cacher: la conversation devenoit heureuse pour moi, lorsque nous entendîmes le bruit

d'un carosse qui passoit au chemin, dans l'instant Mlle. de Germosan s'échappa ; je la suivis & je la vis traverser la prairie, par un sentier qui aboutit sans-doute à leur maison ; il me sembloit voir un ange qui revoloit aux cieux, après m'avoir donné quelques espérances ; j'aurois voulu la suivre, & qu'il m'en eut coûté la vie ; j'étois encore très-foible & souffrant, la course que j'avois faite m'avoit horriblement fatigué, l'émotion, & tout ce que mon ame venoit d'éprouver, avoit achevé de m'anéantir ; je fus très-longtems avant que de retrouver assez de force pour remonter à cheval ; jusqu'à ce moment, j'entendis la bonne paysanne faire les éloges de Mlle. de Germosan ; elle la peignoit avec une naïveté & une énergie vraiment touchante, c'étoit une mélodie qui flattoit mon cœur ; j'y ajoutois les paroles, elles m'aimé ; il en résultoit une douceur,

un contentement calme & tranquille , qui m'étoient inconnus ; mais le désir de revoir Mlle. de Germosan est bientôt venu altérer cette jouissance , il faut absolument que je la revoye ; si ce pouvoit être aujourd'hui ! demain ! après demain ce sera trop tard ; l'impression sera effacée , l'agitation du sentiment sera calmée ; elle aura oublié ce qu'elle m'a fait entendre , ce qu'elle m'a dit ; je l'ai fait répéter comme j'ai pu ; mais la réflexion aura tout défavoué ; elle aura mis à la place une défiance cruelle ; je n'aurai rien gagné sur son cœur , il naîtra de nouveaux obstacles ; nous resterons encore séparés , je serai des siècles sans la revoir ; je passerai ma vie dans le trouble , dans les peines , dans les désirs inutiles ; & les sentimens qu'il y aura entre nous n'auront fait que deux malheureux : & toi ! qui veux que Mlle. de Germosan soit heureuse , feras-tu content ? ne profit-

teras-tu pas des droits & de la confiance que te donne son indifférence pour toi ? ne lui diras-tu pas qu'il n'y a de bonheur dans la vie qu'entre deux cœurs qui s'aiment ? qu'il n'y a point de vertu à se fuir , & qu'il y a une lâcheté humiliante à se défier trop de soi-même ; fais-lui comprendre qu'il y a une vraie douceur , une vraie félicité , dans la réciprocité des sentimens , dans le plaisir d'être avec ce qu'on aime : dis-lui bien tout l'empire qu'elle a sur moi , & exhorte-la d'en jouir avec sécurité ; car je le remarque fort bien , jamais elle n'a laissé entrevoir les dispositions de son cœur , qu'elle n'ait élevé entre nous de nouvelles barrières , qu'elle n'ait fui les occasions de me revoir , de m'entendre ; mes lettres , je ne sais ce qu'elles deviennent , ou elle ne veut pas les recevoir : enfin , plus nous pourrions être heureux & plus elle s'y oppose ; je ne connois

rien à sa manière d'aimer : aujourd'hui j'ai quelque espérance qu'elle aura plus de sécurité, qu'elle cherchera moins à me fuir ; ce qui s'est passé n'est qu'une rencontre due au hasard il est vrai, & elle sera ignorée de toute la terre ; mais c'est précisément ce secret qu'il y aura entre nous, que nous nous garderons, qui formera un lien, & qui nous rapprochera. Je revins avec cette espérance chez moi, je vis un moment ma sœur, qui étoit en peine de moi & de ma longue promenade, elle raconta la visite qu'elle avoit reçue. Je ne pus pas l'écouter longtems, il falloit que je m'occupasse de Mlle. de Germosan, il falloit que je lui écrivisse, je ne pouvois rester sur ce moment interrompu ; j'avois mille choses à dire, & qui m'oppressoient ; un instant de plus, & nous nous serions entendus ; les regrets me donnoient le besoin d'écrire ; il me sem-

bloit que j'en avois le droit, que je le devois même ; je ne puis prévoir ce que deviendra ma lettre, ni me flatter qu'elle parvienne ; je ne fais où l'envoyer : cette bête d'Henri va bien à la ville, il en fera chargé ; mais jamais il ne saura la faire entrer dans la maison des Germosan , ni profiter d'une rencontre, ni saisir une occasion : je lui dis, que s'il ne trouve point de domestique qui veuille la prendre confidemment, il la pose comme étant très-pressé, chez une marchande de mode où Mlle. de Germosan va quelquefois elle-même, ou chez un marchand où elle envoie tous les jours pour les besoins de la maison ; enfin, j'ai confié ma lettre au hasard ; quelquefois il sert si bien ! elle est partie , & j'avois besoin qu'elle partit ; j'aurai de l'inquiétude sur son sort , je retournerai à la ville pour l'apprendre ; je passerai quelques jours chez ma sœur pour achever ma

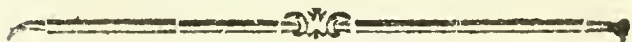
convalescence ; mon air défait , abattu , languissant inspirera de la pitié , on parlera du danger où j'ai été , je serai menacé d'une rechûte ; Mlle. de Ger-mosan l'entendra , son cœur sera-t-il assez dur , assez cruel , pour ne pas lire ma lettre ? pour ne pas y répondre quelques mots de compassion ? toi-même , ne lui seras-tu pas entendre clair comme le jour , que c'est tout ce qu'elle m'a fait souffrir par sa retraite , par sa manière de me fuir , qui m'a mis aux bords du tombeau ; je t'affure que je le crois. J'ai éprouvé une colère très-vive en voyant que ce qui devoit être une occasion de nous rapprocher , une facilité de nous voir , étoit devenu pour elle une raison de m'éviter ; j'ai été plusieurs nuits sans dormir , je les passois à méditer un projet de vengeance ; le jour j'étois fatigué par le chagrin & l'inquiétude. Le soleil auquel je me suis exposé sans aucune pré-

caution a déterminé la maladie , voilà une vérité que tu peux lui dire. Tu peux tout lui dire , mon cher ami , je ne crains pas même les parens de Mlle. de Germosan , qu'ils sachent tout , qu'ils ayent même de moi une mauvaise opinion ; ils laissent trop de liberté à leur fille , elle est trop heureuse ; leur tendresse pour elle se repose sur son caractère & sur ses vertus , & elle n'en est que plus fêvère ; si elle étoit bien malheureuse , elle trouveroit plus de douceur à être aimée , elle s'y livreroit avec plus de facilité , elle sentiroit mieux le prix d'une passion qui la consoleroit de tout ce qu'elle auroit à souffrir. Malheureusement elle n'a besoin d'aucune consolation : les obstacles ne donnent point de ressort à ses sentimens ; j'ai trop à faire à l'entraîner seul dans le foible penchant qu'elle peut avoir : je compte un peu sur toi , mon cher ami , bien loin de craindre la con-

fiance que tu exiges de ma part , j'y suis très-disposé , je la souhaite : les confidences ne font jamais que des encouragemens à l'amour , & ce n'est pas en parlant de l'objet aimé qu'on le détruit ; je cherche des secours , j'en ai besoin ; la raison de Mlle. de Germosan est dans toute sa force , son cœur n'aime que foiblement , & encore il semble que c'est un tourment pour elle que de le laisser entrevoir ; ce que ses yeux paroissent dire , sa bouche le dément. Sans le bruit de ce carosse , j'aurois été mieux instruit ; mais sa crainte , mais sa fuite ne disent elles pas beaucoup ? Si elle vouloit y revenir quelquefois , dans cette maison ? elle se trouve si naturellement au bout de la prairie , un très-joli sentier y conduit ; c'est une promenade toute simple , il y demeure de pauvres payfans auxquels on pourroit faire du bien. Julie en auroit fait un chalet , & il eut été le temple

du bonheur ; mais je crois qu'elle n'a pas lu Julie ; elle ne lit point , Mlle. de Germosan ; au moins je ne l'entends jamais parler de roman , jamais je n'ai eu occasion de lui envoyer des livres , j'en ai cependant de très-bons , ils sont tout prêts. Je suis bien malheureux, rien ne me favorise, il faut tout attendre du sort, du hasard , des circonstances ; dans ce moment avec plus d'espérance je ne fais ce que je deviendrai ; je retournerai à la ville sans aucune certitude de voir Mlle. de Germosan , d'être avec elle un instant. En vérité c'est une folie à moi . . . Si je raisonnois longtems . . . mais non , je ne veux pas ébranler l'empire de Mlle. de Germosan , je l'aime , & une force invincible m'y attache : n'y feras-tu pas à la ville ? je souhaite de t'y trouver ; avec toi j'aurai plus de courage , tu me couvriras de ta belle réputation d'homme essentiel , je m'enorgueillirai de l'ami-

tié de mon ami vertueux ; c'est dans deux jours , dans trois au plus tard que je te reverrai , je m'en fais un vrai plaisir : je voudrois avant que de quitter ma campagne , retourner encore une fois dans cette maison , dans ce bois , près de ce ruisseau ; ils ont un attrait pour moi auquel je ne résiste pas. Adieu , mon cher ami ; si tu peux me faire dire quelque chose , n'y manque pas. Ma sœur retourne à la ville demain matin , la voiture reviendra dans le jour.



L E T T R E L I I

M. de St. Ange à Mlle. de Germosan :

JE ne fais, Mademoiselle, quel sera le fort de ce que je vais vous écrire ; sans-doute vous le dédaignerez , sans-doute vous ne le laisserez pas parvenir jusques

qu'à vous, la hardiesse de vous écrire, sera pour vous un sujet de plainte & de mécontentement; je n'aurai su que vous déplaire, lorsque je donnerois ma vie pour me faire pardonner; mais dussai-je en mourir mille fois, je veux mettre sous vos yeux ce que je viens de dire à vos pieds; je ne puis pas peindre, dans toute sa vérité, ce que vous inspirez; je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit, ce que je voudrois vous rappeler à tous les instans de ma vie; c'est trop peu que des paroles, vous les oublierez, votre mémoire n'est pas assez fidèle, je me défie de ce qu'elle vous retracera, je n'ai rien dit, je n'ai rien exprimé, vous n'avez rien entendu; qu'est-ce que c'est que des mots quand je voudrois vous montrer mon ame toute entière? quand je voudrois vous faire comprendre tous les sentimens dont vous l'avez pénétrée: écoutez mes foibles expres-

sions Mademoiselle , je vous conjure ; que peuvent - elles avoir d'effrayant pour vous ? pourquoi les craindriez-vous ? pourquoi vous déplairoient-elles ? j'ai osé vous dire que je vous aimois , je n'ai point d'autre serment à faire , je n'ai plus qu'à vous demander de décider de mon sort ; mon bonheur s'est placé près de vous , j'irai l'y chercher , & si c'est encore pour vous une raison de me tenir éloigné , si vous voulez encore me fuir , votre cœur cruel & barbare ne jouïra pas tranquillement du plaisir de me faire souffrir ; je viens d'éprouver que vous disposez de ma vie , je vais vous regarder comme une ennemie à qui je la vendrai bien cher ; mais pourquoi seriez-vous une ennemie ? parce que vous êtes parfaitement aimable , parce que vous répandez le bonheur & l'agrément partout où vous êtes , parce que vous vous faites adorer par tout ce qui vous voit , &

vous entend, il faudra empoisonner la vie, mettre de la gêne & de l'embaras dans la société; il faudra craindre, fuir & rendre malheureux, celui qui fait, & qui sent le plus tout ce que vous êtes. De qui vous défiez-vous, Mademoiselle, est-ce de vous? est-ce de moi? que votre cœur ait plus de justice, & il repoussera cette idée, & si vous êtes effrayée du vain bruit que pourroient faire mes sentimens pour vous, qu'est-ce donc qu'ils ont de condamnables & qui mérite d'être défavoué? vous êtes sûre de ce que vous pensez, que vous importe ce que l'on dit? Oui, Mademoiselle, je vous aime avec une passion à laquelle ma vie est attachée, j'en fais gloire, & bien loin de le cacher, je le dirai à toute la terre, à moins que vous ne me le défendiez, à moins que vous ne rendiez au bonheur de vous voir, la liberté & la facilité qu'il doit y avoir na-

sions Mademoiselle , je vous conjure ; que peuvent - elles avoir d'effrayant pour vous ? pourquoi les craindriez-vous ? pourquoi vous déplairoient-elles ? j'ai osé vous dire que je vous aimois , je n'ai point d'autre serment à faire , je n'ai plus qu'à vous demander de décider de mon sort ; mon bonheur s'est placé près de vous , j'irai l'y chercher , & si c'est encore pour vous une raison de me tenir éloigné , si vous voulez encore me fuir , votre cœur cruel & barbare ne jouïra pas tranquillement du plaisir de me faire souffrir ; je viens d'éprouver que vous disposez de ma vie , je vais vous regarder comme une ennemie à qui je la vendrai bien cher ; mais pourquoi seriez-vous une ennemie ? parce que vous êtes parfaitement aimable , parce que vous répandez le bonheur & l'agrément partout où vous êtes , parce que vous vous faites adorer par tout ce qui vous voit , &

vous entend, il faudra empoisonner la vie, mettre de la gêne & de l'embaras dans la société; il faudra craindre, fuir & rendre malheureux, celui qui fait, & qui sent le plus tout ce que vous êtes. De qui vous défiez-vous, Mademoiselle, est-ce de vous? est-ce de moi? que votre cœur ait plus de justice, & il repoussera cette idée, & si vous êtes effrayée du vain bruit que pourroient faire mes sentimens pour vous, qu'est-ce donc qu'ils ont de condamnables & qui mérite d'être défavoué? vous êtes sûre de ce que vous pensez, que vous importe ce que l'on dit? Oui, Mademoiselle, je vous aime avec une passion à laquelle ma vie est attachée, j'en fais gloire, & bien loin de le cacher, je le dirai à toute la terre, à moins que vous ne me le défendiez, à moins que vous ne rendiez au bonheur de vous voir, la liberté & la facilité qu'il doit y avoir na-

voir , de m'entendre , ce feroit m'autorifer au parti que je propofe : j'attendrai votre réponse , Mademoifelle ; je fuis , cependant , très-empreffé de rendre à Mr. & à Mme. de Germofan la vifite qu'ils ont eu la bonté de faire ici à ma fœur , & dont je n'ai pas profité ; dans peu de jours je ferai à la ville , je ne fais le tems que j'y refterai , aujourd'hui , ma vie ne dépend plus de moi. Ah ! Mademoifelle , que je vous plains de n'être pas à la campagne dans ce moment ; la vôtre eft charmante , on n'a point gâté encore le champêtre qui en fait l'agrément ; il m'eft impoffible de ne pas aller quelquefois dans ce bois qui eft près de votre maifon ; je vous y ai vu , Mademoifelle , & j'y retourne , je vous en fais l'aveu , je ne veux plus rien fans votre permiffion , l'idée de gêner votre liberté , de mettre dans votre vie de la peine & de l'embarras , m'eft

insupportable ; disposez de mes actions & de ma conduite ; ma vie vous est soumise ; il n'y a que mes sentimens que je ne peux soumettre à rien ; ils feront ce que vous les avez fait, toujours les mêmes.

P. S. Le messager qui porte les lettres à Orbe , pose près d'ici toutes les lettres que je reçois & que l'on m'écrit par la poste , on les envoie tout simplement au bureau.

LETTRE LIII.

Laure à Sophie.

NE croyez vous pas , ma chère amie , qu'il y ait dans ce monde un ordre de choses contre lequel les pauvres humains ne peuvent rien du tout, ils ont beau faire des projets , pren-

dre un parti, le hafard fe joue des intentions, il va fon train en dépit de ce qu'on a réfolu & décidé, & l'on fe trouve à cent lieues du but que l'on s'étoit propofé, & alors que faut-il faire? quel moral faut-il rafsembler pour combattre ce qui eft plus fort que l'humanité: j'étois bien fûre de ne pas revoir Mr. de St. Ange de très-longtems; il y avoit plufieurs jours que je ne l'avois vu; cette abfence paffée & à venir me laiffoit dans une grande tranquillité, j'étois dans la fécurité fur ce qui pourroit arriver, je n'y penfois même pas; cette maladie, la convalefcence, devoient mettre entre nous un très-grand intervalle de tems; tout pouvoit changer & finir, & parce que j'ai un peu d'impatience & que je vais au-devant de mes parens, qui étoient allé faire la vifite qu'ils avoient projetée & dont je vous ai parlé, je

me rencontre avec Mr. de St. Ange dans une maison de payfan , je suis obligée de l'écouter , de lui répondre ; il m'a été impossible de ne pas me laisser aller à un sentiment de compassion ; il avoit l'air mourant , & son émotion ajoutoit encore à la pitié qu'il inspiroit ; je vis le moment où il tomberoit expirant , il ne pouvoit se soutenir , il se plaignit de ce que je le faisois souffrir ; il me dit que je répondois de sa vie , & sa paleur , & la foiblesse de sa voix m'effrayèrent , il me demanda quelles raisons j'avois de le fuir , & de me defier de lui ; il m'offrit de reformer tout ce qui pouvoit me déplaire , il me pria de lui dire avec franchise si réellement il avoit le malheur de me déplaire, qu'alors il étoit capable de renoncer à la vie même ; enfin , par la considération de l'état où il se trouvoit , je convins que je le reverrois sans peine , par-tout où

je le rencontrerois dans le monde ainsi que chez mes parens , cette conversation qui dura quelques momens fut interrompue par le bruit d'un carosse ; j'étois venue dans l'intention de joindre mes parens sur le chemin , ce carosse n'étoit pas le leur , & je retournai à notre maison par le sentier de la prairie , je laissai Mr. de St. Ange , qui eut la discrétion de ne pas me suivre : en réfléchissant sur ce qui s'étoit passé , je ne vis rien qui dut altérer ma tranquillité ; je jugeai même , qu'il ne valoit pas la peine d'en parler à personne ; c'est une rencontre qui n'étoit due qu'au hasard , & à laquelle on pourroit mettre plus d'importance qu'elle ne mérite ; Mr. de St. Ange demande qu'il y ait de notre part plus de liberté , plus de facilité dans nos relations avec lui ; il dit , qu'il mérite l'amitié de mon père : tout ce qu'il ajoute là-dessus , me donne de

la confiance ; & en effet , que devons-nous craindre ? quels que soient les sentimens n'est-on pas toujours maître des actions ? pourquoi mettre plus de gêne , plus d'embarras dans la vie qu'il n'est nécessaire ? j'ai pesé toutes ces raisons , j'y ai réfléchi mûrement , & elles m'ont donné plus de tranquillité , plus de liberté dans l'esprit : hier , en revenant de chez mes parens , & en rentrant dans ma chambre , j'ai trouvé sur ma table avec des papiers , des comptes , & d'autres choses que l'on m'avoit apporté , une lettre de Mr. de St. Ange , je la pris , je l'ouvris , je la lus , avec la confiance que je devois avoir naturellement ; je trouve , ma chère amie , qu'après ce qu'il a fait pour nous , après les services qu'il nous a rendus , & l'amitié qu'il a témoignée à mon père , & à toute notre famille , il est injuste de ne pas suivre avec lui ce que prescrit l'amitié.

& la reconnoissance ; je comprends très-bien comment l'ingratitude, l'indifférence , les procédés durs, & la méfiance de ceux auxquels on est attaché par l'amitié , peuvent affecter assez vivement pour altérer la santé ; en vérité , on ne pense pas assez à la vie de ceux qui nous intéressent , j'ai bien remarqué que mon père dans le fond de son cœur pense comme moi , je crois qu'il s'est reproché son indifférence , ou plutôt il n'en a jamais eu , je l'ai vu affligé & inquiet sur le danger où a été Mr. de St. Ange , & il a témoigné beaucoup de regrets , beaucoup de chagrins de ne l'avoir point vu dans la visite qu'il lui a faite : à l'âge de mon père , on ne témoigne pas tout ce qu'on pense , & tout ce qu'on sent ; & en effet , je ne comprends pas pourquoi Mr. de St. Ange nous inspireroit de la crainte , & de la défiance , pourquoi il ne seroit pas au nombre de nos

amis ; il a été reçu à ce titre dans notre maison , ma mère l'aime beaucoup ; il est aimé de tout le monde , il est très-aimable : on l'accuse cependant , & je ne fais pourquoi , d'être un homme dangereux , je crois même l'avoir entendu dire une fois à mon père , je ne lui demandai pas ce que signifioit cette injure ; il y a certaine question que l'on ne peut pas faire sans laisser croire que l'on y a quelque intérêt ; mais vous , ma chère amie , dites-moi ce que c'est qu'un homme dangereux , je ne le conçois pas bien , est-ce un homme aimable , qui a des vertus , que tout le monde aime & estime ? un homme qui trahiroit les femmes , qui se joueroit de leur réputation , qui emploieroit l'art & la fausseté pour les séduire , & qui les abandonneroit , ne seroit pas un homme estimé dans le monde , il n'auroit pas des amis , il ne seroit pas généreux , charitable , il ne sacrifieroit pas tout

pour sa famille ; ce contraste ne doit pas être dans l'humanité , & s'il existe Mr. de St. Ange n'en est pas un exemple , j'en suis bien assurée ; il consent à tout , il se soumet à tout , il n'exige rien , il est dans la dépendance la plus parfaite ; on pourroit le faire mourir , en le traitant injustement , & voilà que dans sa lettre , il me propose de parler à mes parens , de leur déclarer ses sentimens , ses intentions , il veut même qu'ils soient informés de cette dernière rencontre ; enfin , tout dépend de moi , je suis maîtresse de tout ; qu'est-ce que je puis avoir à craindre ? dites-le-moi , ma chère amie ? Dans cette situation est-ce qu'il y auroit de la générosité , de l'honnêteté , de la justice , si on abusoit de son pouvoir , si on affectoit de la méchanceté ? ma fierté à moi est d'avoir de la confiance en moi-même. Je juge très-bien de l'état des choses , & je vois ce qui con-

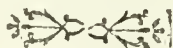
vient à mes parens & à moi , je
 je me conduirai en conséquence, il
 ne leur convient point par exemple,
 que Mr. de St. Ange leur parle de
 ce qui regarde lui & moi , ni qu'il
 leur confie rien de ce qui s'est passé ;
 mon père ne s'y attend point, il
 interpréteroit mal cette dernière en-
 trevue ; il auroit peut-être l'injustice
 de douter du hasard qui en a été la
 cause ; il en prendroit du chagrin,
 il n'en feroit que moins bien dis-
 posé pour Mr. de St. Ange, & ce
 feroit injustement : j'ai donc répondu
 tout simplement, que j'étois persua-
 dée que l'on avoit de l'amitié pour lui ,
 que je ne croyois pas qu'il eût à se plain-
 dre de mes parens , que je ne dou-
 tois pas qu'ils ne fussent bien aises de
 le revoir , quand il reviendrait à la
 ville ; mais que dans ce moment , il
 étoit inutile de leur parler , & de
 les instruire , qu'il falloit avoir égard
 à leurs dispositions , & à leurs conve-

nances ; que je respectois leur bonheur , & leur tranquillité , que je ne voulois rien dire qui put l'altérer , que je me reposois entièrement sur leur tendresse , & que je n'aurois jamais d'autres sentimens , & d'autres intérêts que les leurs. J'envoye ma réponse à la poste sans aucun mystère , & sans demander le secret , je ne leur cacherai point ce qu'ils pourront apprendre , & lorsqu'ils ont marqué de l'étonnement , de n'avoir pas trouvé Mr. de St. Ange chez lui , qu'ils ont paru fâchés de ne l'avoir pas vu , & avoir envie de le voir , & de le recevoir à la ville , je n'ai pas cru qu'il fut nécessaire de changer leurs idées là-dessus , on parla de lui hier au soir bien naturellement avec Mr. de Marville , qui est revenu , il en avoit reçu des nouvelles , & il l'attendoit aujourd'hui , il doit passer quelque tems chez sa sœur.

Comme je me l'étois proposé , j'ai

fait confidence à Monsieur de Marville de mon projet sur ma petite fille, il en parut extrêmement surpris, il me fit répéter plusieurs fois le nom des payfans, & de l'endroit où ils demeurent, il me demanda si j'y avois été, & tous les détails que je favois d'eux; alternativement il rioit & il réfléchissoit : ma mère qui crut qu'il n'approuvoit pas le choix de cet enfant, lui demanda ce qu'il en pensoit, & s'il ne trouvoit pas qu'il y eut beaucoup d'inconvéniens à s'en charger, il répondit fort vivement qu'au contraire, il trouvoit mon intention fort bonne & fort charitable, il dit avec une espèce d'embaras, que je ne compris point, qu'il ne connoissoit point ces payfans, je le chargeai d'en prendre toutes les informations possibles; je le priai d'en parler au ministre de leur village, & enfin, de savoir tout ce qui concerne cette famille, je lui fis pro-

mettre de me garder le secret , & de ne point en faire une histoire dans le public : il doit y aller demain matin , & il viendra m'en rendre compte à son retour ; nous irons peut-être l'après midi avec ma tante , ou avec ma mère , & s'il n'y a point de difficulté comme je l'espère , elle fera ici dans trois jours ; c'est là le plaisir & l'intérêt qui m'occupent , & m'intéressent véritablement , & vous aussi , ma chère amie , vous avez votre projet , une fois peut-être vous me consulterez sur l'éducation des jeunes filles , je serai bien fière d'avoir plus d'expérience que vous là-dessus , & je vous promets d'avoir en moi la confiance & la bonne opinion qu'ont toujours d'eux-mêmes , ceux qui donnent des avis & des conseils. Adieu , ma chère amie.





LETTRE LIV.

Monsieur de St. Ange, à Mr. de Marville.

JE vous prie , Monsieur , de me dire quelles sont les affaires que vous avez avec la famille de Germosan , & particulièrement avec Mlle. Laure , depuis que je suis ici je n'ai pu la voir qu'un moment , & vous-même j'ai cru remarquer que vous m'évitiez ; lorsque nous nous sommes rencontrés , vous vous êtes contenté de me parler de ma santé , vous vous en êtes informé très-en détail , sans qu'il ait été question d'autre chose ; vous aviez un air occupé & distrait , vous êtes venu chez moi à l'heure où vous pouviez savoir que je n'y étois pas : hier matin je fus chez vous ; on me dit que vous étiez sorti de la ville en voiture de très-bonne heure , &

vous n'aviez point dit où vous al-
liez ; j'ai su qu'au retour vous avez
été tout-de-suite chez Mr. de Germo-
fan ; vous avez eu une très-grande
conversation avec sa fille , l'après-
midi vous avez été en voiture avec
elle & Mme. Bonval , & je n'ai pu
savoir où , seulement il a été ques-
tion d'un ministre ; vous êtes revenu
très-tard , vous êtes resté chez elle
toute la soirée , & vous y avez soupé ,
on s'est entretenu de quelque chose
qui l'intéresse , qui lui fait plaisir ,
& qui est un secret , vous êtes sorti
très-tard de chez elle , vous avez pris
des informations & vous avez aussi
parlé à un notaire : Mr. de Germo-
fan a mis dans ses manières avec
moi une certaine affectation d'ami-
tié ; il m'a dit qu'il espéroit que l'on
me verroit chez lui ; j'y ai été , je
n'ai pas été content , je m'attendois à
plus de cordialité , j'ai cru remarquer de
l'embarras chez Mlle. de Germofan ,

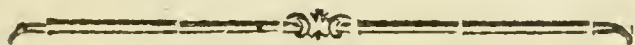
elle avoit une tranquillité qui n'étoit pas naturelle , & qui étoit plutôt de la contrainte ; elle a affecté de parler beaucoup de ma santé , du danger où j'ai été , mais ce n'est pas avec l'intérêt d'une ame tendre ; elle n'a dit que ce qu'elle vouloit bien dire ; je n'ai rien retrouvé de ce que j'avois espéré dans notre dernier entretien , sa réponse à ma lettre étoit déjà différente ; j'ai appris encore , que demain vous devez aller avec elle & avec sa mère , pour terminer une affaire importante , qui doit faire un changement dans leur maison ; on a dit que la chambre de Mlle. de Gernofan étoit trop petite , on a parlé d'un second lit ; enfin , je fais tout ce qu'il faut savoir pour comprendre qu'enfin , on s'est déterminé à un événement , qui fait l'objet de vos désirs , & de votre ambition ; il a été fort bien ménagé ; mais pourquoi m'en faire un secret ? craignez-vous ma

jalousie ? non , Monsieur , je ne suis
 point jaloux ; je ne le ferai point ,
 Mlle. de Germosan est une femme ,
 elle en a la légèreté , je devois m'y
 attendre , il a suffi à son amour-pro-
 pre d'avoir inspiré une passion ; elle
 savoure même le plaisir de la perfidie ;
 elle trouve dans ses vertus les
 meilleures raisons pour la justifier ,
 & ses sentimens s'arrangent avec les
 grandes convenances ; elle a vu tout
 le pouvoir de ses charmes , elle a
 connu son empire , elle fait , la cruelle ,
 que c'est lui qui m'a mis au bord du
 tombeau , elle jouit de son triomphe ,
 en méprisant un bonheur qui eut été
 fondé sur une passion vraie , sur la ten-
 dresse & sur des sentimens réciproques ,
 les sacrifices eussent été des jouissances
 délicieuses ; l'accord & l'abandon au-
 roient été la félicité même : & n'aurois-
 je pas été tout ce qu'elle auroit voulu ?
 vos grandes vertus l'ont éblouie ; cette
 brillante réputation que vous avez ac-

guise depuis quelque tems , l'a flattée , ces sentimens généreux , témoignés si adroitement l'ont touchée , & vous , dans la passion qui vous anime , vous ne vous êtes point fait de scrupule de supplanter un ami ; c'est le train ordinaire des choses , & de la vie ; tout s'est si bien arrangé , vous avez si bien profité des circonstances , que vous avez obtenu une décision conforme à vos desirs ; votre constance généreuse a fait sentir le prix des avantages , & des convenances que vous réunissez , & les vœux désintéressés pour le bonheur de Mlle. de Germosan , ont été couronnés : & vous aussi vous êtes un homme , l'intérêt personnel l'a emporté , l'amour-propre n'a pas combattu longtems contre les sentimens de l'amitié ; aujourd'hui vos sublimes vertus se réduisent à trouver les meilleures raisons pour les sacrifier ; non ,

je le répète , je ne ferai point jaloux ; je ne vous ferai point de reproche , je pourrois voir votre triomphe d'un œil tranquille ; mais je ne veux pas en être le témoin ; il n'est pas sûr que je vous laissasse jouir en paix des premiers momens de votre bonheur ; mon imagination est trop vive là-dessus ; je croyois y avoir quelques droits , & votre vie & la mienne feroient trop peu de chose à mes yeux ; je vous abandonnerai à votre ivresse ; je m'en irai ; mais je reviendrai , lorsqu'elle sera passée ; je verrai si vous n'avez rien hasardé en vous liant à une femme , dont le premier penchant n'a pas été pour vous : je ne quitterai point cependant, Mlle. de Germosan sans l'avoir vue , sans lui avoir parlé à elle seule , j'épierai le moment , je forcerai tous les obstacles , pour avoir une conversation avec elle ; si vous vous y opposiez , c'est

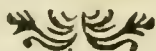
c'est alors que vous seriez mon ennemi déclaré ; je ne dis rien de plus. Adieu, Monsieur.



LETTRE LVI.

Monsieur de Marville à Mr. de St. Arge.

MON cher ami, je reçois ta lettre trop tard , & dans ce moment je suis obligé de partir avec Mme. & Mle. de Germosan ; je n'ai eu que le tems de parcourir ce que tu me dis , & il me seroit impossible d'y répondre dans cet instant ; je crois que ce soir nous reviendrons trop tard pour que je puisse ou t'écrire , ou te voir , demain je n'y manquerai pas ; ces dames me font dire qu'elles m'attendent. Adieu , mon cher ami.





L E T T R E L V I I .

Laure à Sophie.

ENFIN , ma chère amie , j'ai un plaisir , je jouïs d'un bonheur , j'ai ma chère petite Henriette ; mon père paroissoit ne m'accorder la permission de la prendre que par une extrême bonté & par complaisance pour moi seule , il y mettoit des renvois & des difficultés , j'ai vu le moment où je serois obligée d'y renoncer , la promesse de la renvoyer au premier inconvénient qu'elle occasionneroit dans la maison a levé tous les obstacles ; pour les prévenir , j'ai pris toutes les précautions que j'ai pu imaginer ; Mr. de Marville m'a aidé dans les informations que j'ai fait prendre ; j'ai été avec lui & ma tante Bonval , chez le grand-père d'Henriette , nous sommes

convenus de toutes les conditions que j'ai demandées , j'ai eu le bonheur que par mes soins & mes raisonnemens , ma mère a pris les mêmes idées , & le même sentiment que moi , elle s'est fait à la fin un plaisir d'avoir cet enfant dans notre maison ; c'est avec elle que j'ai été la chercher avant-hier , Mr. de Marville nous accompagna encore : nous partîmes de bonne heure , parce que nous voulûmes passer à Fies , chez notre bon ministre Mr. Sainton : je voulois lui porter les livres que je lui avois promis ; c'étoient ceux qui avoient paru depuis quelque tems , dont on avoit dit du bien , & dont on ne parloit plus : il me semble que les livres sont comme les vagues de notre lac , qui font un peu de bruit en arrivant sur le rivage , & qui se confondent bientôt dans l'immensité des eaux ; ils se reproduisent avec la même facilité & la même abondance , il

en furnage quelques-uns qui sont instructifs ; on les consulte à peine , on les lit peu , & on se plaint de ce qu'il n'en paroît pas de nouveaux. Nous passâmes quelques heures à la cure , c'est la demeure de la paix , de la tranquillité , & la réflexion y plaçoit le bonheur ; j'aurois cru que les habitans en jouissoient , si je n'avois entendu dire à Madame la ministre qu'elle espéroit d'avoir bientôt une meilleure place , & qu'il devoit se faire une vacance dont ils profiteroient. Mr. Sainton reprit bien vite sa femme , en disant qu'ils ne désiroient rien , & en effet , il nous fit une peinture de sa vie qui étoit vraiment heureuse & intéressante ; mais ce désir d'être mieux , qu'avoit témoigné sa femme , dérangoit les idées du bonheur que l'on avoit pu avoir d'abord , il laissoit une peine au lieu du contentement que l'on avoit éprouvé , c'étoit l'humanité qui montrait le bout de l'oreille. Au

village comme à la ville & à la cour, occuper une place c'est en attendre une meilleure, & la vie des autres n'est plus qu'un obstacle : je parlai à Mr. Sainton du sujet qui nous avoit mis en chemin ; je lui demandai s'il connoissoit Jaques Despras & sa famille ; il en est éloigné de près d'une lieue, il les connoît peu ; il fait seulement que ce sont des payfans de *** qui sont venus s'établir dans un petit domaine qu'ils avoient acquis, il ne savoit comment ; la fille devoit se marier à un payfan de sa paroisse, il avoit entendu parler de la petite-fille, mais il n'en savoit rien de positif ; je lui dis le dessein que j'avois de la prendre pour l'élever auprès de moi ; il approuva mon intention, & il loua la charité de mes parens : pendant notre entretien, Madame la ministre avoit préparé une très-bonne collation ; elle avoit sorti quelques belles porcelai-

porcelaines dépareillées , & du beau linge , elle avoit étalé ses vieilles & bonnes provisions , qu'elle avoit fait venir depuis longtems de la ville, elle se donnoit beaucoup de peine pour l'ordre & l'arrangement; je vis que le désir d'une meilleure cure tenoit à la vanité de paroître; Mr. Sainton parloit de simplicité , & laissoit faire sa femme; elle parla de Mr. de la Hauffe qui étoit si riche, qui les voyoit fort-peu parce qu'il étoit opulent, qui ne venoit jamais les voir, qui n'aimoit pas la campagne; pour répondre aux honnêtetés que l'on nous faisoit, nous admirâmes le luxe que l'on avoit étalé pour nous, il nous fut impossible de ne pas rire un peu du parent qui étoit si riche, & pour lequel on paroissoit avoir une grande vénération : nous nous occupâmes avec plus de plaisir des deux petites filles, qui étoient charmantes, mais la mère les tourmenta pour les faire tenir droites, & pour leur faire faire

la révérence ; Mr. Sainton nous parloit du plaisir qu'il avoit de les élever, & n'exigeoit rien d'elles ; nous comprîmes que le bon ministre ne pouvoit pas trop suivre ses idées sans souffrir beaucoup de celles de sa femme, avec laquelle cependant il paroïssoit être heureux, & vivre en paix ; je lui fis promettre de m'aider dans l'éducation de ma petite fille, & de venir nous voir souvent pour me donner ses avis & ses conseils, & nous nous rendîmes chez elle ; Jaques Despras & sa fille étoient avertis que nous devions aller la prendre ; ils nous attendoient, la tante paroïssoit assez triste ; le grand-père assez content de nous remettre sa petite-fille, lui faisoit ses exhortations ; l'enfant étoit occupée du carrosse, & du plaisir d'aller dedans ; elle embrassa son grand-père & sa tante qui avoient les larmes aux yeux, elle leur dit qu'elle reviendrait les

voir , & elle fut dans la voiture longtemps avant nous ; Mr. de Marville l'observoit beaucoup , & rioit quelquefois des caresses que je lui faisois ; je ne fais pourquoi il me demanda deux ou trois fois si je croyois que rien ne put m'en détacher , & m'ôter l'affection que je paroissais avoir pris pour elle ; je lui répondis que j'étois sûre au contraire de m'y attacher tous les jours plus ; je m'amusais de l'effet que produisoit sur elle tous les objets nouveaux qui s'offroient à sa vue ; ses naïvetés , sa curiosité , son langage moitié françois moitié patois étoient véritablement amusans & intéressans , j'ai le plaisir de voir que mon père s'en occupe comme nous , il lui eût échappé de dire qu'il craignoit de s'y attacher trop fortement ; pour moi , il me semble déjà qu'il me seroit impossible de m'en séparer ; c'est ma petite compagne de tous les momens , elle me

rend mille petits services , elle est sensible à mes caresses , elle a tant de grâces en me faisant les siennes ; je vais m'occuper à former & à développer ses idées , j'apprendrai peut être à quoi je dois les miennes , & elles en deviendront meilleures ; l'enfant me distraira j'espère de celles qui m'occupent trop , elle m'aidera dans les soins que j'ai à rendre à mes parens , & elle sera entre nous un objet d'intérêt & d'occupation ; enfin , ma chère amie , cet enfant fera l'agrément de ma vie , je crois que j'avois besoin de cette espèce d'attachement ; j'étois étonnée qu'elle eut si vite oublié ses parens qu'elle avoit quittés , elle n'en parla point jusqu'au lendemain ; l'après midi nous étions avec M.de Marville & ma mère qui passa un moment dans sa chambre ; l'enfant me demanda quand est-ce qu'elle reverroit son grand-père , & sa tante : je lui dis que ce ne seroit pas de longtems.

& qu'elle ne devoit plus penser qu'à nous ; les larmes lui vinrent aux yeux , & bientôt elle pleura abondamment , en demandant qui est-ce qui donneroit à son grand-père son bâton lorsqu'il voudroit sortir , & son bonnet lorsqu'il rentreroit ? & qui est-ce qui aideroit à sa tante ? j'étois occupée à la consoler , je la serrois dans mes bras , je lui promettois qu'elle reverroit ses parens ; Mr. de Marville admiroit sa sensibilité , & la consolait aussi ; je lui demandai pour la distraire , si elle ne se rappeloit pas d'avoir vu son père : dans le bruit que nous faisons je n'avois pas fait attention que la porte s'étoit ouverte , & dans l'instant en me retournant je vis Mr. de St. Ange , il avoit l'air extrêmement embarrassé , il étoit comme une statue , il portoit les regards sur l'enfant , sur Mr. de Marville , sur moi , il restoit immobile & ne pouvoit parler ; l'enfant avoit sus-

pendu ses pleurs & le regardoit avec l'air de l'étonnement ; Mr. de Marville emmena la petite fille auprès de la fenêtre , & lui parla tout bas ; je n'étois pas sans un peu d'émotion , ce ne fut qu'en balbutiant , & qu'en faisant des complimens fort mal articulés , qu'au bout d'un moment nous pûmes tous reprendre une contenance un peu moins embarrassée ; Mr. de St. Ange paroissoit avoir beaucoup de peine à se remettre de sa surprise , il regardoit Mr. de Marville d'une manière singulière , Henriette avoit aussi l'air de l'occuper , il ne prononçoit que des mots sans suite , & ne répondoit point à son ami qui lui adressoit la parole ; enfin , ma mère rentra , & l'ordre se rétablit un peu entre nous ; il fut question de l'enfant qui fixoit toujours ses regards sur Mr. de St. Ange : on dit que c'étoit une fantaisie que j'avois eue d'élever cette petite fille , Mr.

de Marville ajouta quelque chose, & fortit. Mr. de St. Ange le suivit avec des yeux qui marquoient je crois de la colère ; c'étoit peut-être de la jalousie , au moins je le présurai à la manière dont il parla de la confiance que l'on avoit , & que l'on devoit avoir sans doute en Mr. de Marville. Quest-ce que c'est que cette jalousie ? 'est-ce pas un vice affreux ? quel droit a-t-il d'en avoir ? elle est offensante , injurieuse ; les hommes jaloux doivent être haïssables ; mais cependant s'il croit que j'ai de la confiance pour quelqu'un d'autre ; si on me rend des services , si j'ai de la reconnoissance , si je témoigne de l'amitié & s'il attache quelque prix à ces préférences , les verra-t-il d'un oeil indifférent ? je ne puis convenir que je le souhaite , alors je ne comprends rien à cette jalousie que l'on condamne , & que l'on pardonne , & là dessus comment jugeriez vous mon cœur ? Ma chère amie , je ne veux

pas écouter votre réponse , je puis la prévoir sur ce que vous m'avez déjà fait entendre ; il me semble cependant que vous êtes un peu dans l'erreur ; si je pouvois vous parler , j'aurois peut-être la force de vous instruire ; mais l'écrire c'est impossible : quoiqu'il en soit , je vois peu Mr. de St. Ange , j'ai peu d'occasion de le voir , il met la plus grande délicatesse dans sa manière de se conduire avec moi ; en vérité , il seroit bien difficile de le haïr , de le traiter avec mépris , de fuir sa société avec dureté ; le tems s'écoule , & je ne prévois rien ; je passerai des momens heureux avec ma chère petite Henriette , j'en passe d'agréables avec ma tante Bonval , elle ne dit rien , elle ne questionne point , elle attend la confiance , & ne l'exige point , elle parle quelquefois de Mr. de St. Ange , mais c'est sans intention ; l'autre jour elle me demanda comment il étoit

avec mes parens ; je lui dis qu'il étoit notre ami à tous , peut-être que je rougis un peu , elle ne le vit point ; nos conversations sentimentales ne font pas des dissertations romanesques ; elle a aimé , elle n'a pas été heureuse , & elle me parle beaucoup d'elle ; je ne la quitte jamais sans être plus d'accord avec moi-même : il est vrai que ce n'est pas toujours de la même manière , & que je ne suis pas longtems sans revenir aux doutes & à l'indécision : hier après quelques visites que nous avions reçues , je fus chez elle avec ma mère , elle nous dit entr'autres choses , que Mr. de St. Ange , qu'elle avoit vu la veille , lui avoit parlé d'une partie qui doit se faire à la campagne dans deux jours ; c'est avec les femmes les plus élégantes , & les hommes les plus agréables , on doit aller dans un village de la montagne , & y vivre un jour entier de la nourriture des

payfans ; dans l'endroit que l'on a choisi il n'y a que des gens pauvres , & l'on n'y trouve que du pain d'avoine , & quelques laitages ; ce sont des gourmands qui veulent prouver qu'ils ne le sont pas , elle nous dit encore que Mr. de St. Ange se divertissoit d'avance de ce qu'ils souffriront , il rira de leurs plaintes , il n'en aura aucune pitié , il vouloit même pousser la cruauté jusqu'à empêcher soigneusement que l'on y portât aucune provision. De chez ma tante , nous allâmes chez les Clissi , je leur parlai de ma petite fille , ils en furent jaloux , je leur demandai des directions sur l'instruction des enfans , Mr. de Clissi me défendit les livres ; il prétend que ce sont eux qui donnent toutes les idées fausses , il veut que ce soit les choses & les actions qui instruisent ; cependant , il avoit remarqué que la manière dont il élevoit ses enfans leur avoit donné de la vanité , ils prenoient des

l'importance & de l'orgueil ; depuis quelques jours il les envoie aux écoles publiques , & là ils sont confondus avec les enfans de toutes les classes & de toutes les conditions ; le petit garçon a d'abord été bien battu par ses camarades , on n'a pas écouté ses plaintes ; sans qu'on le lui ait dit , il a compris qu'il falloit se faire aimer ; comme il est d'un très-bon naturel , il y réussit fort bien , & pour lui faire sentir ce que c'est que la pauvreté , on a soin qu'il soit traité souvent comme les enfans les plus pauvres ; je n'aurai pas besoin de cette expérience pour Henriette , mais j'aurai à me défendre de la gâter. Il est affreux qu'il faille craindre de rendre trop heureux les enfans , & je crois aussi les hommes. Est-il bien vrai que les vices naissent dans le bonheur ? cette idée m'afflige , je ne veux pas croire que ce soit une vérité : voilà Henriette qui tourne au-

tour de mon bureau, j'ai quitté souvent ma lettre pour lui faire des caresses, elle craint cependant de m'interrompre, elle demande tout bas ce que j'écris, elle veut apprendre à écrire, elle a pris mes plumes & du papier, ses mains & ses bras sont tachés d'encre, elle est bien en peine, je vais à son secours. Adieu, ma chère amie.



LETTRE LVIII.

Monsieur de St. Ange, à Mr. de Marville.

JE t'ai cherché par-tout, mon cher ami, en sortant de chez Mr. de Ger-mosan; on n'a pu me dire chez toi où tu étois, & on m'a fait craindre de ne pas te trouver demain matin; dans ma peine & dans mon inquiétude, je ne puis renvoyer plus loin de t'entretenir de ce qui s'est passé

aujourd'hui ; j'espère que tu rentreras
 chez toi d'assez bonne heure pour me
 faire une réponse encore ce soir , je ne
 puis ni dormir , ni reposer , je t'atten-
 drai : comment est-il possible que la fille
 de Pauline soit entre les mains de Mlle.
 de Germosan ? est-ce toi qui as trâ-
 mé ce complot ? es-tu mon ennemi ?
 veux-tu me détruire dans son esprit ?
 je n'en reviens point : la fille de Pau-
 line , Henriette chez Mlle. de Ger-
 mosan est un problème pour moi in-
 concevable , & je ne l'ai point su !
 & les informations que j'avois prises
 avec tant de soin ne m'en ont point
 instruit ! c'étoit donc là l'objet de
 ces conférences secrètes , de ces cour-
 ses à la campagne , de ce mystère qui
 a été si bien observé ; tu m'as trompé ,
 oses-tu en triompher ? cruel ami !
 n'as-tu pas tremblé de te jouer de ma
 vie ? je le vois , tu t'es fait un plaisir
 barbare de mettre auprès de Mlle.
 de Germosan ce qui fait l'objet de

mes remords , & tu n'as pas craint de me détruire dans son esprit , dans celui de ses parens ; comment l'état d'Henriette échappera-t-il à leurs informations ? à leurs recherches ? à la curiosité de ceux qui ne savent s'occuper que des affaires des autres ? déjà cet enfant est le sujet des conversations ; déjà toutes les conjectures sont épuisées , sa généalogie est faite , ses parens sont connus , on trouve des ressemblances dans ses traits , elle appartient à mille personnes , à tous ceux dont l'âge & les circonstances peuvent s'accorder avec les siennes ; & tu veux que j'échappe à tant d'ennemis ? espères-tu avoir rendu un grand service à Mlle. de Germolan ? toi-même ne perdras-tu pas son amitié ? & n'aura-t-elle pas encore plus mauvaise opinion de toi que de ton ami ? imprudent ! auprès d'elle tu n'auras point de justification , son esprit grossira le scandale ,

il retombera sur toi , & alors tes regrets ne me rendront rien , & nous ferons malheureux tous les deux : j'avoue que j'ai été aveuglé par un moment de jalousie , non que dans la vérité j'accusasse de légèreté le cœur de Mlle. de Germosan ; mais cette confiance que tu paroissais avoir obtenue , cette facilité de la voir , de lui parler longtems , d'aller avec elle , je n'ai voulu l'expliquer que par des soupçons , & m'en venger que par des conjectures injustes , inconsiderées , & que je ne me serois pas donné le tems de faire , si j'avois cru qu'elles fussent fondées sur ce que l'on m'avoit dit à mon arrivée ici ; j'ai épié vos demarches , je t'ai suivi , & la dernière fois que j'ai su que tu étois entré dans la maison de Germosan , je m'y suis présenté avec assurance ; l'on me dit que tu étois avec Mlle. de Germosan ; animé de colère , je n'ai pas attendu que l'on

m'annonçât, je dévançai le domestique, je comptois de te surprendre, & de juger par ce que je verrois, de l'objet de vos conférences, je m'exposois sans-doute, mais je ne pouvois plus supporter ce mystère, & je comptois sur ma présence d'esprit pour réparer une indiscretion que je croyois avoir le droit de commettre; pouvois-je m'attendre à ce que j'ai vu? je ne reconnoissois pas l'enfant, il y avoit plus de deux ans que je ne l'avois vu; le nom d'Henriette que j'entendis prononcer, certains traits que je crus retrouver, l'air avec lequel tu lui parlas en secret, m'instruisirent bientôt; confus, embarrassé, je ne fais ce que j'aurois dit, ni ce que je serois devenu, si Mlle. de Germosan n'eut eu elle-même trop d'émotion pour remarquer la mienne; sa mère qui parut dans ce moment trop bonne pour rien voir, pour rien appercevoir, fit une diver-

sion dans notre situation embarrassée ; mais l'inquiétude & la curiosité , sur la manière dont cet enfant est entré chez eux , étoient extrêmes , je n'osai la témoigner ; lorsque tu fus sorti , je restai aussi longtems qu'il me fut possible dans l'espérance de découvrir quelque chose : on dit que c'étoit une pauvre orpheline que l'on avoit recueillie par charité , & c'est tout ce que j'appris ; je te cherchai , je fus chez Mme. Bonnal , je me déliai de ce que mes questions pouvoient faire soupçonner , & je suis encore dans la peine : je te somme de m'en tirer pour que je puisse avoir quelque repos cette nuit ; je ne puis croire que tu aies exposé ton ami à perdre toutes ses espérances , la trahison ne peut entrer dans ton cœur , je le fais ; plus tu aimes Mlle. de Germosan , moins tu emploieras pour réussir auprès d'elle des actions qu'elle n'estimerait pas ; je suis tranquille

sur tes intentions ; mais tu auras été imprudent , ton imagination t'aura trompé , & mon sort tient peut-être à un fil ; rassure-moi si tu le peux , je t'en conjure , tu le dois ; tu dois te faire des reproches sur les tourmens que tu me causes : j'attends ta réponse ; je n'irai chercher du repos qu'après l'avoir reçue. Adieu.

LETTRE LIX.

Monfieur de Marville à Mr. de St. Ange.

MON cher ami , je t'ai cherché par-tout ce soir ; jusqu'à présent , je t'avois évité , mais aujourd'hui j'avois la plus grande impatience de te voir ; j'ai été chez toi , Mme. Durtan m'a assuré que tu soupois en ville , elle croyoit même que c'étoit chez Mme. de Germosan ; elle m'a laissé entrevoir qu'elle favoit que tu as une vio-

lente passion pour leur fille ; & comme elle n'imagine pas que personne puisse résister à son frère , elle te voit déjà une nombreuse postérité , ce qui n'est pas tout-à-fait suivant les espérances qu'elle a conçues ; sans être de son avis sur ses idées , je n'ai pas voulu la rassurer , j'ai trouvé qu'elle méritoit au moins son inquiétude ; je t'aurois attendu chez elle , si je n'avois espéré qu'elle ne se trompoit pas sur ce souper , dont je ne voyois pas absolument l'impossibilité ; j'en ai été plus tranquille , parce que je comptois que tu aurois de quoi l'être aussi , & que demain , sans jalousie , sans colère , je finirois de te donner tous les éclaircissemens que tu pouvois désirer ; je ne t'en dirai qu'un mot ce soir , tu sauras le reste au premier moment que je pourrai te voir , il est vrai que des affaires m'occupent demain dès le grand matin : je ne puis t'exprimer , mon cher ami ,
combien

combien je fus surpris lorsque Mlle. de Germosan me confia qu'elle vouloit prendre auprès d'elle, & par charité, une petite payfanne; sur ce qu'elle me dit, je reconnus que c'étoit la fille de Pauline, je ne pus le croire d'abord, je n'en fus convaincu que lorsque je la vis elle-même; j'avoue que je craignis pour toi ce qui pouvoit en arriver, & je résolus de détourner les intentions de Mlle. de Germosan : cependant, je parlai au grand-père de l'enfant, je vis que le secret pouvoit être gardé, & que toutes les circonstances étoient arrangées de manière à laisser la vérité entièrement cachée, j'y ai contribué encore par toutes les précautions que j'ai prises; tu peux être sûr que rien ne sera découvert, j'y ai intéressé le sort & la vie de Pauline, & c'est là-dessus qu'elle se marie; il est bien établi qu'Henriette a perdu sa mère, & que son père l'a,

abandonnée, qu'elle est une pauvre petite créature digne de compassion, & qu'elle est heureuse d'être l'objet de celle de Mlle. de Germosan; l'empêcher auroit été une cruauté, toi-même tu n'en aurois pas été capable; je ne puis t'exprimer le sentiment que j'éprouve lorsque je lui vois prodiguer les caresses à cet enfant, mon amitié pour toi n'y gagne pas, & je sens au fond de l'ame un combat que je ne puis définir; avec qu'elle confiance Mlle. de Germosan se livre à la tendresse qu'elle a pour cette petite créature, il semble que son cœur se soulage, je l'ai vue deux ou trois fois la regarder avec des yeux fixes, & se laisser absorber par le sentiment & par la réflexion, & toi, qu'as-tu éprouvé, homme méchant? car je ne te vois pas assez touché de ce qu'il y a de singulier & d'intéressant dans cet événement; tu crains pour toi,

& tu ne fens pas le bonheur d'un être dont tu dois répondre, & ce bonheur fait le charme & l'occupation d'une personne que tu rendras peut-être malheureuse ! je le confesse, c'est l'idée que j'ai eue en plaçant Henriette auprès de Laure ; tu les verras toujours ensemble, tu n'approcheras plus Mlle. de Germosan sans un remord, & ce remord viendra t'assaillir au milieu de tes idées cruelles ; c'est une barrière que j'ai élevée entr'elle & toi, je veux te forcer à être vraiment heureux ; aujourd'hui tu es ingrat, je m'y attends ; un jour peut-être tu reconnoîtras le cœur d'un ami ; c'est ainsi que je réponds à la lettre que tu m'as écrite de ta campagne, il m'auroit été impossible de te dire tout ce que je pensois lorsque je l'ai reçue ; tu es en possession de me révolter contre toi, & de captiver mon amitié ; tu indisposes mon esprit, &

tu subjuges mon cœur." Je n'ai su le danger où tu as été dans ta maladie qu'en apprenant ta convalescence, l'occupation que m'a donnée Mlle. de Germosan m'a empêché de te chercher aujourd'hui; tu peux être tranquille, si tu as des regrets, si tu te plains de l'arrangement des choses, je ne crois pas que je puisse compatir à tes peines, & cependant, je t'aime. Adieu, & que le sommeil te soit rendu.



LETTRE LX.

Madame Dubour à Laure.

MA chère amie, j'ai été malade; je n'ai pu vous écrire, on me l'avoit défendu; mais j'aurois été trop malheureuse si je n'avois pas eu vos lettres, je les ouvrais toujours dans l'attente de voir vérifier mes conjec-

tures , j'en suis bien éloignée , & vous m'apprenez précisément l'événement que je souhaitois n'apprendre jamais ; cette petite fille qui vous fait tant de plaisir me fait un vrai chagrin , je suis fâchée que vous ayez cette distraction ; & votre attachement pour elle ne fera qu'une erreur : je voudrois que vous n'eussiez qu'un objet ; vous aimez passionnément Mr. de St. Ange ; c'est une vérité bien clairement établie chez moi , & je vois très - bien aussi que vous ne doutez pas de ses sentimens pour vous ; j'avoue que je voudrois que ce qui peut en résulter ne fut pas confié au hasard des circonstances ; je suis sûre de la force de votre ame , jamais femme n'eut des principes plus solidement établis que vous , ni une raison plus ferme que la vôtre ; mais , mon Dieu , qu'est-ce que c'est que les principes & la raison d'une femme qui aime , & que

ne peut pas l'adresse d'un homme qui désire avec passion ? Sans-doute Mr. de St. Ange a de l'honneur , de la délicatesse , il doit souhaiter d'être uni à une femme comme vous ; c'est ce que tout le monde doit penser & croire , eh bien , c'est précisément ce qui n'est peut-être pas ; l'orgueil de triompher de votre fierté , de cette indépendance que vous avez affectée avec tant de hauteur , l'emportera sur le bonheur d'une vie entière ; je voudrois vous effrayer , dussai-je me faire haïr ; mais qu'est-ce que peut la voix de l'amitié lorsque l'amour se fait entendre ; oui , ma chère amie , c'est lui seul qui parle dans tout ce que vous me dites ; c'est lui qui invente ces obstacles que vous trouvez si bien , & qui paroissent le contrarier ; cette lettre de Mr. de St. Ange , il falloit ou la montrer à Mr. de Ger-mosan , ou répondre que vous acceptiez que l'on parlât à vos parens ;

vous les ménagez trop aussi ; ils sont riches , ils ont une fille charmante , ils doivent s'attendre à la voir rechercher par tous ceux qui peuvent y prétendre : pourquoi craindre si fort les oppositions de votre père , pourquoi ce combat avec vous-même ? Mr. de St. Ange vous propose de faire des démarches , & vous n'osez convenir avec lui que vous y consentez , & que par conséquent vous l'aimez ; vous craignez d'en faire l'aveu à ceux de qui vous dépendez , & vous restez en buteaux assiduités & aux poursuites d'un homme qui est peut-être charmé des difficultés que vous faites ; ayez plus de franchise avec vous-même , soyez d'accord sur ce que vous voulez , & sans aucun respect pour vos idées passées , rendez vous à celles que vous dicte aujourd'hui votre cœur : quel plus bel usage pouvez-vous faire de vos richesses , que celui de faire la fortune d'un homme que vous aimez ; je ne

crains qu'une chose, c'est que Mr. de St. Ange ne vous obéisse que trop, qu'il ne parle plus à vos parens; à vos yeux il a consacré ses intentions; il vous a donné de la confiance, il ne lui en faut pas davantage: & vous, ma chère amie, vous n'irez pas croire qu'il puisse en abuser; je tranche le mot, vous perdez votre tems, & votre esprit n'est qu'une bête, croyez-moi là-dessus: si vous n'aimiez rien je n'irois peut-être pas vous dire d'aimer quelque chose; mais aujourd'hui je vous dis il faut être la femme de Mr. de St. Ange: je ne saurois donner une autre forme aux vœux de mon amitié pour vous. Je languis que vous ayez cette conformité avec moi, sans doute vous serez plus heureuse, vous avez inspiré une passion, vous serez unie à celui que votre cœur a choisi; je ne serai point jalouse de cet avantage, je suis contente de mon bonheur, quoique je

ne l'obtienne pas sans peine ; mais la jouissance en est plus délicate pour moi ; je ne puis pas me flatter que la tendresse de Mr. Dubour ne s'éteigne jamais , je le vois sensible aux charmes & aux agrémens des autres femmes , elles ont un pouvoir que je ne puis employer que trop foiblement , celui de la coquetterie ; cet art qui est mis en usage avec tous les hommes , & dont chaque homme croit être le seul objet , cette erreur de l'amour-propre les flatte , ils s'y livrent , ils s'attachent , l'espérance commence & l'obstination la fuit ; heureusement la coquetterie use bien vite le sentiment qu'elle inspire , elle le réduit au désir , & l'idée d'en partager l'objet doit l'éteindre ; il me semble que le but seul de la galanterie ne peut pas faire naître un bien long attachement , & alors je crains peu le pouvoir des autres femmes , je n'irai pas surtout :

E v. 1

témoigner de la jalousie, & encore moins chercher à en donner, c'est le vrai poison d'un sentiment qui ne peut exister qu'avec une pureté que l'imagination & le soupçon même doivent respecter; toujours sensible à la tendresse de mon mari, je fais comme les autres femmes; j'ai de la coquetterie, mais avec lui seul, il voit toujours mon envie de plaire, jamais ma négligence ne marque ou de l'indifférence, ou trop de sécurité là - dessus ; j'évite tout ce qui peut affecter désagréablement, ou faire souffrir de quelque manière, j'ai là-dessus la plus grande attention, & j'ai su aussi la lui inspirer : la nature ne s'est pas embarrassée de la délicatesse de nos sens, c'est à nos soins d'y pourvoir ; ce physique de tous les momens influe sur le moral, l'attention de plaire aux sens ajoute aux vertus & fait pardonner les défauts ; on ne s'imagine point assez combien notre bonheur est souvent

attaché à peu de chose ; ce qui revient à chaque instant a une force qui ne peut être mesurée , & il est dangereux d'attendre de la vertu qu'elle prenne l'habitude de souffrir ; je suis donc , ma chère amie , en pleine coquetterie avec Mr. Dubour , nos yeux se rencontrent , nos idées se cherchent , notre amour-propre s'émeut , l'envie de plaire se réveille , & quand il en résulte la certitude de nous aimer , ce n'est jamais sans qu'il reste encore une légère crainte qu'elle ne durera pas ; nos déjeûners sont quelquefois très-plaisans : quand Mr. Dubour y vient avec une nonchalance qui annonce ou l'indifférence , ou l'ennui de l'habitude , je lui fais un bon chagrin , dont je ménage la consolation suivant sa sensibilité ; ils ne finissent jamais sans une bouderie , ou sans une marque de tendresse , & le reste du jour amène ou le raccommodement , ou l'envie de nous

retrouver ensemble ; le besoin de la société ne nous est jamais nécessaire , cependant nous la cherchons avec plaisir ; nous y jouissons l'un de l'autre , encore plus que de ceux qui la composent. Mr. Dubour voit que j'ai des amies , & que les hommes ne me fuient pas , il est bien aise d'être mon mari ; moi , j'ai le plaisir de le voir considéré , écouté ; les femmes aiment sa conversation , il a de la gaieté avec elles , & lorsque j'entends parler de lui , je suis flattée d'être sa femme ; il y a une petite Mme. de Trémine , aux yeux vifs , à la physionomie fine & piquante , aux dents blanches , au rire bruyant , à l'humeur gaie & animée , à l'esprit fémillant , qui paroît plaire particulièrement à Mr. Dubour ; il la recherche ; il rit avec elle , ils jouent souvent ensemble ; je pourrois peut-être m'appercevoir d'un peu de manège de la part de cette

femme-, j'en ris : je serois bien fâchée que Mr. Dubour y fut insensible, je serois encore plus fâchée qu'il ne plût pas à quelques femmes, je n'irai pas imiter Mme. de Trémine pour lui disputer mon mari, ni la haïr, ni la mépriser parce qu'il lui plaît ; j'ai au-contraire cherché à me lier avec elle, j'ai trouvé des prétextes pour l'inviter chez moi ; elle n'est pas ma rivale, au contraire, elle occupe Mr. Dubour lorsque je suis obligée de l'abandonner, elle entretient sa sensibilité & son envie de plaire, & je me persuade que j'y trouve mon compte ; quand vous serez mariée, je vous dirai encore mieux jusqu'où je pousse la coquetterie & le manège : ce qui nous est naturel à nous autres femmes, & qui réussit assez bien avec les autres hommes, je l'exerce avec mon mari, & je trouve qu'il en vaut la peine : ne soyez point étonnée, ma chère amie,

de l'expérience que j'ai acquise dans le court espace de tems , qui s'est écoulé depuis mon mariage ; on en prend bien vite sur cet objet , surtout quand on est animé d'un sentiment un peu vif. Je vous avouerai cependant que je ne dois pas toutes mes réflexions à moi seule , c'est à mylord Craffort ; c'est à lui à qui je les ai entendu faire en grande partie , il parle peu , mais quand il est réveillé par un sujet intéressant , son esprit a beaucoup d'énergie , & il peint ses idées avec une force qui persuade : je l'ai prié de me faire le portrait de la femme qu'il souhaitoit d'avoir , je lui ai demandé s'il croyoit pouvoir l'aimer longtems , & ce qu'il faudroit qu'elle fit pour cela , ses réponses étoient toujours fort courtes ; mais je l'obligeois de me donner des éclaircissemens. Il m'a peint avec franchise les hommes , leur amour-propre , leurs

prétentions, l'effet de l'habitude & du bonheur qu'ils désirent si vivement : il m'a dit ce qui éteignoit le sentiment, & j'ai compris ce qui le faisoit durer ; ces objets de conversation étoient un secret pour mon mari. Il s'appercevoit bien que sa présence en faisoit changer le sujet ; il m'a demandé une fois si je le croyois incapable, ou indigne, de se mêler de nos entretiens ; je lui ai dit que mylord me disoit des choses que je souhaitois que personne n'entendît que moi, & je l'ai regardé avec l'air de la sécurité & de la confiance ; il a bien vu que je le croyois incapable de soupçonner sa femme. Il a voulu parier que je lui dirois une fois de quoi nous parlions ; il s'agissoit de ma discrétion, & de l'art de garder un secret, j'ai bien vite parié ; je suis sûre de perdre, mais ce ne sera pas sitôt, la confiance pourroit aujourd'hui me

faire manquer mon but ; mon mari voit mes sentimens pour lui , je ne veux pas qu'il s'apperçoive de ce qu'ils me font faire pour conserver les siens ; j'ai le bonheur de réussir , je les assure tous les jours davantage , & je suis heureuse : dépêchez vous de l'être aussi , je vous en conjure , ma chère amie , nous nous entendrons bien mieux ; je ne dis donc plus rien de mes conjectures , puisque je me trompe toujours & que je n'ai pas l'esprit de prévoir ce qui arrivera : continuez donc de me l'apprendre , je m'y attends. Adieu , ma chère amie.

Milord a reçu des nouvelles de la pauvre abandonnée , son état étoit devenu si triste & si fâcheux qu'on a été obligé de la mettre dans une maison de charité à Bristol. Lisfeld , dont la femme est morte , est venu chercher Stella , mais il est arrivé trop tard ; elle étoit au lit de la mort .

Il a su tout ce qu'elle avoit souffert , & sa punition a été assez grande ; elle a été deux jours sans le reconnoître ; le désespoir de ce malheureux homme étoit à son comble , la cause en étoit bien naturelle : trouver dans cet état , dans cette maison , une femme qu'il avoit aimée , qui avoit tout sacrifié pour lui , étoit un vrai supplice , & il en méritoit un plus cruel encore ; il n'a voulu ni boire ni manger , il n'a pas quitté un instant la chambre de cette femme mourante ; il n'a cessé d'arroser ses mains de ses larmes. Elle ne l'a reconnu que deux heures avant sa mort ; ces derniers momens ont été extrêmement touchans , elle a pu entendre le récit de son amant ; il lui a raconté comment il avoit été abandonné dans le pays des ennemis , blessé , malade , sans aucun secours , exposé à la cruauté des Sauvages ; une veuve avoit tout sacrifié pour le sauver : cet officier , logé chez elle &

soigné avec tant de zèle & d'attention ; avoit fait regarder sa bienfaitrice comme étant du parti royaliste , & ses biens avoient été pillés ; il n'avoit pu reconnaître tant de sacrifices qu'en l'épousant & en promettant de la conduire en Europe ; à son arrivée à Portsmouth , son état de foiblesse , l'empire & la violence de sa femme lui avoient ôté tous les moyens de voir & de parler à Stella , il seroit revenu auprès d'elle si sa convalescence n'avoit pas été suivie de la maladie de sa femme ; dès qu'il a été libre , il est venu la chercher & mourir à ses pieds ; elle lui a pardonné , & elle est expirée en serrant contre son cœur la main de son amant. Elle a été enterrée honorablement : on a gravé sur sa tombe ; ICI REPOSENT LES VERTUS ACCABLEES PAR LES MALHEURS. Lisfeld a acheté le hangard où Stella a demeuré , il a fait bâtir autour les murs d'une maison , il

en fera un appartement qu'il veut habiter, on n'y changera rien, & l'endroit où reposoit Stella sera son lit; il veut y finir ses jours. Sans doute il doit être inconsolable, si les hommes peuvent l'être.

LETTRE LVI.

Saint Ange à Marville.

EH bien, mon ami, je te pardonne ce que tu as fait pour la petite Henriette; mais c'est d'aujourd'hui seulement. Jusqu'à présent j'ai été très-mécontent de ce témoin que tu as placé auprès de Mlle. de Germosan: c'est toi qui en es responsable par la méchanceté & le plaisir avec lequel tu y as contribué: ce n'est pas sans crainte & sans émotion que je suis retourné chez ses parens, deux fois j'ai vu Mlle. de Germosan;

& deux fois cette enfant a été l'objet unique de son attention : ses yeux ne l'ont point quittée , il sembloit que , contents d'avoir un objet à fixer , ils ne pussent plus se lever sur aucun autre , je n'ai pu les rencontrer un seul instant : en vérité , si cela étoit possible , je haïrois quelquefois cette petite fille , comme on haït les obstacles , les barrières , les objets de distraction ; elle s'accoutume fort peu à me voir , elle a un certain air de crainte avec moi qu'elle n'a point avec d'autres personnes ; une seule fois j'ai pu lui donner un baiser à la même place où Mlle. de Germosan venoit de lui en donner un. Je ne sais si elle s'est apperçue de mon intention , mais elle a rappelé Henriette , comme si elle eut commis une faute : je te l'avouerai , mon cher ami , j'ai trouvé une volupté douce à cueillir sur la joue de ma fille un baiser de Mlle. de Germa-

fan ; je crois qu'elle le devina , au moins dans ce moment , en me regardant , une légère rougeur a coloré son visage , peut-être étoit-ce une marque de son désaveu & de son mécontentement ; si une fois il peut y avoir de l'intelligence entre nous , tu t'applaudiras bien mieux de ce que tu as fait ; dans l'excès de ma passion pour Mlle. de Ger-mosan , mon bonheur est dans ce que je puis obtenir d'elle , je m'attache aux plus foibles lueurs d'espérance ; & encore je me reproche d'avoir prononcé ce mot devant toi. Jacques Despras est venu m'apprendre qu'il marioit sa fille , j'ai dit que je donnois deux cent écus en faveur de ce mariage ; mais que si jamais il se découvroit quelque chose sur la naissance d'Henriette , je les exterminerois tous les uns après les autres ; il m'a protesté que tout étoit parfaitement ignoré ,

& dans le plus profond secret , que sa petite fille , qui ne m'avoit pas vu depuis près de deux ans , ne me connoissoit pas , & ne se souvenoit pas de moi ; que l'on s'étoit assuré de toutes les circonstances qui auroient pu donner le moindre soupçon , & en effet toute la famille de Germosan , tous ceux qui approuvent ou condamnent qu'ils aient pris cet enfant , ignorent entièrement qui elle est , je m'en suis bien convaincu , & je n'ai aucune inquiétude à ce sujet , Mlle. de Germosan s'est cependant bien apperçue de l'émotion & de la surprise que j'eus , lorsque je vis Henriette chez elle la première fois ; elle en dit quelque chose en riant le lendemain chez Mme. Bonval , je répondis que je trouvois Mr. de Marville bien heureux d'avoir sa confiance & d'être si bien informé , de ce qu'elle faisoit avec tant de secret ; elle reprit très-vive-

ment qu'elle aimoit beaucoup ; Mr. de Marville , & qu'elle avoit pour lui , la plus grande estime ; & elle s'en alla dans ce moment d'un air irrité. Je pense qu'elle crut appercevoir un peu de jalousie chez moi , elle en fut révoltée , je crois ; j'en eus peur , mais je n'en fus pas fâché , je ne crains que son indifférence sur tout ce qui vient de moi : hélas ! je n'étois pas jaloux , elle disoit qu'elle t'aimoit , elle prononçoit ce mot si librement , & avec tant d'assurance , qu'il n'y avoit rien à craindre , mais j'envie cependant cette amitié qu'elle témoigne , pourquoi la mérites-tu ? est-il sûr que tu n'en abuseras pas ? n'es-tu pas un homme ! elle fait tes sentimens pour elle , & elle se confie en toi , tu peux la voir sans peine , tu peux lui parler sans crainte ; & moi qui cherches tout ce qui peut m'approcher d'elle , je tremble à chaque pas ;

je frémis que tout ne m'en éloigne ; même les circonstances les plus heureuses , je n'ose en profiter ; ma vie est une gêne continuelle , & cependant ce n'est pas ton sort que j'envie ; dans ce moment , surtout , je jouis d'un peu de bonheur , cette fois-ici un malheur m'a été favorable : depuis mon retour , je suis plus content de Monsieur & de Madame de Germosan , ils me traitent avec plus de franchise , ils me témoignent plus d'amitié ; j'ai été reçu chez eux sans froideur & sans trop de cérémonie : il est vrai que pour entretenir cette disposition , je fais tout ce qui me coûte le plus , j'affecte devant eux la plus grande indifférence pour leur fille ; comme cette fausseté est dangereuse , je m'y expose le moins qu'il m'est possible : deux visites d'honnêteté est tout ce j'ai cru devoir faire depuis plusieurs jours , une seule fois j'ai pu dire à

Mlle.

Mlle. de Germosan que je faisois des sacrifices qui me rendent malheureux , & qu'elle devoit me tenir compte de ce que je souffrois ; la réponse étoit dans ses yeux mais je ne l'ai pas assez bien entendue : l'autre jour , chez Mme. d'Arfilli j'accompagnai de la basse un air qu'elle chantoit , elle étoit obligée d'être très-près de moi , je pus appercevoir seul que c'étoit sans répugnance ; je ne jouai pas fort juste , l'on me reprit plusieurs fois , je fis manquer l'air , & on me dit que je ne savois plus la musique ; en sortant ma main rencontra la sienne , & elle ne l'a retirée pas bien brusquement ; le lendemain je l'ai vis un instant chez les Clissi , elle étoit d'une gaieté charmante , son esprit anima la conversation , mille traits lui échappèrent sans qu'elle eut la prétention d'en dire aucun , c'étoit le naturel & la simplicité des grâces , elle étoit

adorable & jamais je ne l'avois vue si belle ; j'espérois pouvoir dire quelque chose de ce que je pensois ; il règne chez les Clissi une liberté , une absence de gêne & de cérémonie qui font l'agrément de la société ; c'est la familiarité décente de l'amitié & de la bonne compagnie : mais Mlle. de Germosan ne voulut pas s'y livrer , elle s'aperçut je crois de mon intention , & elle s'enfuit ; je restai en proie à une ardeur dévorante. Rien ne peut exprimer ce que j'éprouve dans ces momens trompeurs d'espérance ; je voudrois parler , je voudrois écrire , je donneroie ma vie pour dire un instant tout ce qu'elle inspire, j'épuise mon imagination pour en trouver les moyens , je me tourmente pour en faire naître l'occasion , j'épie les plus petites circonstances , mon attention est continuellement tendue à les saisir , & cependant , il faut dissimuler , se ca-

cher , s'envelopper ; je souffre , & tout le reste me paroît indifférent. Ma vie devenoit assez triste , je ne faisois plus rien , je ne pensois plus à rien , tu aurois eu pitié de moi.

Mlle. de Germosan avoit refusé absolument d'être de cette partie projetée pour aller passer un jour dans un village , je n'avois rien fait pour la faire réussir ; mais ceux avec qui elle avoit été proposée s'y sont obstinés , elle s'est faite hier ; le village que j'avois indiqué n'étoit pas encore assez pauvre , j'ai eu de la peine à trouver un hameau qui ne laissât pas quelques consolations & quelques ressources contre la faim de gens délicats : par-tout dans notre pays on auroit trouvé d'assez bons alimens ; il a fallu passer les limites , & aller bien loin ; les chemins étoient mauvais , nous avons pris des relais , enfin , nous sommes parvenus auprès de quelques chaumières rassemblées dans un

coin de la montagne , & où il n'habite que de pauvres journaliers ; la course avoit été fatigante, on se reposa d'abord sous quelques arbres dans une espèce de verger , on invita les payfans à nous apporter ce qu'ils avoient de bon à manger , ils le firent avec empressement ; quand on vit le pain & ce qui l'accompagnoit , on crut qu'en allant chercher dans les maisons même , on trouveroit de meilleurs mets , dans quelques-unes, les dames n'osèrent pas entrer à cause de la mal-propreté ; dans les meilleures demeures on ne vit que les traces de la plus grande misère , des enfans presque nuds , des chambres basses à peine séparées des étables , & où tous les meubles & les ustenciles étoient rassemblés pêle-mêle, une odeur dégoûtante faisoit repousser ce qu'on nous offroit avec cordialité , la faim força bien d'essayer de manger quelque chose : Madame de Taninge & les autres femmes vouloient absolument ne pas paroître délicates , tu

aurois ri en voyant les grimaces que
 cette hypocrisie occasionnoit : Mr. *** ,
 témoigna son grand courage en man-
 geant du pain , qui à la vérité étoit
 très sec & très-noir , & un morceau
 de fromage blanc bien mauvais & bien
 puant ; à la fin , il se mit en colère
 contre les payfans de ce qu'ils ne
 favoient pas se procurer de meilleure
 nourriture , c'étoit suivant lui bêtise
 & méchanceté , & ils méritoient d'être
 punis , l'eau étoit chaude , le vin
 étoit aigre ; enfin , on pria la maîtresse
 de la chaumière qui avoit la meilleure
 apparence , d'apporter ce qu'elle au-
 roit de mangeable , & de nous don-
 ner les œufs qu'elle pouvoit avoir :
 nous allâmes attendre ce repas sous
 les arbres où nous nous étions arrê-
 tés en arrivant ; je proposai une lec-
 ture , & je lus le Mondain de Vol-
 taire , & quelques articles des Dons
 de Comus , dont par méchanceté j'a-
 vois pris un volume ; on commença

par rire du contraste , & on finit par disputer sérieusement sur les ragoûts dont je lisois les recettes : au milieu de la dispute , les bons payfans nous apportèrent la chère excellente qu'ils nous avoient préparée , les œufs n'étoient pas frais , le lard étoit rance , le légume nâgeoit dans une graisse dont l'odeur ôtoit l'envie de manger , on ne rioit plus , on pensa à s'en retourner au plus vite , & on tâchoit de trouver des consolations dans un très-bon souper qui nous attendoit chez Mme. de Taninge ; j'eus la satisfaction que notre visite , fort incommode pour les habitans de ce hameau , leur fut utile ; le diné fut très-bien payé , & dans toutes les maisons on laissa quelques marques de charité. Le retour ne fut pas aussi gai que le voyage l'avoit été le matin : on emportoit des idées tristes & des estomacs très-mal satisfaits : nous approchions de la ville avec assez d'impac-

tience ; les cochers qui avoient
 autant d'envie que nous d'arriver fai-
 soient claquer leurs fouets , & ani-
 moient leurs chevaux : à un quart de
 lieue de la ville , une voiture alloit
 devant nous , on veut qu'elle se range ,
 les chevaux s'effrayent & s'emportent ,
 je vois que ce carosse alloit être ren-
 versé dans le fossé , je le reconnus
 bien vite pour être celui de Mr. de
 Germosan , je sauté par la portière ,
 je vole au devant des chevaux , & je
 les arrête en les saisissant par la bri-
 de , dans ce moment Mme. Bonval
 veut sortir de la voiture & tombe
 dans le chemin ; Mlle. de Germosan
 descend après elle , nos voitures s'é-
 roient arrêtées , & tout le monde vient
 au secours : Mme. Bonval s'étoit fou-
 lé le pied , il faut plusieurs personnes
 pour la relever & pour la remettre à
 sa place , je suis le premier à y tra-
 vailler , Mlle. de Germosan veut aussi
 employer ses forces , & nos mains se

ferrent pour s'aider à porter sa tante. Mes yeux étoient fixés sur Mademoiselle de Germosan , mais elle n'étoit occupée que de l'accident , & Madame Bonval souffroit beaucoup : je ne voulus pas la quitter , je l'accompagnai jusques chez elle & je me mis dans leur voiture ; il fallut bien plus de peine pour en descendre que l'on n'en avoit eu à l'y monter , les domestiques ne suffirent pas , & mes mains trouvèrent encore celles de Mlle. de Germosan : je crois que je les ferai plus fort que la première fois ; je cherchois toujours sa sensibilité & je ne trouvois que son attention pour sa tante : il fallut un chirurgien ; pendant le pansement , je fus un moment seul avec Mlle. de Germosan , je crus avoir des droits sur ces mains dont j'avois partagé les peines , & il y avoit bien longtems que je n'avois eu aucune occasion de parler , j'en profitai dans ce moment ; Mlle. de Germosan

étoit émue & fatiguée de tout ce qui s'étoit passé ; dans son abattement elle ne pouvoit m'imposer silence , elle eut la dureté de me dire , je suis bien malheureuse , vous êtes de tous les malheurs qui nous arrivent ; je lui demandai avec ardeur si je les aggravois ; dans cet instant elle fut rappelée auprès de sa tante, je ne pus voir la réponse dans ses yeux , ni l'entendre de sa bouche ; mais ce silence étoit quelque chose : je passai ensuite aussi chez Mme. Bonval. Après des remerciemens sur ce que j'avois fait, elle dit à sa nièce , je vous charge , ma chère Laure , de ma reconnoissance pour Mr. de St. Ange ; mon Dieu, Madame, lui dis-je, ne chargez pas Mademoiselle de ce sentiment, elle n'y entend rien, elle le feroit haïr, elle est persuadée que l'ingratitude est une vertu ; j'allois continuer , mais Mlle. de Germosan m'interrompit & changea de conversation. Il étoit tard.

je fus au souper de Mme. de Taninge, il étoit à peu-près fini ; on rit de mes soins empressés pour la tante Bonval, qui m'avoient fait oublier la faim que je devois avoir ; les autres avoient apaisé la leur, & il fut décidé que les payfans étoient si bêtes, qu'ils ne méritoient pas d'avoir une meilleure nourriture que celle qu'ils avoient dans le village où nous avions été, & on assura que le travailleur donnoit toujours assez d'appetit pour trouver bon ce qu'ils mangeoient ; que c'est la misère & la pauvreté qui forcent les payfans au travail & à l'industrie. Mr. *** dit, en se versant un coup de vin de Champagne, qu'il ne leur falloit point d'autre jouissance que le nécessaire, & on se mocqua de moi, & de tout ce que j'avois dit à cette occasion : j'étois distrait sur l'objet de la dispute, j'étois plus occupé de ce qui venoit de se passer, je ne pus joindre ma gaieté à celle des autres, un

moment passé avec Mlle. de Germosan affoiblit tous les autres plaisirs. Cette bonne dame Bonval inspire une vraie confiance, je voudrois ne lui rien cacher de mes sentimens pour sa nièce, elle a de la bonté, de la douceur, & une certaine facilité sur les affaires de la vie, qui la rend aimable; elle est sans pruderie & sa décence n'a rien de farouche, elle n'annonce point par une sévérité mal placée & un scandale mal pris, que son imagination va aussi loin qu'elle peut aller; elle a aimé une fois, & l'on m'a dit qu'elle avoit connu tous les malheurs de l'amour, elle paroît les regretter; je présume qu'elle n'ira pas en femme méchante & jalouse traverser & condamner l'inclination de sa nièce qui l'aime, ni s'opposer durement aux sentimens que l'on aura pour elle; elle a de l'amitié pour moi, & elle ne me fera pas un crime d'aimer cette nièce, qui mérite si fort de l'être. Mme. Bon-

val est la confidente qu'il me faut, & je veux l'intéresser par tout ce qui en sera capable; je n'ai pu encore lui parler assez confidemment, j'avois cette intention en allant aujourd'hui chez elle, j'ai pris le moment où j'étois sûr d'y trouver Mlle. de Germosan: Mme. Bonval m'a reçu avec plus d'amitié que jamais, elle m'a dit qu'elle me devoit la vie, qu'elle s'en souviendrait dans toutes les occasions, & beaucoup d'autres choses flatteuses & amicales: nous commençons à parler de sa nièce lorsqu'elle est entrée, elle a paru avoir quelque embarras en me voyant, elle a été sérieuse, cérémonieuse, elle parloit fort peu, sa tante lui a dit qu'elle souffroit beaucoup, moins, mais qu'elle seroit retenue plusieurs jours dans sa maison, & qu'elle l'invitoit à venir lui tenir compagnie: Mlle. de Germosan n'a pas paru y consentir, ensuite nous avons été obligés de passer tous les deux

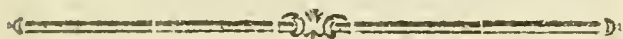
dans la chambre voisine , la porte
 est restée ouverte ; Madame Bonval
 pouvoit nous entendre , mais j'ai si
 bien ménagé ma voix qu'elle n'a pu
 distinguer les paroles , d'ailleurs on
 faisoit du bruit autour d'elle : Mlle.
 de Germosan étoit un peu triste , je fus
 plus triste qu'elle , je me plaignis de ce
 qu'elle m'avoit dit la veille , je déplorai
 le malheur que j'avois , de voir tour-
 ner contre moi ce qui devoit na-
 turellement me fournir les occasions
 de la voir , j'ajoutai avec l'accent du
 désespoir que sans doute j'allois être
 obligé de fuir la maison de sa tante
 parce qu'elle m'y verroit avec peine ,
 que le tourment & la gêne dans lesquels
 je vivois devenoient insupportables ;
 que je voulois employer tous les moyens
 possibles pour en sortir , que je ne pou-
 vois plus écouter aucune considéra-
 tion ; je jouïs de son embarras , de sa
 rougeur , de ses craintes , du combat
 de sa fierté , & aussi d'un sentiment

trop foible encore ; elle dit par mots entrecoupés, qu'elle n'avoit aucun droit chez sa tante, & qu'elle n'en chasseroit personne : mon Dieu qu'elle est belle dans ces momens de douceur, elle occupe alors mon ame toute entière, & l'impression qu'elle y laisse est un feu ardent, il reste un besoin pressant de la voir encore & ce désir ne me quitte plus : nous repassâmes auprès de Mme. Bonval, il est venu du monde, & je n'ai pu lui parler : demain surement je serai encore plus heureux ; Mlle. de Germosan ira beaucoup auprès de sa tante ; elle ne l'abandonnera pas à la suite d'un accident aussi fâcheux, & dans l'état où elle est, il ne seroit pas honnête que je laissasse passer un jour sans aller chez elle, je dois répondre à l'amitié qu'elle me témoigne ; Mlle. de Germolan prendra toujours plus de confiance, nous nous verrons avec plus de liberté sous les auspices de cette bonne &

respectable parente , il y aura des momens délicieux : viens y aussi , mon cher ami , je t'y invite , ton amitié pour nous fera une jouissance de plus. Cette bête d'Henri , qui vient ici exprès pour m'avertir que l'on va faire les foins , il demande des ordres , on commence demain , il croit que j'y serai sûrement parce j'aime tant cette récolte ; non Henri , je n'y serai pas ; je ne puis pas y être , tu feras comme tu voudras : je ne peux pas pour du malheureux foin quitter ici une pauvre femme qui s'est presque cassé la jambe , une femme respectable qui est mon amie — non Henri , je ne la quitterai pas , il faut que j'y aille tous les jours : je jouirai assez de la campagne cet automne ; ma sœur veut absolument y aller avec ses enfans précisément pendant cette saison des foins , eh bien je l'accompagnerai un jour , je reviendrai le soir ; les Germonsan ne peuvent pas aller à leur

campagne , je puis bien abandonner la mienne pendant ce tems là. Henri est un excellent domestique , je me confie en lui. On n'est point sans ressource à la ville , on y entend les nouvelles beaucoup plutôt , on lit les gazettes & les journaux à leur arrivée , il y a toujours quelques livres nouveaux , quelques romans , on les parcourt le matin , le soir on va prendre le frais au bord du lac ; on y rencontre toujours quelque compagnie de femmes qui s'y promène. Ma sœur a deux petits enfans qu'elle élève fort-mal ; je m'en occupe quelquefois , je lui donne mes avis : il se trouve que j'ai beaucoup à faire & que je n'ai pas du tems de reste. J'ai fait connoissance chez ma sœur avec une fort-jolie femme , & c'est avec elle que nous allons promener le soir après souper : à la campagne je ne saurois que faire dans ces momens là. Mme. de Taninge va incessamment à la terre , Mme. d'Ar-

filli ira bientôt à * * *. quelques personnes vont aux eaux, la ville commence à se dépeupler, mais il y aura toujours assez de monde. Adieu, mon cher ami, il est en vérité deux heures après minuit, mais je ne regrette pas le sommeil quand je parle de Laure à mon ami.



LETTRE LXII.

Laure à Sophie.

JE n'ose penser, ma chère amie, au temps qui s'est écoulé depuis que je vous ai écrit; je n'ose compter les jours, aujourd'hui j'ai reçu votre lettre, & la date m'a donné des remords & des regrets; mon amitié n'a rien à se reprocher, elle est toujours la même, mais je retombe dans cette inaction que je ne fais à quoi attribuer, & malgré moi la

distance entre mes lettres devient
 toujours plus grande. Je crois en
 vérité que je vous crains ; je ne puis
 plus écrire avec la même facilité ;
 mon papier , ma plume me font peur ,
 & je n'approche plus mon bureau
 qu'avec une certaine crainte ; une
 des raisons c'est que je suis fâchée
 que vous jugiez si mal de ce qui doit
 arriver ; ce que je vous dis vous fait
 porter de moi un jugement que je
 n'aime pas : je suis bien éloignée de
 souhaiter ce que vous prévoyez , & vos
 erreurs m'affligent ; elles me font
 présumer que ce qui est n'est pas
 ce qui devrait être : en condamnant
 votre pénétration, je me sens humiliée :
 je n'ai jamais eu votre approbation ,
 & dans vos idées je n'ai jamais pu la
 mériter ; vous me rendez trop res-
 ponsable des évènements , & j'ai cessé
 de vous les dire : on est lié par une
 chaîne invisible , & souvent ce qu'on
 fait pour y résister la ferre davantage :

mais je compte avoir plus de succès dans le nouveau parti que j'ai pris , j'ai des forces que je veux employer : sans suivre vos idées , je vous ferai prendre une opinion plus juste de moi & de ce qui existe ; je n'ai pas assez pensé à celle que vous pouvez avoir ; je veux la rectifier entièrement , & vous prouver que l'on peut tout vaincre , & qu'avec une volonté bien décidée on peut maîtriser les événemens de la vie ; je ne fais ce que je vous disois dans ma dernière lettre , je voudrois vous dire tout ce qui s'est passé depuis : je relis la vôtre , je vois que vous exigez que je vous le raconte , je me reproche de ne l'avoir pas fait , c'est une foiblesse que j'ai eue , & que je veux réparer : ma lettre sera un peu longue , vous aurez beaucoup à lire , vous prendrez le temps où Mr. Dubour est auprès de la petite brune , j'espère que je vous distrairai un peu , je rendrai service à deux ou

trois personnes, & alors je ne crains plus d'être trop longue & de vous envoyer un volume. Demain j'aurai le temps de le finir ; mes parens vont à la campagne , je reste ici pour quelques arrangemens domestiques, dans les intervalles , je ferai avec vous , les peines & les ennuis ne feront rien pour moi.

Je vois , ma chère amie , que vous êtes toujours attachée à votre idée essentielle : votre cœur veut mon bonheur & votre esprit l'arrange, malheureusement les dispositions, les possibilités , les volontés ne s'y accordent point, vous ne voulez pas seulement me laisser jouir en paix du plaisir que me cause ma petite fille , cependant il est bien complet, je vous assure : elle est au milieu de nous un objet intéressant qui nous amuse , qui nous occupe , j'en ai plus de liberté quand nous sommes ensemble , & plus de distraction quand je suis seule ; ceux qui viennent nous

voir font obligés d'en parler , & ce n'est pas un petit avantage que d'être sûr du sujet de la conversation ; déjà plusieurs fois elle m'a servi à détourner ceux qui me déplaissent , je vous avouerai même que depuis que cet enfant est avec moi , j'ai encore moins de goût pour la société & pour le monde , j'aime toujours mes amies , mais je m'en passe mieux : cet intérêt que j'ai chez moi , affoiblit le plaisir que j'ai chez les autres , j'essuie quelques critiques , mais je n'en suis que plus attachée à ma petite fille. Mr. de Marville est le seul qui y prenne un intérêt dont je ne le croyois pas capable ; il dit qu'il est bien aise de voir le plaisir que je prends à faire le bonheur de tous les momens d'un être sensible ; il rit quelquefois des chagrins que j'ai à cette occasion , par exemple , lorsqu'il faut que je corrige , que j'ordonne des privations ; il prévoit que je ferai

de cet enfant un excellent sujet ; il a bien du mérite ce pauvre Marville ; il est intéressant par ses vertus & par ses sentimens , il est impossible de ne pas souhaiter son bonheur ; on le voit fort peu , il est toujours occupé pour les autres & pour leurs intérêts. Mr. de St. Ange fait bien mieux se distraire , je l'ai rencontré à peu près partout où j'ai été : je n'avois pas voulu être de cette partie pour laquelle j'avois été sollicitée par Mme. de Taninge & par toutes mes connoissances , j'avois préféré une promenade avec ma tante , mais je ne croyois pas que nous deviendrions les victimes de ce que j'avois refusé ; tout s'est si bien arrangé que j'ai vu le moment où il en coûteroit la vie à deux ou trois personnes ; nous avons rencontré les voitures qui revenoient de cette partie , elles faisoient beaucoup de bruit , nos chevaux en ont été effrayés , ils se sont emportés , & je

ne fais ce que nous serions devenues , si ce Mr. de St. Ange ne se fut jeté au - devant d'eux , & ne les eut retenus au péril de sa vie : dans son effroi , ma tante a voulu sauter hors du carrosse , & elle s'est foulée le pied , l'accident est devenu pénible & fâcheux ; on nous a donné quelques secours , tout le monde a continué la route , & nous sommes restées seules avec Mr. de St. Ange : il a eu beaucoup de peine avec ma tante , il nous a accompagnées jusques à sa maison ; elle dit que nous lui devons la vie , il est vrai que son action étoit courageuse , & qu'il auroit pu être entraîné & écrasé par les chevaux , j'en ai eu une véritable émotion ; cependant nous ne nous sommes occupés que de ma tante : heureusement la foulure au pied a été peu de chose ; elle a été quelque tems sans marcher , j'ai été tous les jours auprès d'elle : Monsieur de Saint

Ange lui a témoigné aussi beaucoup d'intérêt, elle a de l'amitié pour lui, & il est venu assez régulièrement chez elle, il a trouvé les occasions de me parler quelquefois; & j'avoue qu'il ne me cache pas ses sentimens. Je ne fais ce que vous en conclurez : j'aime mieux convenir que j'ai du plaisir à voir & à entendre Monsieur de Saint Ange, à être avec lui; sa conversation me plaît, son approbation me flatte, ses plaintes m'intéressent; sa raison & son esprit s'accordent avec ce que je pense, & cet accord je ne le trouve qu'avec lui; je n'ai pas vu qu'il y eut du danger à en jouir : au contraire, il me semble que mon caractère y gagne, j'en suis meilleure, plus disposée à souffrir, à supporter, & je voudrois avoir encore beaucoup plus à souffrir; je serois capable des plus grands sacrifices : quand je revenois de chez ma tante j'avois de la gaieté, j'allois au-devant des

des caresses de mon père & de ma mère , les marques de leur amitié m'étoient infiniment plus précieuses ; Mr. de la Hauffe me trouvoit bien plus aimable , toute la maison se ressentoit de la disposition de mon ame , elle n'étoit point animée par un sentiment violent ; j'aurois voulu vous peindre celui que j'avois , j'aurois voulu vous demander s'il recéloit quelque poison ; vous m'auriez expliqué ce que je ne comprenois pas , vous m'auriez aidée à sortir d'un labyrinthe où je me plaisois , & qui cependant devenoit pénible & cruel pour moi , par la crainte que me donnent vos idées. Je les crains encore , mais vous serez bien obligée d'y renoncer : rapprochez-vous un peu des miennes : je vous en conjure , & dites-moi quel est le pouvoir d'un sentiment que je veux détruire , puisqu'il a tant d'ennemis ? mais je m'apperçois qu'il est bien tard ; il sonne deux heures après minuit : ma petite Henriette dort

tranquillement, je veux la voir dormir.... c'est le sommeil de la paix & de la tranquillité, & le mien. — A demain, ma chère amie.

Mes parens viennent de partir, j'ai donné des ordres pour ce qui doit se faire, je reviens à vous : — je voyois donc quelquefois Mr. de St. Ange chez ma tante ; un jour qu'elle alloit passer dans son salon de compagnie, & que nous l'avions précédée de quelques momens, mon père est entré & nous a trouvé seuls, il fit beaucoup d'amitié à Mr. de St. Ange ; ma tante nous joignit dans le même instant, & nous restâmes ensemble assez long-tems ; Mr. de St. Ange fit tout ce qu'il put pour plaire à mon père, & je vis toutes les ressources de son esprit pour parvenir à son but, mon père s'y prêta très-bien & ces momens furent très-agréables. Je sortis avec lui ; il me dit que Mr. de St. Ange étoit très-aimable, je n'ajoutai

rien & il répéta plusieurs fois , Mr. de St. Ange est bien aimable. Nous allâmes à une assemblée chez Mme. de Cléri , il y avoit beaucoup de monde , je me trouvai à la suite de plusieurs personnes qui entroient en même-tems que moi ; le hasard me plaça derriere Mme. Durtan qui ne me voyoit pas , j'entendis qu'elle disoit à quelqu'un qui la précédoit : oh je ne le vois plus , depuis que Mme. Bonval s'est cassé la jambe , il est toujours avec cette dlle. de Germosan ; en disant cela , elle se retourne , & s'apperçoit que je suis très-près d'elle ; jugeant bien que je l'ai entendue , elle me fait un grand compliment & elle me dit , je ne savois pas Mlle. que vous fussiez aussi près de moi : au reste , je n'ai pas voulu dire que vous donnassiez des rendez-vous à mon frère chez Mme. votre tante , je fais bien que vous n'en êtes pas capable , & si quelqu'un le

disoit, je leur soutiendrois que c'est une méchanceté & une médifance, comme s'il n'étoit pas naturel que vous allassiez chez une bonne tante comme Mme. Bonval; Mme., lui dis-je, je ne demande point ce que je dois faire, je voudrois seulement ne pas entendre ce que l'on dit; elle s'apperçut que j'étois mécontente & elle crut m'avoir blessée : dans sa peine, elle me débita une quantité de choses insupportables; vous jugez sûrement, ma chère amie, du sentiment pénible qui me tourmentoit, il fut aggravé par la réflexion; je me disois — parce que j'ai été chez ma tante, parce que Mr. de St. Ange s'y est trouvé, parce que je me suis acquittée d'un devoir indispensable, des êtres malfaisans s'en seront donc occupés, ils y auront répandu leur poison : les discours de Mme. Durtan furent pour moi un trait de lumière qui me rendit malheureuse, au milieu de

l'assemblée où j'étois ; je croyois voir tous les yeux attachés sur moi , je croyois être l'objet de tout ce qui se disoit , j'étois dans un vrai tourment ; cependant il falloit le cacher & avoir même l'air gai & point occupé ni distrait , il m'étoit impossible de n'avoir pas l'oreille attentive à tout ce qui se disoit autour de moi , j'examinois tous ceux dont je craignois les intentions ; j'en trouvois de mauvaises dans les discours les plus indifférens ; cette assemblée où j'avois compté m'amuser & trouver des amis , ne fut plus pour moi qu'une source de peine & de chagrins , un mot de cette femme cruelle avoit tout empoisonné , & me jeta dans une anxiété qui ne me quitta plus ; pour la cacher , je m'éloignai autant que je pus des personnes que je connoissois , ils auroient pu s'appercevoir de ma peine , & se plaindre de mes distractions ,

j'avois plus de liberté avec les inconnus , ils exigeoient moins de moi. Je ne pus cependant éviter de jouer avec Mr. de la Hauffe & Mr. du Terrier le fils : ils me demandèrent des nouvelles de ma tante , d'une manière qui me déplût ; ils dirent des choses indifférentes pour eux , qui me firent rougir ; jamais le tems ne me parut si long , & le peu d'heures que dura cette assemblée fut un siècle pour moi. Mr. de St. Ange n'y fut point , j'en étois bien aise , & cependant c'étoit aussi un sujet d'inquiétude , je craignois les questions & l'étonnement de ceux qui remarqueroient son absence : enfin , ma chère amie , je craignois tout ; je languissois d'être chez moi , mais je n'y fus pas plus heureuse , tout ce qui s'étoit passé , tout ce que j'avois entendu , se présentoit à mon esprit , & me causoit une peine , comme si j'eusse commis une suite de mauvaises actions ; ce-

pendant qu'ai-je fait ? de quoi suis-je coupable ? ne puis-je donc suivre aucun de mes sentimens ? ne puis-je pas seulement me livrer à l'amitié, à la confiance que m'inspire ma tante ? une femme respectable qui mérite mon attachement ; faut-il fuir tous ceux que je trouverai chez elle ? il faut donc craindre tous les agrémens de la société & n'en connoître que l'ennui. Je me suis aussi rappelé l'air de mon père , lorsqu'il a trouvé Mr. de St. Ange chez ma tante ; il n'y avoit chez lui ni étonnement , ni surprise , je ne démêlai point son sentiment & j'aurois voulu pouvoir le deviner ; cette incertitude me donna une gêne avec lui , dont je ne pus m'affranchir dans le reste du jour : toutes ces inquiétudes ne m'ont point abandonnée pendant la nuit , le mot de rendez-vous prononcé avec la voix forte de Mme. Durtan étoit encore dans mes oreil-

les ; lorsque je commençois à sommeiller , je me réveillais en sur-saut en criant , moi ! donner un rendez-vous ! & je réfléchissois qu'elle n'étoit peut-être pas la seule qui m'en accusât , c'est peut-être tout le public & le tourment étoit à son comble : ces idées me suivirent jusqu'au matin ; pour me distraire , je m'occupai de ma petite Henriette ; je ne fais comment dans ce que je lui fis lire , il se trouva le mot de rendez-vous , elle eut de la peine à le lire , ensuite elle m'en demanda l'explication ; je crois que j'en eus de l'humeur , & l'enfant se mit à pleurer , il fallut faire une longue explication ; il ne s'agissoit pas du mot de rendez-vous , il y avoit je crois rendez-vous à la raison , c'est la première fois que je trouvai la leçon pénible : j'allai joindre mes parens pour déjeuner avec eux , je trouvai ma mère qui grondoit sa femme de chambre , & qui lui

disoit , qu'elle ne vouloit pas qu'il y eut des rendez-vous dans sa maison ; je crus que ce mot me poursuivroit éternellement , & j'en eus les larmes aux yeux de détresse ; je sentis battre mon cœur en embrassant mon père , il me fit cependant les mêmes caresses qu'à l'ordinaire , il eut toujours le même air , il fut impénétrable pour moi ; je n'ai point l'art de lire sur les physionomies & de pénétrer les cœurs , & il me semble que l'on voit tout ce qu'il y a dans le mien : je retournai dans ma chambre sans être plus rassurée , un moment après je vis entrer mon père ; comme ce n'est point son usage à ces heures , j'en eus de l'émotion ; il me dit d'envoyer Henriette auprès de ma mère ; quand nous fûmes seuls , & après m'avoir entretenue un moment de choses indifférentes pour me rassurer , il me dit en s'asseyant près de moi ; je suis fort embarrassé

ma chère fille , je voudrois vous parler , & je crains de vous dire ce que je pense ; il y a des sujets si délicats qu'il est dangereux de les entamer , mais , mon enfant , tu fais ma tendresse pour toi , tu fais si je t'aime , tu ne te défieras pas de ton père : — déjà j'avois le cœur ferré , je voulus lui parler , lui baiser les mains , il m'arrêta en me disant — je vous prie de m'écouter jusques à la fin , je n'ai pas besoin même que vous me répondiez , vous savez que toujours je me suis reposé sur vos sentimens , sur votre caractère ; je n'ai point changé , & c'est bien moins un père qu'un ami qui vient vous entretenir de ce qui vous intéresse ; vous vous êtes trompée si vous avez cru que le nombre des affaires qui m'occupent depuis quelque tems , ait pu me distraire de l'objet qui m'est le plus cher ; je vous ai suivie , ma chère fille , dans le détail de toutes vos ac-

tions , rien ne m'a échappé ; c'est vous dire , je crois , que je connois bien les sentimens de votre cœur , — il me vit rougir : ne vous effrayez point , continua-t-il , quoique je vous parle de Mr. de St. Ange ; j'ai vu tous les progrès qu'il a faits dans votre ame , il est très-aimable , il a fait tout ce qu'il falloit pour vous plaire , il étoit bien difficile que vous fussiez insensible ; votre fierté , votre goût pour l'indépendance n'ont fait illusion qu'à vous seule , vous ne consultiez pas votre cœur & il vous a démentie ; j'avoue que dans la situation où je suis , j'avois l'ambition de vous voir faire un mariage distingué : dans notre pays toutes les fortunes s'anéantissent , les richesses ne se conservent point dans les familles ; il me sembloit que vous méritiez mieux qu'un gentilhomme pauvre , dont les vertus & les qualités de l'esprit ne mènent à rien , elles se per-

dent dans l'inaction & avec l'âge, & il ne reste que la perspective d'une postérité qui se replonge dans le néant & dans la pauvreté d'où elle est sortie un instant ; je crois qu'une héritière comme toi auroit pu choisir par-tout un époux digne d'elle ; je suis cependant bien éloigné de vouloir sacrifier ton bonheur à cette ambition : je t'ai dit une fois ce que je pensois de Mr. de St. Ange, je t'ai fait entrevoir mes idées sur ton sort, & j'ai laissé faire ton cœur : aujourd'hui je présume que je dois renoncer à mes projets & à ce qui étoit l'objet de mes desirs, je ne veux ni te prier, ni t'ordonner d'y concourir, je n'ai point d'autorité sur ma fille lorsque je veux qu'elle soit heureuse ; mais c'est précisément par cette raison que je demande, si ton penchant pour Mr. de St. Ange n'est soumis à aucune considération, si l'amour-propre n'y influe point du tout, s'il ne dépend

point des sentimens que Mr. de St. Ange a pour toi ; enfin , si la certitude d'être aimée n'en est pas la base ; je te l'avouerai , ma chère Laure , je crois que Mr. de St. Ange ne t'aime pas. — Je me levai pour interrompre mon père , il m'arrêta en me faisant r'asseoir , & il continua sans vouloir m'écouter. — Non , ma fille , il ne t'aime pas ; il te trouve charmante , ta figure le séduit , ta fraîcheur , ta jeunesse l'enchantent & l'anime , ton esprit lui plaît , il admire tes qualités & tes vertus , mais il ne t'aime pas ; je te dis une chose incroyable sans-doute , je vais te donner de la défiance contre ton père , tu vas m'accuser d'une injuste prévention , & soupçonner que je cherche un prétexte pour combattre ton inclination & te ramener par force à ma volonté ; tu voudrais me crier que je me trompe , qu'il n'est que trop sûr que Mr. de St. Ange a pour toi la passion la plus sincère ,

& la plus vraie : voyons , qu'a-t-il donc fait pour le prouver ? Il vous a dit qu'il vous aimoit ; croyez-vous que les hommes aient tant de peine à le dire , qu'ils ne trompent jamais ? il vous l'a écrit peut-être , il le signeroit de son sang , & le vent n'emportera pas son papier aussi-bien que ses paroles ? il a cherché avec ardeur les occasions de vous voir , d'être avec vous , & savez-vous quelles espérances le conduisoient ? à la première lueur son imagination lui aura-t-elle refusé quelque chose ? Mr. de St. Ange a commencé par adorer les femmes comme des divinités parfaites , & il est venu à être persuadé qu'il peut en faire les victimes de sa légèreté & de son art de les séduire ; il a été trompé dans ses sentimens , & dans l'opinion qu'il avoit prise , il s'en venge en les confondant toutes dans l'opinion que quelques-unes lui ont donné : vous n'êtes à les yeux

qu'une femme qui , dans ce moment , méritez mieux qu'une autre ses attentions & ses préférences ; si vous en êtes flattée , si vous y attachez un prix , il y mettra celui de tous les sacrifices que vous pouvez faire , il n'aura d'égard ni pour votre bonheur , ni pour le nôtre , & une fois vous direz comme moi , qu'il ne vous aime pas ; s'il a pour vous les sentimens que vous devez souhaiter , s'il vous aime véritablement , il aura bien plus cherché à toucher votre cœur qu'à flatter votre amour-propre ; il aura été aussi sensible à vos vertus qu'à vos agrémens ; il aura exprimé ses sentimens bien plus avec la naïveté du cœur qu'avec la tournure de l'esprit , il aura cherché à vous voir bien plus au milieu de votre famille , qu'à vous surprendre seule , il n'aura point fait un secret de ses intentions ; il les aura fait connoître malgré vous : enfin , vous ferez l'ob-

jet unique de ses vœux ; je ne fais , ma chère fille , si j'ai fait le portrait de Mr. de St. Ange ; mais il me semble que depuis quelque tems il paroît avoir moins de plaisir d'être avec nous , il a l'air d'y éprouver de la gêne & de l'embarras , & l'autre jour que l'on parloit de lui , on dit qu'il restoit à la ville parce qu'il s'étoit attaché à Mme. Bruant , qui est l'amie de Mme. Durtan , & chez qui elle va très-fréquemment depuis quelque tems ; tous les soirs ils vont se promener au bord du lac , & les têtes-à-têtes s'arrangent : je vous laisse juger de ce qui doit vous éclairer dans vos conjectures , mais je dois vous convaincre des faits que j'avance ; je veux que ce soir nous allions ensemble nous promener , nous trouverons sûrement Mr. de St. Ange avec les femmes dont je vous parle , vous entendrez , vous verrez , vous jugerez par vous même de la vérité de ce qu'on vous a dit. Mme.

Durtan a été quelques jours à la campagne de son frère, où il l'a laissée seule ; à son retour les rendez-vous & les têtes-à-têtes auront recommencé , & dès ce soir vous en ferez le témoin , je ne veux pas que vous me répondiez avant que d'avoir vu & réfléchi : pensez à ce que je viens de vous dire ; je vous ai parlé suivant mon cœur , & suivant ce que je crois être la vérité ; vous avez de la raison , vous devez connoître vos intérêts , aujourd'hui que vous êtes instruite , & quel que soit le prestige de votre cœur , il ne doit pas vous aveugler entièrement : hier chez Mme. Bonval vous me parûtes un peu embarrassée , le mystère doit être une peine pour vous , je ne veux pas que vous craignez votre père , & quelles que soient mes idées , vous êtes la maîtresse de votre conduite , je serai toujours animé du désir de vous voir heureuse , & je demande

seulement que ni vous , ni moi ne soyons pas trompés sur cet objet : c'est dans ce sentiment que je ne vous ai point dit les propositions qui m'ont été faites sur vous par Mr. de la Hauffe. Il m'a offert de vous donner la moitié de son bien si vous consentiez à être sa femme , Mr. Du Terrier a voulu aussi me parler encore de son fils , je n'étois porté à les écouter , ni par vos dispositions , ni par les miennes , & je n'ai pas pensé seulement à vous faire part de leurs demandes ; les affaires de la vie sont telles que ce sont précisément celles que l'on désire le plus , qui sont les moins faciles à arranger : quoiqu'il en soit , ma chère fille , mon bonheur est attaché au vôtre ; dans la fortune dont je jouis aujourd'hui , j'ai cru pouvoir y comprendre un peu d'ambition : j'aurois souhaité que la vôtre répondît à la mienne , mais je ne devois pas m'en flatter ; qu'il

n'y ait au moins point d'erreur dans vos prétentions & dans vos espérances ; c'est à vous en assurer que nous travaillerons dès ce soir , & ensuite vous me direz le résultat de vos réflexions , ou plutôt j'en jugerai par votre conduite bien mieux que par vos discours , qui ne seroient peut-être pas parfaitement d'accord avec votre cœur. Votre mère ne fait ni notre conversation , ni rien de ce qui en est le sujet , elle a pour vous les mêmes sentimens que moi , il est inutile de l'informer de ce qui s'est passé ; vous êtes bien sûre de nos cœurs , ma chère fille ; vous pourriez en abuser qu'ils seroient encore à vous : je ne vous dis rien de plus , ce soir nous verrons. Alors , mon père se lève , il m'embrasse , il dit encore ; pauvre Laure , je le savois bien que ces belles idées d'indifférence , de liberté , ne tiendroient pas longtems , & que l'âge & la sensibilité... Il ne me donne pas

le tems de parler, & il s'en va. — Je ne puis vous dire, ma chère amie, toutes les pensées qui se présenterent à mon esprit dans ce moment; je ne voulois certainement pas défendre Mr. de St. Ange, je l'aurois plutôt abandonné mille fois, que de le mettre en opposition avec mon père, j'étois bien décidée à me faire une loi de ses intentions; il me paroissoit, cependant, que Mr. de St. Ange étoit traité avec dureté, on tiroit un parti rigoureux de toutes les apparences; on cherchoit à le rendre odieux sur de légères présomptions; mon père oublioit que lui-même l'avoit forcé à se conduire avec moins de franchise, & qu'après lui avoir témoigné de la confiance, & demandé des conseils, il avoit paru en être mécontent, & que peut-on conclure de mon embarras chez ma tante? est-il sûr que j'en aie eu même? on se trompe si souvent, & sur les apparences, &

sur ce qui en est la cause ; cependant, ce n'est point avec mon père que je discuterai toutes ces considérations, je les fais dans ce moment avec vous , parce qu'elles me paroissent fondées sur la justice : depuis le moment que j'eus quitté mon père , je ne pensai plus qu'au parti que j'avois pris, même en l'écoutant , de ne plus voir Mr. de St. Ange : il étoit trop aisé de n'avoir plus aucune relation avec lui pour ne pas les interrompre tout-à-fait , je n'ai pas besoin pour cela de Mme. Bruant ; je fais que c'est une très jolie , femme mariée à un homme âgé , elle n'est point de notre société , ses liaisons avec Mme. Durtan sont sûrement fondées sur la complaisance , & il est très-naturel qu'elle soit flattée d'en avoir avec son frère : j'avoue que je ne comprends pas que Mr. de St. Ange s'attache mais c'est de quoi je ne veux prendre aucun souci ; je fis dire à ma tante que je

n'irois pas ce jour-là chez elle , je ne revis mon père qu'un moment le soir, il étoit fort gai , il parla de la promenade qu'il vouloit faire avec moi après souper pour prendre le frais au bord du lac ; en effet , nous y allâmes vers les onze heures , la nuit étoit fort noire , nous eûmes assez de peine à reconnoître les différentes compagnies qui se promenoient , nous commencions à croire que nous ne trouverions pas celle que nous cherchions , lorsque nous reconnûmes la voix glapissante de madame Durtan : mon père enfonça son chapeau sur ses yeux , il me fit mettre la coëffe de mon manteau par - dessus ma tête , & nous approchâmes autant qu'il nous fut possible ; nous remarquâmes trois femmes & un homme , je fis observer à mon père que ce n'étoit pas un tête-à-tête ; il faut bien , dit-il , quelqu'un pour tenir compagnie à Mme. Durtan ; en effet , cette com-

pagnie se sépara un peu, & alla s'asseoir ; nous en fîmes autant sur un banc qui étoit derrière ; nous prîmes une oreille fort attentive , nous n'avions entendu encore que quelques mots indifférens , lorsque Mr. de St. Ange élevant un peu plus la voix , dit : « Je vous assure que l'on fait beaucoup de tort à Mr. de Germonfan, ce n'est point par une vanité condamnable qu'il veut s'enrichir , il voudroit que sa fille fut assez riche pour ne suivre que son inclination en se mariant, & s'il paroît dans ce moment aimer le luxe, c'est qu'il fait bien que sa fortune le comporte, peut-être se livre-t-il un peu trop aveuglément à Mr. de la Hausse ; mais il le connoît, il ne se laissera pas emporter par une trop grande ambition ; c'est la jalousie , c'est l'envie qui le condamnent ; ils seront heureux, personne ne mérite plus de

l'être que Mlle. de Germofan , il n'est point de femme plus aimable , plus intéressante , c'est une personne vraiment „ Mon père se leva avec un mouvement de colère , & m'empêchant d'entendre la suite : “ cet indiscret , dit-il , de quoi se mêle-t-il ? certainement ma fortune doit lui être indifférente „ : nous nous en allâmes en doublant le pas , & sans rien dire de plus jusques à la maison : je fus très-affligée de ce que nous avions entendu , je vis que le discours de Mr. de St. Ange avoit fait une impression fâcheuse sur mon père , & dont il ne seroit pas facile de le faire revenir , je ne voulois pas seulement le tenter ; le lendemain il eut l'air chagrin , nous ne le vîmes presque point , & il ne dit que quelques mots : il fut tout le jour très-occupé. Je fis dire à ma tante , en faisant demander de ses nouvelles , que je ne la verrois point encore ; elle en parut fâchée

chée, & me répondit que cependant elle avoit compté sur moi, & qu'elle ne savoit pourquoi je l'abandonnois, que je ne pouvois en avoir aucune raison. Je cherchai plusieurs fois l'occasion de parler à mon père, je voulois le rassurer sur tout ce qui pouvoit lui donner de l'inquiétude; le soir j'entrai dans sa chambre, je l'embrassai avec tendresse, mais il ne voulut pas m'entendre sous prétexte de ses occupations : le lendemain matin, je reçus ce billet.

„ Mademoiselle , „

“ Seroit-il possible que je fusse la cause de ce que vous n'allez plus chez Mme. votre tante ? serois-je assez malheureux pour avoir donné à Mr. votre père quelque présomption fâcheuse contre moi ? son air amical & ses politesses m'avoient rassuré sur mes craintes, que pourrois-je faire pour détruire les siennes ? Mademoiselle, laissez-

sez-moi lui dire tout ce que je pense ; il décidera de ma vie , & la liberté sera rendue à tout le monde. Je commence par m'éloigner , afin que vous ayez toute la vôtre , & que Mme. Bonval ne soit pas privée du bonheur de vous voir ; c'est avec un vrai désespoir que je me vois obligé de vous fuir , il me seroit impossible de le supporter longtems : dites-moi quelque chose là-dessus , Mademoiselle , je vous conjure , ou je regarderai votre silence comme une permission , ou plutôt comme un ordre de m'adresser à Mr. votre père ; c'est le vœu de mon cœur , il me semble que vous n'avez aucune raison de vous y opposer , vous ferez bien disposer sa volonté suivant la vôtre ; c'est donc mon sort que je vous remets : dans mon éloignement ce sera une consolation pour moi , d'aller porter mes regrets & mon malheur dans ce bois que vous aimez , au bord de ce ruisseau où je vous

ai vue penser : je croirai vous y voir encore , & j'y répéterai ce que je jure ici , de vous adorer toujours „

J'ai envoyé à la poste cette réponse

“ Monsieur , „

“ Il est vrai que j'ai été obligée de garder la maison pendant quelques jours , je vous prie de n'en point chercher une cause extraordinaire , il est très-naturel que je reste auprès de mes parens ; rien ne pourra affoiblir le sentiment qui m'attache à eux tous les jours davantage , ce que vous pourriez leur dire , Monsieur , seroit bien inutile , il est plus aisé de renoncer à des idées qui ne sont fondées que sur l'imagination , & que toutes les circonstances doivent détruire , vous devez le comprendre aussi bien que moi ; c'est ce que la raison me dicte & ce dont je vous prie d'être persuadé

H ij

parce que je ne changerai pas là-dessus „

Le jour suivant je fus le matin chez ma tante : après des reproches sur ce que j'avois été trois jours sans la voir, elle me parla de Mr. de St. Ange : nous nous-en étions entretenues quelquefois , mais c'étoit d'une manière vague qui n'indiquoit point nos façons de penser , ce jour-là nous étions plus disposées à la confiance : Je crains , me dit ma tante , que tu ne sois pas revenue chez moi parce que ton père t'a trouvée ici avec Mr. de St. Ange , il aura vu qu'il t'aimoit. — Non ma tante, ce n'est point ce qu'il a vu. — Comment, continua-t-elle avec un air de joie , cela lui auroit échappé ? rien cependant n'est plus visible. — Et à quoi , je vous prie , peut-on s'en appercevoir — à quoi ? Mais , à tout ; il n'y a pas un de ses regards , pas un de ses gestes , pas un de ses mouvemens qui ne le dise , qui ne fasse voir qu'il

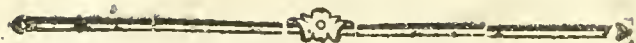
à pour toi la passion la plus violente ; je crois que jamais femme n'a été aimée comme tu l'es par lui , & tu le fais bien mieux que moi. — Je n'ai pas cherché à le voir aussi positivement que vous le dites , d'ailleurs vous savez combien on est sujet à se tromper là-dessus ; plus on y est intéressée , plus l'erreur est facile , & vous-même , ma chère tante , vous devez vous défier de ce que vous croyez appercevoir. — Me défier ? moi , me défier ? non , ma chère nièce , je ne me défierai pas de ce que je vois aussi clair que le jour ; quand tu paroissais il avait une émotion & une timidité charmante ; quand tu n'y es pas , c'est une inquiétude & un ennui qui peignent son malheur , il semble qu'il ne vaut la peine ni de parler ni d'écouter personne ; dès qu'il te voit la vie lui est rendue , ses yeux ne te quittent plus , il ne perd pas un mot de ce que tu dis , il dépend de l'air

que tu as , de la mine que tu fais !
 Ah ! méchante , tu le fais bien , &
 tu es bien aise de me l'entendre dire. —
 Je vous proteste , ma tante , que je ne
 veux rien savoir , il y a des gens
 qui sont bien éloignés de penser
 comme vous ; mais quoiqu'il en soit ,
 il n'en arrivera jamais rien , c'est ce
 qui est bien décidé ; dès que vous
 avez ces idées , d'autres peuvent les
 avoir & je ne veux pas y donner lieu :
 je ne verrai plus Mr. de St. Ange. —
 Oui , voilà ce que j'ai pensé , ton
 père avec sa fortune a pris de l'am-
 bition , il veut un gendre qui flatte
 son amour-propre , & ces premiers
 sentimens de ton cœur seront per-
 dus , les seuls moyens d'être heureux
 seront inutiles ; c'est toujours ce qui
 arrive : hélas ! qui le fait mieux que
 moi ? une fois j'ai été aimée , une
 fois j'avois inspiré une vraie tendresse ,
 & à force de précaution & de dé-
 fiance le bonheur m'est échappé , je

n'ai plus aimé personne comme la première fois , & les consolations que j'ai cherchées ne m'ont laissé que des regrets : je ne te dis rien , je ne te conseille rien , ma chère nièce , mais je te plains ; il est cruel que ces premiers mouvemens de notre cœur , excités par la sympathie , dictés par la nature , ne soient jamais écoutés , qu'il faille presque toujours les repousser , les étouffer , & se soumettre à des circonstances qui ne font jamais le bonheur , & qui à peine étourdissent pendant quelques momens ; j'avoue que Mr. de St. Ange me paroît un homme véritablement digne d'être aimé ; il réunit tout , le caractère , l'esprit , les sentimens , la figure ; tu lui as inspiré une passion , & vous serez malheureux tous les deux avec ce qui pourroit faire le plus grand de tous les bonheurs. — Mais , ma chère tante , vous supposez bien des choses ; cette passion dont vous parlez n'existe point ; Mr. de St. Ange

est attaché à Mme. Bruant. — A Mme. Bruant ? cela ne se peut pas, je la connois cette dame Bruant ; elle ne se conduit pas trop bien , elle a un vieux mari & elle cherche des consolations : oui , elle ne seroit pas fâchée d'avoir Mr. de St. Ange , mais lui est incapable de l'aimer un instant ; elle m'a des obligations cette femme ; j'ai des droits sur elle ; c'est une causeuse indiscrete qui ne fait rien cacher , elle se vantera même d'avoir Mr. de St. Ange pour son amant ; je saurai tout ce qui se passe , je veux le savoir , même pour te prouver que je ne me trompe pas , & que j'ai un peu de pénétration sur ce qui regarde les hommes. Ma tante me témoigna encore un intérêt & une amitié vraiment consolante ; elle a de l'esprit , de la raison , & son cœur est excellent : elle me donna plusieurs conseils , je ne les suivrai pas , jamais je n'irai contre les idées & les intentions de

mon père, il m'a parlé avec confiance & avec tendresse, je n'en abuserai pas, il veut mon bonheur & je me reposerai sur ses intentions : d'ailleurs, dès que Mr. de St. Ange a des liaisons avec Mme. Bruant, il n'a pas besoin d'en avoir d'autres, & les promenades nocturnes doivent lui tenir lieu de tout : je ne changerai rien au parti que j'ai pris de ne pas le revoir, je crois en avoir pris l'engagement avec mon père, sur-tout aujourd'hui, qu'il est sûrement mécontent de ce qu'il lui a entendu dire ; Mr. de St. Ange a bien tort de parler de nos affaires avec des femmes comme celles-là, j'en suis très-choquée, j'ai toutes les raisons de croire que mon père ne se trompe pas, & dès que vous pensez aussi comme lui, je dois être convaincue ; soyez donc tranquille, ma chère amie, je vous quitte là-dessus & je vous embrasse.



LETTRE LXIII.

De la même.

MA chère amie , mes parens sont retournés à leur campagne , je suis encore seule aujourd'hui à la ville , & je ferai avec vous autant que je le pourrai : ce que j'ai à vous dire ne laisse plus aucune doute sur ce que je vous marquois dans ma dernière lettre , & a bien affermi les dispositions où j'étois en vous écrivant ; j'aurois dû vous le raconter plutôt , je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait ; je devois me hâter de vous apprendre que vos conjectures sur les sentimens de Mr. de St. Ange devenoient tout-à-fait vraisemblables. Je ne sus pas m'en faire un plaisir dans le premier moment , & je me le reproche : il est vrai qu'alors j'au-

rois eu assez de peine à vous dire toutes les idées qui m'occupèrent, il y a des choses que l'on ne voudroit ni savoir, ni ignorer; on se défend de penser & les pensées viennent en foule, on craint, on désire, on se défie, & les événemens ne s'arrêtent pas. Je souhaitois que mon père me parlât encore, & je craignois de reprendre notre conversation; il a suivi le parti qu'il s'étoit proposé, il ne dit plus rien, & il se repose sur ma conduite: je n'en suis que plus obligée de suivre sa volonté, & ce qu'il attend de moi: j'espère qu'il sera content; écoutez-moi, ma chère amie....

Mme. de Taninge & Mme. Darfilli qui étoient encore à la ville, & qui n'y sont plus aujourd'hui étoient venues me voir un jour: elles parlèrent beaucoup de notre campagne, elles témoignèrent la plus grande envie d'y aller; je proposai de les y conduire le lendemain avec quelques

personnes que nous inviterions pour
 y passer le jour , & nous nous en
 fîmes un très grand plaisir ; en y al-
 lant nous eûyâmes une grosse pluie ,
 il fit une de ces averse qui tom-
 bent dans cette saison , le tems se re-
 mit bientôt , il n'en fut que plus beau
 & plus frais ; la campagne étoit de-
 la plus grande beauté , la nôtre étoit
 charmante , on ne craignit point de
 se mouiller , on se promena beau-
 coup , je fis porter la collation dans
 le bois , & tout le monde fut assez
 gai. Je pensois que Mr. de St. Ange
 qui est quelquefois dans ce bois au-
 roit bien pu y être ce jour-là ; le
 soir on se promena encore , je ne fais
 par quel hasard je me trouvai seule ;
 allant après les autres , je suivois len-
 tement , & avec distraction ; je mis
 le pied dans un petit tas de feuilles
 sèches que le vent venoit de rassem-
 bler , je sentis quelque chose de dur
 & de mobile qui faillit à me faire

tomber , & j'apperçus au travers des feuilles une couleur rouge , c'étoit un porte-feuille de maroquin anglois ; je le ramassai , il en tomba un crayon & un papier sur lequel il y avoit un dessin commencé : c'étoient les premiers traits de la vue du ruisseau , & de quelques arbres qui sont auprès de l'endroit que j'aime ; je jugeai que quelqu'un avoit été surpris par la pluie , & l'avoit oublié ou laissé tomber ; je fus un moment embarrassée de ce que je devois en faire ; j'étois seule , personne n'avoit vu ce que j'avois ramassé : qui fait , pensai-je , ce qu'il contient ! n'est-il pas de la discrétion de le cacher aux yeux des autres ? & je le mis dans ma poche . Dès ce moment il fut pour moi un sujet de peine & d'inquiétude ; il me sembloit que je recelois ce qui ne m'appartenoit pas , & que j'étois responsable de tous les secrets que ce porte-feuille pouvoit contenir . Il y en a

sans-doute des secrets, me disois-je ? & alors il faut le rendre ; il faut savoir à qui il appartient ; je pourrois peut-être bien le présumer, mais cependant il convient d'en être parfaitement sûre ; & comment m'en assurer sans savoir ce qu'il contient ? j'y serai peut-être intéressée, ou d'autres personnes. A qui oserai-je le confier ? oserai-je même le rendre ? & croira-t-on que je n'aie rien lu ; rien vu ? chaque pensée étoit pour moi un embarras de plus. Dès que je fus chez moi, je le sortis de ma poche ; je le jetai sur une table ; j'aurois voulu m'en défaire comme d'un poids incommode : des papiers étoient prêts d'en sortir ; il est possible même qu'il y en ait d'égarés, & j'en serai responsable ; j'étois inquiète & malheureuse vis-à-vis de ce porte-feuille : j'avoue aussi que j'avois de la curiosité. Qu'est-ce que c'est que ces papiers que je vois ? ils pourroient m'ap-

prendre bien des choses... cependant je n'y toucherai pas ; j'en suis bien éloignée ; je ne veux rien savoir ; que ferai-je donc ? Dans mon indécision , je pris le parti de consulter ma tante : j'allai chez elle le lendemain , c'est-à-dire , hier matin ; je lui portai ma trouvaille : je n'avois pas encore fini de lui raconter comment je l'avois faite , qu'elle tenoit déjà tous les papiers ; elle les parcouroit , elle les lisoit , les uns en riant , les autres avec un air plus sérieux ; je la regardois , & je m'affligeois de ce qu'elle faisoit : cependant j'avois aussi quelque envie de lire ; je jetois les yeux sur ce que ma tante avoit déjà lu ; elle trouva la découpure d'une tête de femme , nous en cherchâmes la ressemblance ; ma tante assuroit que c'étoit mon profil , elle le comparoit : moi , je voulois y trouver les traits de Mme. Bruant. Les papiers étoient épars sur la table ;

plusieurs avoient l'air d'être d'ancienne date ; insensiblement la lecture s'établit, & nous lûmes tout sans aucune discrétion. Il y avoit des vers, des lettres de femme, des lettres d'affaire. Je ne puis m'empêcher de vous transcrire quelque chose de cela ; il faut que vous soyez de moitié de mon indiscretion : je voudrois de même vous faire partager tous mes défauts, toutes mes fautes ; & n'avez-vous pas aussi un peu de curiosité, ma chère amie ? au moins, je le suppose ; & alors comment voulez-vous que je vous cache quelque chose ; & tout n'est-il pas caché quand il est entre vous & moi ?

P R E M I E R B I L L E T,

Avec le timbre de la petite poste de Paris.

“ JE ne fais ce que vous aviez hier, Monsieur, vous étiez d'une distraction insupportable ; vous n'avez cessé de tourner la tête du côté de Mme.

de Tain ; eh bien , qu'est ce ? elle est jeune ; elle est blonde ; elle a une fraîcheur de province & un embonpoint de bourgeoise ; enfin , c'est une nouveauté qui arrive , & il n'en faut pas davantage pour vous distraire. Etes-vous déjà las d'être heureux ? homme que vous êtes ! vous ne sentez pas le prix d'un attachement véritable ; je veux vous le faire connoître malgré vous ; aujourd'hui , j'ai prêté ma petite loge aux françois ; je ferai seule chez moi jusqu'à neuf heures du soir ; je vous parlerai de Mme. de Tain , ou je ne vous en parlerai pas , comme vous voudrez.

Second Billet.

JE ne suis pas encore contente de vous , Monsieur , & votre idée qu'il est plus doux & plus glorieux de ramener son amant , que de n'en être jamais en peine , est une subtilité qui

ne me convient point. Je vous déclare que je ne veux pas d'un homme ramené ; c'est une peine que je ne prétends pas me donner ; & je ne trouve pas qu'un triomphe sur Mme. de Tain en vaille aucune : l'amour-propre & la petite gloire n'entrent point dans mes sentimens ; je n'écoute que la sensibilité de mon ame , & elle auroit trop à souffrir de votre légèreté. Ainsi , mon cher St. Ange , renoncez à votre nouvelle connoissance & à vos nouvelles assiduités , ou vous n'aurez plus de droits sur mon cœur , qui vous aime encore. Je ne vous verrai aujourd'hui qu'à l'opéra ; j'ai ma place dans la loge de Mme. de Durfé , où vous allez ordinairement ; de-là j'irai faire des visites , & ensuite souper chez la marquise d'Amhour : je crois que vous me direz quelque chose ce matin. „

Troisième Billet.

“ **N**E pouvez-vous pas , mon cher St. Ange , mettre un peu moins d'esprit dans ce que vous écrivez , un peu plus de simplicité dans ce que vous dites , une franchise entière dans ce que vous faites ; vous me donnez trop de peine , & le plus souvent je ne vous comprends pas : ce sont les mouvemens naturels de votre cœur que j'attends , & je voudrois qu'il ne fallut pas de la pénétration pour les deviner. Venez - donc m'expliquer tout ce que je n'ai pas compris : je veux que vous m'accompagniez ce matin chez le peintre où je vais faire ma dernière séance : si le portrait n'a pas l'air riant , ce sera votre faute. Nous irons ensuite dans la rue St. Honoré , où j'ai une emplette à faire , & delà au palais royal où nous nous promènerons jusques à l'heure que je

vous ramènerai pour dîner chez moi : ensuite, pendant que je ferai ma toilette, vous me lirez ce proverbe que vous avez fait, & que vous auriez dû lire à moi la première : il me semble que j'ai autant de droit sur votre esprit que sur votre cœur : après cela nous irons aux Italiens, dans la petite loge que j'ai aujourd'hui ; nous trouverons une compagnie qui soupe chez moi, & qui y vient d'abord après le spectacle. J'espère que dans tout cela il n'y aura point de sacrifice pour vous ; si je m'en appercevois, il ne seroit pas récompensé : je ne veux point de réponse, c'est vous que je veux.

Quatrième Billet.

“ **T**U es un homme singulier, mon cher St. Ange ; tu t'en vas au moment où nous allons nous mettre à table ; on ne peut donc pas se

lier avec toi, & le plaisir est sans attrait pour ton ame. Tu as beaucoup perdu en nous quittant : la Duparc & la Ledoux furent d'une gaieté charmante ; la Fleuri nous chanta des chansons bien folles & bien plaisantes ; j'en ris encore quand j'y pense. Fais - moi le plaisir , mon cher ami , de me prêter 20 louis ce matin , remets-les à mon domestique , ce sera 50 que je te devrai. Tu fais que bientôt j'aurai à ma disposition une assez grosse somme d'argent ; ainsi j'espère que je ne fais pas une bien grande indiscretion en empruntant de toi ce que je te demande. Je ne fais pas comment tu fais ; tu n'es pas riche , tu es à Paris , & tu as toujours de l'argent & du crédit. Nous allons nous promener & souper à Sceaux avec des femmes charmantes & honnêtes : quoique tu ne les connoisses pas , tu pourrois en être si tu voulois ; réponds - moi un mot là-dessus ,

& reçois d'avance mes remerciemens pour l'argent que tu m'enverras, &c. &c. ,,,

Cinquième Billet.

MONSIEUR, j'ai parlé encore hier à notre amie de cette retraite que vous sollicitez pour cet ancien officier : elle est sûre de l'obtenir, parce qu'elle va promener demain au bois de Boulogne avec une personne qui assistera au travail. Continuez encore vos assiduités ; il ne faut pas que la retraite que vous demandez fasse craindre la vôtre ; votre mémoire est très-bien fait ; la solliciteuse est très-bien disposée ; l'affaire ne peut manquer de réussir ; c'est vous qui aurez tout fait. Vous aurez le plaisir d'avoir rendu service à votre ami , & d'avoir fait une bonne amie : il faudra peut-être ajouter quelque argent ; on assure que c'est ce qui dédommage cette personne , d'être à celui de

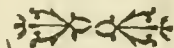
qui elle obtiendra ce que vous sollicitiez. Cependant tâchons encore de ne rien déboursier ; nous en parlerons plus au long , &c. &c.

*Sur un morceau de papier déchiré , écrit
au crayon , avec des ratures.*

AIR de la Romance de Léandre & de Héro.

Je veux aimer sans rien prétendre ,
A ce tourment souscrit mon cœur ;
Je veux la voir , je veux l'entendre ,
Et fixer là tout mon bonheur.
L'aimer , hélas ! est un délire ,
Elle chérit sa liberté ;
Elle fait peu ce qu'elle inspire ,
Et ne fait rien de sa beauté.

C'est bien en vain que l'on s'arrange
A conserver son cœur en paix :
Laure paroît, l'amour se....
Il ne faut point braver ses. . . .

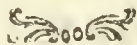


*A Mr. *** H..... de D..... & de
H.....; réponse à des vers sur le
jour de Ste. R.****

Tout vous est bon pour aller à la gloire
Crayon divin pour écrire l'histoire ;
Esprit profond pour parler au Conseil.
Vers enchanteurs que Lise à son reveil
Lit en riant, en admirant la muse
Qui, tour à tour, éclaire, enchante, amuse.
Chantez les saints pour les défennuyer ;
Le Paradis est de vous écouter ;
Sainte du jour y va perdre ses fêtes ;
Car il n'est plus de saintes où vous êtes.

*A Mr. de S... Réponse à des couplets
sur les jours de la semaine ; sur l'AIR
des simples jeux de son enfance.*

Il est bien peu dans la semaine
De jours passés heureusement ;
Fort peu d'amour, beaucoup de peine,
Et l'on remplit fort mal son tems.
Il est des jours que l'on regrette,
Il est des jours que l'on attend ;
Mais il n'est point de jour de fête
Que ceux passés avec S***.



C'est tous les jours chanson nouvelle ,
 Autour de lui plaisirs nouveaux ,
 Pour lui Phébus toujours fidèle
 Ne fit jamais jour du repos.
 Sa muse , ici , simple & naïve ,
 Vient nous chanter l'égalité ,
 Le traître alors , en Roi , captive
 Les cœurs , l'esprit & la beauté.

De le chanter l'envie extrême ,
 Nous fit rimer la vérité ;
 Mais il faudroit son esprit même ,
 Pour que très-bien il fut chanté.
 Ah ! ce n'est point en Helvétie
 Qu'on voit briller le bel esprit ;
 Nos cœurs sont vrais, sans poésie ,
 On dit qu'on aime , & tout est dit.

Autre billet.

SAVEZ - VOUS , mon cher St. Ange ,
 que je suis très en peine de vous :
 depuis votre accident vous êtes tout-
 à-fait changé ; je crains que votre
 tête ne s'en ressente un peu : vous
 n'avez plus cette gaieté douce & suivie

qui rendoit votre société si agréable , & cette amitié tendre qui faisoit , comme vous le disiez , le charme de votre vie , vous ne savez plus en jouir ; deux fois je vous ai vu bâiller au coin de mon feu ; vous êtes distrait , sérieux ; vous avez l'air quelquefois de penser profondément , ce qui ne vous arrivoit jamais , & d'autres fois vous êtes d'une gaieté folle. Qu'est ce qu'il s'est donc passé ? Dites-le moi bien naturellement : vous savez que j'ai des droits sur votre confiance ; je veux vous prouver que la tendresse peut souffrir sans faire tort à l'amitié ; c'est de celle-ci dont je serai jalouse. Eh bien , voyons , seroit-ce Mlle. de Mirfor ; je ne saurois le croire , vous avez trop de goût. Pour Mlle. de Germosan , cela ne se peut pas non plus ; il faudroit trop de peine : cependant elles vous ont témoigné tant de sensibilité , tant de compassion ; elles ont eu des soins ;

votre cher amour-propre aura été flatté ; votre imagination aura trotté ; qui fait tout ce qui sera passé par cette tête cassée. Mon cher ami , n'allez pas vous livrer aux illusions ; comptez mieux vos momens , & ne les exposez pas. Vous ne voulez pas vous marier ; vous êtes trop effrayé des chaînes éternelles , & il suffiroit qu'une femme fût à vous , pour qu'elle vous fit mourir d'ennui. Venez souper ce soir chez moi ; nous causerons lorsque tout le monde sera retiré ; je vous attends , mon mari se plaint aussi que l'on ne vous voit plus.

Autre billet.

MONSIEUR , ce que vous avez fait auprès de mon mari a très-bien réussi ; il s'est rendu à vos raisons & à vos sollicitations ; enfin il a consenti à m'assurer un sort honnête , & je dois vous en remercier.

Vous avez fait ce que Mr. Durtan ; qui est l'ami de mon mari , n'osoit faire , de crainte de s'exposer. Je suis bien sensible à l'intérêt que vous avez mis à cette affaire-là. Depuis qu'elle est à-peu-près finie , vous ne venez plus nous voir ; Mr. Bruant étant plus malade qu'il n'étoit , je ne puis aller aussi souvent que je le voudrois chez Mme. votre sœur , quoiqu'elle m'en prie beaucoup. Si vous craignez l'ennui que mon mari pourroit vous donner , je vous dirai que je suis souvent seule ; & j'aurois encore à vous parler de beaucoup de choses :
votre très-humble servante. BRUANT.



*Pour des Bustes faits par Mr.
Vernet le jeune.*

Pour le Buste du Prince Henri de Prusse.

Il fut être un grand homme à côté d'un grand Roi ;
A la guerre un héros : la bonté fut sa loi ;
L'humanité , la gloire , ont formé sa couronne ;
Son empire est bien grand , la vertu le lui donne.

Pour Mr.

Philosophe immortel , toujours sage & prudent ;
Le feu de son génie éclaire sa pensée ;
La nature surprise en sa marche cachée ,
Pour briller à nos yeux , l'a pris pour confident.

*Pour Mr. * * **

Ministre des autels , il en est le soutien ,
La Religion en fit le modèle des sages ,
La vérité partout brille dans ses ouvrages :
Incrédule , lisez , & vous ferez chrétien.

A Mr. à ans.

Il chérit les beaux arts , il servit sa patrie ;
Heureux par la sagesse , il en est le portrait :
Des lauriers des neuf sœurs , il embellit sa vie ;
Ses ans , par ses vertus , sont pour tous un bienfait.

A Mr.

En faisant des heureux il mérita de l'être ;
 Il n'eut que des amis , & n'eut point d'envieux :
 Par son cœur il fit voir à qui put le connoître
 Qu'une fois , en son choix , la fortune eut des yeux.

Ma chère amie , je vous fais grâce
 des lettres d'affaires , & de beaucoup
 d'autres que nous avons laissées
 sans y faire attention. A chaque lec-
 ture , nous nous faisons des repro-
 ches sur notre indiscretion , & nous
 lisions encore. Nous n'avons point
 été d'accord dans nos réflexions. Ma
 tante voyoit partout Monsieur de St.
 Ange comme un homme intéressant ,
 qui , ne trouvant point auprès des
 femmes le sentiment qui rend heu-
 reux , ne s'y attachoit pas , & qui
 employoit son esprit à rendre hom-
 mage & justice aux hommes qui le
 méritoient : il me paroissoit à moi que
 Mr. de St. Ange , avec beaucoup
 d'égoïsme & de légèreté , tiroit parti

de ses avantages & de la foiblesse de quelques femmes , & qu'il cherchoit tout simplement les occasions de faire briller son esprit , en parlant de ceux qui ont du génie. Toutes ces lectures firent une impression sur moi qui affoiblit mon sentiment. Cet homme , occupé de tant d'intérêts divers , diminuoit celui que je pouvois avoir. Nous disputâmes assez long-tems ; mais il falloit prendre un parti avec Mr. de St. Ange & avec son portefeuille. Je dis à ma tante les idées de mon père , & ce qui s'étoit passé entre lui & moi : c'étoit particulièrement d'après ses insinuations que je voulois me conduire : elle trouvoit divers expédiens ; tous tendoient au but qu'elle se proposoit de rapprocher Mr. de St. Ange , & de le faire décider. Bien éloignée de cette intention , je voulois le laisser entièrement à la multitude des femmes & des affaires qui l'occupoit , & ne

plus en entendre parler. Elle s'y opposa long tems : plus elle m'assuroit que j'agissois contre mon sentiment , plus je m'affermissois dans le parti que j'avois pris. Quand elle vit que ma volonté étoit décidée , elle me proposa de voir encore une fois Mr. de St. Ange , de lui rendre moi-même le porte-feuille que j'avois trouvé ; de lui avouer que ne sachant à qui il appartenoit , j'avois lu tous les papiers qui y étoient renfermés ; mais que je promettois un profond secret ; elle ajouta qu'alors j'aurois une occasion de dire ma volonté & la vérité de ce que je pense. Ma tante me parloit avec un ton de défiance qui faisoit voir qu'elle doutoit que je fusse sincère dans ce moment , & qu'elle ne croyoit pas que j'eusse la force de parler avec fermeté à Mr. de St. Ange , & de le renvoyer pour toujours. Il ne me paroissoit pas cependant que cela fût fort difficile. Pour-

quoi ne parlerois-je pas à Mr. de St.
 Ange ? Pourquoi ne lui dirois-je pas
 que je le prie de renoncer pour tou-
 jours à ce qu'il m'a témoigné jusqu'à
 ce moment ? Pourquoi ne lui arti-
 culerois-je pas que je ne veux plus
 rien entendre , rien recevoir ? que
 même je ne le verrai plus ; que la
 nature de mes dispositions & des
 circonstances exige que nous restions
 séparés , éloignés , & sans autre re-
 lation que celle de la société la plus
 indifférente. C'est ce que je veux ,
 c'est ce qui convient , c'est ce qui
 conviendra à tout le monde ; c'est ce
 qui me rendra le calme & la tran-
 quillité. Je le dois à mon père , &
 j'aurai la douceur de le voir con-
 tent : raison ou intérêt , tout m'in-
 vite à prendre ce parti-là. Les réflé-
 xions que je fais encore en vous écri-
 vant m'y décident absolument , &
 je le suivrai sans retour. J'en assurerai
 ma tante bien positivement. Je lui

dis que je préférerois d'écrire à Mr. de St. Ange , en lui renvoyant son porte-feuille ; que je lui articulerois bien mieux ma volonté. Elle m'objecta , ou que je ne saurois pas la réception & l'effet de ma lettre , ou que je recevrais une réponse , ce qui occasionneroit une correspondance. Elle trouvoit qu'une entrevue seroit plus efficace , & rempliroit beaucoup mieux mon but , parce qu'après avoir moi-même exprimé ce que je voulois , il n'y auroit plus ni raison , ni moyen d'en revenir , & que tout finiroit là. Elle ajouta que d'ailleurs la discrétion demandoit que je remisse moi-même le porte-feuille. Mais , ma chère nièce , continua-t-elle , tu n'auras jamais le courage de parler & d'écouter Mr. de St. Ange ; ta timidité , & peut-être ton cœur s'y opposeront ; tu ne soutiendras pas les expressions de ses regrets , de son désespoir : tu aimes plus que tu ne penses , & tu

craindrois de prendre un parti aussi décisif. Je l'assurai que je n'avois aucune crainte ; qu'il convenoit trop à ma tranquillité & à tous mes sentimens de ne plus revoir Mr. de St. Ange , & de faire finir ses poursuites , pour ne pas le souhaiter vivement ; & j'ajoutai , avec fermeté , que si elle croyoit qu'une entrevue fût un moyen sûr d'y parvenir , j'y consentois , quoique j'y eusse beaucoup de répugnance ; que j'aurois préféré de tout dire à mon père , & de me conduire entièrement suivant sa volonté. Mme. Bonval me représenta que ce seroit jeter mon père dans l'embarras ; que j'aurois l'air de vouloir lui sacrifier l'inclination que j'avois pour Mr. de St. Ange ; que d'ailleurs ce seroit une indiscretion que de lui confier le porte-feuille ; qu'après que je l'aurois rendu , je pourrois recourir à lui , si de nouvelles circonstances l'exigeoient ; & qu'il se-

roit mieux de tout finir par moi-même , ou au moins de le tenter. Nous débattîmes encore long-tems toutes les raisons & tous les moyens de rendre ce malheureux porte-feuille , & de faire entendre à Mr. de St. Ange le parti que j'avois pris. Nous eûmes bien de la peine à prendre une résolution ; ma tante insistoit pour que je visse & que je parlasse encore une fois à Mr. de St. Ange : la difficulté étoit d'en trouver & d'en arranger le moment : il fut question d'en parler à Mr. de Marville , comme étant l'ami intime de Mr. de St. Ange. Cette idée ne me déplaisoit pas , parce que dans l'opinion qu'il avoit de Mr. de St. Ange , & peut-être de moi , j'étois bien aise qu'il connût ma façon de penser. Enfin , la matinée s'écoula , & nous ne décidâmes rien. Je laissai à ma tante le porte-feuille ; elle me dit qu'elle verroit Mr. de Marville , qu'elle le sonderoit ; que

suivant ce qu'elle jugeroit de ses dispositions & de ses idées , elle lui parleroit plus ou moins confidemment. Je revins chez moi avec un peu plus d'embarras & d'inquiétude que je n'en avois en allant chez Mme. Bonval : ce porte-feuille est un incident malheureux qui augmente encore ma peine. Je me suis reprochée mon indiscretion de l'avoir porté chez ma tante , & d'avoir consenti à en lire les papiers. J'aurois dû attendre que Mr. de St-Ange l'eût réclamé : il eût été aisé de le faire rendre par quelque domestique ; & aujourd'hui , s'il le redemande , il faudra avouer une indiscretion : il la jugera beaucoup plus considérable , s'il découvre qu'il est dans les mains de ma tante , il croira qu'il a passé dans celles de toute la famille ; il aura des raisons de se plaindre , & il nous traitera de femmes indiscrettes. Je languis que ce porte-feuille lui soit rendu : il est vrai que

si je le lui rends moi-même , je pourrais
 me justifier & le rassurer sur ses craintes.
 Mais comment le voir pour lui parler en liberté. Faudra-t-il un rendez-vous ? faudra-t-il le faire venir de la campagne ? Je ne fais point comment ma tante arrangera cet événement important & décisif ; & il l'est dans ce moment pour mon repos , car je ne cesse d'y penser. Quand il sera passé , je serai tranquille ; ma vie reprendra son train naturel , & je serai long-temps sans revoir Mr. de St. Ange , au moins le reste de la saison & même de l'année. Je m'entendrai avec mon père là-dessus ; je m'enfermerai plutôt , si je ne pouvois pas y réussir autrement. Je veux absolument me retrouver dans la situation & à la place où j'étois avant que de quitter la campagne. Je me rappelle ce moment , & il me donne les plus grands regrets : j'étois heureuse ; j'avois bien raison de craindre mon séjour à la ville : nous ne

pouvons donc pas répondre un seul instant de notre repos ; & quelles que soient nos résolutions , il est attaché à je ne fais quels objets ; ce sont des circonstances qui nous sont étrangères , qui en décident ; mais enfin j'y reviendrai ; les idées & les intentions de mon père , dans sa nouvelle fortune , ne feront pas un obstacle à mon dessein : je saurai me concentrer dans mes occupations , & dans celles que me donne ma petite Henriette ; c'est une aimable enfant ; elle a beaucoup d'intelligence , & elle commence à m'être très-utile : elle porte mes ordres ; elle me rend de petits services ; sans elle je n'aurois pas pu vous écrire aujourd'hui le volume que je vous envoie . On m'annonce Mr. de la Haussé ; je fais dire que mon père n'est pas chez lui ; qu'il ne reviendra que ce soir , & que je suis seule ; — il insiste ; il demande à me voir ; il m'incommode

beaucoup; la maison est en désordre, cependant il faut bien le recevoir; c'est pour cela que je vous quitte.....

Autre désagrément, ma chère amie; Mr. de la Hauſſe m'a dit, d'un ton vraiment affectueux & galant, qu'il cherchoit depuis long-temps à m'entretenir ſeule; que j'avois toujours ri de ce qu'il m'avoit dit; mais qu'une fois il vouloit me parler ſérieuſement: enſuite il a été queſtion de ſa maiſon, de ſa fortune; après cela de lui-même, de ſon caractère, de ſa perſonne: il m'eſt échappé des éclats de rire, des plaifanteries, & plus ſouvent des marques d'ennui. Enfin, il ſ'eſt levé, il ſ'eſt approché; j'ai cru qu'il alloit ſe jeter à genoux; il tenoit ſon chapeau d'une main, ſa canne de l'autre; il a ouvert les bras, & il a dit d'un air attendri, & en faiſant une exclamati-
on: Eh bien, Mademoiſelle, tout cela eſt à vous, ſi vous voulez; je vous l'offre avec mon cœur, qui eſt

à vous depuis long-temps. Je me suis levée aussi, & je lui ai dit d'un air sérieux & fâché : Monsieur, tout cela est si beau, si bien arrangé, qu'il faut le laisser comme il est ; j'aimerois mieux mourir mille fois que d'y toucher : j'ai ajouté que tout ce qu'il m'avoit dit jusqu'à présent m'avoit ennuyée, & que je le priois de ne plus m'y exposer. Il a voulu continuer en me parlant de la fortune de mon père, qui n'étoit peut-être pas si sûre que je croyois. Je l'ai pris par la main, je l'ai conduit auprès de la porte ; je lui ai dit que c'étoit une raison de plus pour qu'il conservât la sienne pour lui seul, & que je voulois lui témoigner ma reconnoissance en n'acceptant pas les offres qu'il me faisoit ; que sûrement je le ferois mourir de chagrin & de regrets, & que je le priois de ne pas me faire mourir d'ennui. La porte s'est trouvée ouverte ; nous nous sommes séparés très-honnêtement ; il a un peu

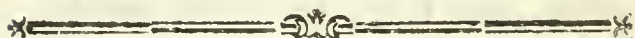
secoué la tête ; je ne fais ce qu'il a murmuré , que je saurois peut être une fois ce que je refusois. J'ai fermé la porte avec plaisir , & je suis venue vous conter cette belle visite. Ne suis-je pas malheureuse , ma chère amie , d'être exposée à ces folies ? Mr. de la Hauſſe me feroit prendre la fortune en haine : son avidité , ses calculs continuels , ses petites jouissances d'ostentation , sa manière d'être , si mesurée , si composée ; son amour propre si personnel inspirent le dégoût : j'espère que bientôt mon père n'aura plus rien à faire avec lui , & que nous ne le verrons plus.

Je suis étonnée de n'avoir rien reçu encore de ma tante ; peut-elle me laisser aussi long-temps dans le trouble , dans l'indécision où je suis ; je croyois qu'elle me feroit dire quelque chose le lendemain ; elle fait bien que je ne suis pas sans inquiétude. Je n'en aurois point si je ne craignois pas que l'on

fit des perquisitions sur le porte feuille : si l'on apprenoit dans le public qu'il est entre mes mains , on en parleroit , on en tireroit des conjectures , & j'aurois encore des désagréments. Je ne demanderai cependant rien à ma tante ; elle fera ce qu'elle voudra , & je resterai en proie à ma peine & à mon tourment.

Mes parens , ma chère , sont revenus de leur campagne ; ils en sont très-contens ; il est bien décidé que nous y serons établis avant quinze jours. Mon père a reçu des lettres qui lui apprennent que les portraits ont été remis à M. Oldcomb : Mr. Alwell lui avoit bien fait parvenir une relation de ce qu'il avoit fait , mais il n'y a point eu de réponse , & il ne fait rien de plus , c'est-à-dire , que notre cher parent est extrêmement bizarre dans sa manière. — Ma tante me fait dire qu'elle se porte fort bien , que son pied est guéri , qu'elle peut marcher , — mais rien de plus. — Vous voyez mon im-

patience & mon inquiétude : je dois craindre de vous la communiquer. Adieu , ma chère amie ; ne comptez pas être long-temps sans recevoir de mes lettres ; je ne veux plus avoir autant à écrire.



LETTRE LXIV.

De la même.

COMPRENEZ-VOUS quelque chose à ma tante, ma chère amie ; voilà , je ne fais combien de jours écoulés depuis qu'elle a le portefeuille, & elle ne me fait rien dire encore ; je ne lui fais rien demander non plus : je me confie en elle, & je ne suis pas empressée de cette entrevue qu'elle a projetée ; je n'entends rien non plus de Mr. de St. Ange : il est possible que tout finisse naturellement ; je ne le reverrai plus ; je fuirai toutes les occasions de le voir : ma tante renverra le porte-

feuille , & il n'y aura plus rien entre nous. Que je ferois contente si tout s'arrangeoit ainsi ! Cependant Mr. de St. Ange peut faire des recherches ; il fait bien où il a perdu ce que j'ai trouvé : s'il vient s'en informer auprès de nous , il faudra lui dire tout ce qui s'est passé ; j'aurai beaucoup de torts ; il peut en résulter des longueurs , des explications , des choses désagréables : j'ai tout à craindre , & tout le jour j'en ai eu une véritable inquiétude , & elle a été augmentée par l'air sérieux de mon père ; nous ne l'avons presque point vu aujourd'hui ; il a reçu des lettres de la poste , & des papiers de Mr. de la Hauffe , qui l'ont occupé dès le matin : il n'a point déjeûné avec nous ; j'ai voulu le voir chez lui , il m'a renvoyée , il a demandé qu'on le laissât tranquille. Est-ce qu'il sauroit quelque chose de Mr. de St. Ange ? auroit-il fait quelque démarche auprès de mon père , qui feroit peut être em-

embarrassé de lui répondre ? Je voudrois
 que mon père me permît de le rassurer ;
 ce soir, il a fait des efforts pour paroître
 calme ; il étoit distrait ; il n'a dit que
 quelques paroles , & n'a pris aucune
 part à la conversation. Nous avons
 été en peine de sa santé ; j'aurois voulu
 lui parler , j'ai respecté son silence &
 ses occupations : deux fois je l'ai em-
 brassé avec tendresse en le quittant ,
 il n'y a pas pris garde ; notre soirée a
 été fort triste. Je me suis retirée chez
 moi avec du chagrin ; je viens chercher
 ma consolation ordinaire auprès de
 vous. Quand je vous ai dit mes tour-
 mens , il me semble que je suis un peu
 soulagée. Dites-moi , je vous prie , ce
 qui affecte mon père ; ne croyez-vous
 pas qu'il s'est passé quelque chose en-
 tre lui , ma tante & Mr. de St. Ange ?
 ma tante , avec ses idées , l'aura in-
 quiété , elle aura combattu les siennes :
 qui fait ce qu'elle aura voulu arranger ?
 Mon père va me haïr ; il croira que

je veux résister à ses intentions , & il me regardera comme une fille rebelle ; il n'y aura plus de douceur , plus de paix entre nous : il est donc bien difficile de passer sa vie sans trouble , sans chagrin , & c'est moi qui en donnerai à mon père ! Non , certainement , cela n'arrivera pas ; je suis prête à faire tous les sacrifices , & je n'en ai point d'assez grand à faire : ces réflexions m'attristent , elles m'affligent , & la nuit se passe. Je vous quitte , ma chère amie , pour aller chercher un repos que je ne trouverai pas : j'ai l'impatience de voir mon père demain matin , de savoir quelque chose de ma tante : ce sont peut-être des malheurs qui m'attendent ; je vous en dirai quelque chose dès que je le saurai. Bon soir , ma chère amie.

Mon père est encore plus occupé qu'hier ; il a reçu de très-bonne heure un message & des papiers de

Mr de la Hauffe ; cependant il paroît moins affecté ; il m'a fait des amitiés & des careffes ce matin : ma tante vient de me faire dire d'aller chez elle , j'y vais...

Je reviens , ma chère amie , de chez Mme. Bonval , je me hâte de vous dire ce qui s'est pañé , j'en ai encore le temps ce matin. J'avois bien raison de craindre ma tante ; elle s'est obftinée à cette entrevue ; elle l'a ménagée , arrangée comme elle a voulu ; elle a mis Mr. de Marville dans la confiance : je ne fais d'où elle l'a fait venir ; c'est avec lui qu'elle a pris toutes les mefures. Au premier mot qu'elle m'en a dit , je m'en fuis vivement affligée ; je voulois ne plus rien entendre , & me refuser à tout ce qu'elle vouloit propofer ; elle m'a forcé enfin de l'écouter : elle m'a dit qu'elle regardoit comme très-eflentiel de prendre un parti avec Mr. de St. Ange ; qu'il falloit faire finir fes pourfuites & fes affiduités , ou que malgré moi je tomberois

berois dans une espèce d'intrigue qui seroit apperçue & remarquée de tout le monde , & que , quels que fussent mes sentimens , on arrangeroit les conjectures de manière à me faire un tort infini ; que c'étoit précisément en tolérant de certaines choses qui paroissent indifférentes & sans valeur , que l'on autorise les bruits : qu'elle craignoit même que l'on ne l'en rendit responsable , parce que j'avois trouvé deux ou trois fois Mr. de St. Ange chez elle. Elle a dit encore qu'elle avoit voulu s'assurer de sa façon de penser , & qu'elle n'avoit point trouvé d'autre moyen que d'en parler à Mr. de Marville , qui étoit son ami intime ; qu'elle l'avoit instruit sans m'exposer ; qu'en l'entretenant vaguement de Mr. de St. Ange , il en étoit venu de lui-même à lui dire ce qu'il croyoit , & il ne doutoit pas que le mariage ne se fit incessamment : il avoit ajouté plusieurs choses qu'il présumoit , & qui cepen-

dant n'avoient aucun fondement : elle avoit voulu le défabufer , mais il s'étoit si fort obstiné dans ses idées , qu'elle lui avoit dit qu'elle vouloit qu'il fût témoin d'une entrevue qui pourroit le détromper ; qu'il s'agissoit d'un porte-feuille que l'on avoit trouvé , & que l'on vouloit rendre , & qu'à cette occasion on diroit des choses & on prendroit un parti qui termineroit toute espèce de relation & de liaison : qu'il falloit absolument qu'elles finissent , & qu'elles ne continuassent pas d'une manière à faire du tort à toute une famille ; mais que la difficulté étoit de rencontrer Mr. de St. Ange , qui étoit à la campagne , & auquel on ne vouloit pas cependant donner un rendez-vous. Mr. de Marville étoit bien entré dans ces dispositions ; il y avoit mis l'intérêt & la délicatesse d'un bon ami. Après avoir beaucoup cherché ce qu'on pourroit arranger , on étoit convenu que ma tante , Mr. de Marville

& moi, nous irions demain dans l'après-midi à Klindi; je ne fais si vous vous rappelez que c'est une campagne qui est au bord du lac; elle est habitée par une dame du Torrent, qui est âgée & infirme; elle ne sort point; elle est un peu parente de Mme. Bonval, & sous prétexte de lui faire une visite ma tante nous mènera avec elle, Mr. de Marville & moi. Lui, fera dire à Mr. de St. Ange qu'il souhaite de le voir, & qu'il le prie de se rendre à Klindi; que pour éviter de traverser la ville, il doit aller depuis sa campagne à la Thuilerie qui est au bord du lac; il y trouvera un bateau qui le transportera à l'autre bord; le trajet est d'une petite demi-heure. Quand nous aurons été quelque temps à Klindi, nous irons dans la soirée nous promener tous les quatre : ma tante & Mr. de Marville insensiblement nous devanceront, sans cependant nous perdre de vue. Je prendrai le moment

pour rendre le porte-feuille , & pour dire à Mr. de St. Ange ce que je croirai convenable , & suivant le tour que prendra la conversation , ou ils auront l'air de tout ignorer , ou je les joindrai pour qu'ils soient témoins de ce que je dirai ; ils me soutiendront & exhorteront Mr. de St. Ange à se ranger à ce que je demande. Le cœur me battoit déjà en écoutant ma tante ; je l'interrompis plusieurs fois pour lui dire , que je ne pouvois consentir à cet arrangement , qui me paroissoit être une espèce d'intrigue & de comédie qui me déplaisoit : je lui répétois qu'il étoit plus simple que Mr. de Marville , étant instruit , se chargeât de rendre le porte-feuille , & que je n'avois pas besoin d'y rien ajouter , parce qu'en voyant Mr. de St. Ange , & ne le revoyant pas , il faudroit bien que tout finît. Ma tante m'a répondu , qu'elle l'avoit bien proposé à Mr. de Marville , mais qu'il n'avoit pas voulu accepter cette commission ; que d'ail-

leurs je me trompois si je croyois qu'en fuyant Mr. de St. Ange, je le ferois renoncer à ses prétentions ; qu'au contraire, il chercheroit avec plus d'ardeur les moyens de me voir ; que sûrement il les trouveroit, & que je passerois ma vie dans la gêne : qu'il étoit bien plus sûr de lui parler avec fermeté, & de lui faire entendre ce que je voulois qu'il sût ; qu'il auroit des espérances aussi long-temps que je ne lui ferois pas connoître moi-même, & d'une manière bien positive, ma façon de penser. Elle ajouta, qu'il étoit bien vrai qu'après cela je ne pourrois plus revenir de ce que j'aurois prononcé, ni du parti que j'aurois pris ; que c'étoit peut-être ce qui m'arrêtoit, & ce que je craignois ; qu'alors, je n'avois tout simplement qu'à renvoyer le porte-feuille par un domestique, & laisser Mr. de St. Ange se conduire comme il le jugeroit à propos. Mr. de Marville est entré dans ce moment ;

j'ai pâli , j'ai rougi dans le même instant : j'étois bien malheureuse , & j'allois fuir lorsqu'insensiblement ma tante & Mr. de Marville m'ont rassurée : lui m'a parlé avec une délicatesse & un intérêt qui m'a véritablement touchée ; il n'étoit ni gai , ni sérieux ; il avoit une douceur dans ses paroles & un calme dans l'esprit, qu'il m'a communiqué. Nous sommes venus à parler de ce que nous devions faire , & de ce qui étoit projeté , comme d'une démarche toute simple qui ne devoit me faire aucune peine , & qui ne pouvoit avoir aucune suite fâcheuse. Il m'a été impossible de ne pas témoigner beaucoup d'amitié à Mr. de Marville ; ma tante a fait ses éloges , & nous avons parlé de ses belles qualités : on seroit heureux de vivre avec lui , s'est écriée ma tante : hélas ! ce n'est pas de moi qu'on le pense , a-t-il répondu en soupirant : je ne fais ce que j'ai dit , mais certainement il a pu voir

qu'il étoit l'homme que j'estimois le plus ; & si j'étois forcée à quelque parti extraordinaire..... Mais je ne ferai forcée à rien , & je serois fâchée qu'il se fût trompé dans les marques d'amitié que je lui ai données : il a voulu dire quelque chose du porte - feuille , & plaisanter de ce qu'il pouvoit contenir ; j'ai vu qu'il l'ignoroit , & qu'on ne lui en avoit rien dit ; il ne fait pas si nous l'avons ouvert : tout a été si bien discuté , si bien raisonné & arrangé chez ma tante , que je l'ai quittée avec assez de tranquillité dans l'esprit. Nous avons ri même en parlant de notre visite à Mme. du Torrent ; nous y avons trouvé quelque chose de comique qui nous a égayé. En vous écrivant , l'inquiétude m'est revenue. Je voudrois savoir ce que vous pensez de cette entrevue , de ce porte-feuille rendu , de cette conversation qui sera décisive , & après laquelle ma vie redeviendra

ce qu'elle étoit. Que je regrette ce tems heureux ! où les momens se succédoient sans que j'eusse besoin de les prévoir , ni la peine d'y penser. C'est demain après-midi que nous allons à Klindi ; ma tante aura une voiture ; mes parens pourroient avoir besoin de la leur , & il ne faut point d'obstacles. Je voudrois n'y point penser jusqu'à demain au soir ; mais enfin , demain au soir tout sera dit , tout sera fini ; je vous écrirai gaiement pour le jour suivant. Je vais laisser ma lettre jusqu'à ce tems-là ; je n'aurai que quelques mots à ajouter pour la finir. Je ne veux pas vous laisser ignorer ce petit événement. Mon père entre pour dîner. Adieu donc , ma chère amie , jusqu'à demain au soir

Ce soir , en rentrant dans ma chambre , je retrouve ma lettre sur mon bureau ; je ne peux pas aller jusqu'à demain au soir sans vous dire encore quelque chose. J'ai assez

bien réussi à me distraire sur ce jour de demain que je crains ; j'ai trouvé de l'occupation dans la maison ; j'ai fait plusieurs visites ; j'ai été chez les Clissi ; ils ont parlé de Mr. de St. Ange ; ils se sont plaints de ce qu'ils ne le voient point ; ils disent qu'il passe trop de tems à la campagne ; que c'est une perte pour la société : ils voudroient le marier , parce qu'il feroit le bonheur d'une femme & d'une famille ; ils lui en ont parlé , mais il s'y refuse ; il ne croit pas même qu'une femme puisse être long-tems heureuse avec un mari. J'ai trouvé qu'ils s'occupoient trop de lui ; je n'ai pris aucune part à la conversation : mon père n'a presque point été au logis de tout le jour ; nous ne l'avons vu qu'un moment : ce soir il avoit un air inquiet & absorbé qui m'a fait de la peine ; j'espère que cet état ne durera pas ; c'est un nuage qui passe. Bon soir , ma chère amie. Qu'est-

ce que j'aurai à vous dire dans vingt-quatre heures ?

Je ne puis pas attendre les vingt-quatre heures ; il faut que je vous dise quelque chose avant que de partir. Ce matin mon père étoit tout-à-fait triste. Quand je lui ai dit que j'allois me promener cet après-midi avec ma tante , qui vouloit essayer de monter en voiture , il ne m'a presque pas écoutée ; il m'a dit que je n'avois qu'à faire ce que je voulois : il est venu un message de Mr. de la Haussé , & il m'a renvoyée. Ma tante m'a écrit un billet pour me dire que tout étoit arrangé pour notre visite à Klindi ; que comme notre maison étoit sur le chemin , elle me prendroit en passant : il est midi , & je ne suis pas encore coëffée ; je n'ai pas trop de tems pour ma toilette , je languis de me retrouver ce soir avec vous. A ce soir donc , ma chère amie.

Hélas ! je ne puis pas vous écrire ;

languissante , abattue , malheureuse ,
 je n'en ai pas la force ; à peine ai-je
 la faculté de penser ; j'ai un trouble
 dans l'esprit & une anxiété dans l'ame
 qui ne me laissent que le pouvoir de
 souffrir : il faut que je laisse effacer
 les traces de l'effroi. Vous auriez pitié
 de moi , ma tendre amie : Ah ! que
 j'en aurois besoin , de votre pitié ! je
 trouverois des consolations , des con-
 seils , ne me les refusez pas : je vous
 dis ce que je voudrois me cacher à
 moi-même ; est-ce vous aimer assez ?
 Ma tante a eu bien tort de s'attacher
 si fortement à son idée : il est vrai
 qu'elle ne pouvoit pas prévoir.... Je
 succombe sous la peine de ce que
 j'ai souffert , j'ai encore du tremble-
 ment : je ne laisserai pas cependant
 partir ma lettre , sans finir de vous
 instruire : je ne puis pas me flatter
 de trouver du repos ; mais demain ,
 je serai plus à moi-même. Il faut que
 je fasse un effort pour rassurer mes

parens , qui ont été en peine de moi ce soir ; je n'ai pas besoin d'en faire pour vous dire que je vous aime. Adieu , ma chère amie ; vous seriez touchée jusqu'aux larmes en voyant les soins que la petite Henriette a de moi ; ses petites mains ferroient les miennes , ses yeux se sont remplis de larmes quand je lui ai dit que c'étoit du chagrin que j'avois ; elle ne pouvoit s'endormir , il a fallu lui promettre que demain je n'aurois point de chagrin ; & déjà j'afflige cette pauvre petite créature ! & si j'allois être malheureuse ! il ne faut pas l'être pour associer quelqu'un à son sort. Je reprendrai ma lettre quand je pourrai , quand j'en aurai la force.

Je n'ai pas voulu vous écrire ce matin , ma chère amie ; mon père m'a donné de l'inquiétude : je n'avois pas encore assez de liberté dans l'esprit , & j'aurois été interrompue. J'avois aussi à penser à la journée d'aujourd'hui ; il falloit arranger ce qu'il falloit

dire , ce qu'il falloit cacher : je devois étudier ce que je devois paroître ; il faut donc que je m'applique à la fausseté , à la dissimulation , je ne pourrois pas le soutenir ; & ce combat continuel , avec les apparences , est au-dessus de mes forces. Dans ce moment toute la maison repose dans le silence de la nuit : seule avec vous , je vais vous dire ce qui s'est passé hier. Ma tante est donc venue me prendre comme elle me l'avoit fait dire ; elle étoit avec Mr. de Marville : je montai en voiture avec une agitation & une crainte que je ne pourrois définir. Je faisois des caresses à ma tante , & en même tems j'aurois voulu la repousser : mon agitation étoit visible , & à tous momens j'avois des distractions qui me détournoient du sujet de la conversation ; ma tante m'en faisoit la guerre ; Mr. de Marville faisoit semblant de ne pas s'en appercevoir ; on ne parloit point de notre visite : on dit cependant une fois

que Mr. de St. Ange traverseroit le lac bien facilement , parce qu'il ne faisoit point de vent. L'idée de le voir bientôt , & de ce qui devoit se passer à notre entrevue , me donna un frémissement dont je ne fus pas la maîtresse : ma tante en rit ; Mr. de Marville fit l'éloge de son ami ; il dit combien il méritoit d'être heureux. Si quelqu'un est digne de l'être , lui dis-je vivement , c'est un homme qui fait aimer ses amis comme vous. Promettez-moi , mademoiselle , me dit-il en me serrant la main & du ton le plus touchant , d'avoir toujours de l'amitié pour moi. Je crois qu'il put voir mes regrets de n'avoir que cela à lui promettre. Il est digne de tous les sentimens qui peuvent le rendre heureux , ce pauvre Marville ! il justifie bien l'idée que vous aviez de lui. Nous fûmes très bien reçus par Mme. du Torrent ; ses infirmités l'empêchent de quitter sa chaise ; mais elle.

est d'une société aimable : notre visite parut lui faire plaisir : elle vit avec un fils & une belle-fille , qui dans ce moment étoient absens : il faisoit une chaleur extrême hier : enfermés dans la voiture & dans la maison , nous n'avions pas pris garde qu'il se formoit un orage sur la montagne : le tems se couvrit ; nous entendîmes un bruit sourd , & au milieu de notre conversation nous aperçûmes un éclair très-vif ; nous nous levâmes tous les trois en même tems pour approcher de la fenêtre , & pour regarder sur le lac. Nous vîmes un bateau qui n'étoit pas fort éloigné des bords opposés , & qui commençoit à être poussé par le vent au large du lac. Sans aucune honnêteté , nous ne pensâmes plus à Mme. du Torrent , & nous ne nous occupâmes que du bateau. Nous jugions qu'il auroit le temps d'éviter la tempête , & de gagner notre rivage à force de rames. Le vent

devint plus fort , & l'orage eut bientôt atteint le lac. Une colonne noire , & d'où sortoient des éclairs & des tonnerres avançoit rapidement ; nous vîmes le bateau s'arrêter tout d'un coup , & nous comprîmes qu'il avoit donné dans un banc de sable qui se trouve dans cet endroit , & que les batteliers évitent quand ils en font les maîtres. Nous remarquâmes longtemps les efforts inutiles qu'ils faisoient pour se dégager. Déjà il pleuvoit très-fort , & le bruit devenoit effrayant. Mr. de Marville nous quitte , il va au bord du lac , il cherche un bateau & des batteliers ; par de l'argent qu'il leur donne & qu'il leur promet , il les force à aller avec lui au secours du bateau qui étoit en danger de périr , & qui déjà étoit horriblement battu par le vent & par les vagues. Nous étions dans les plus vives alarmes : nous voulûmes crier à Mr. de Marville de ne pas s'exposer ; nous n'en eûmes

pas la force , & nous le vîmes avec effroi affronter les vents & la tempête pour aller au secours de son ami : & c'est moi , disois-je , qui suis cause que deux hommes s'exposent à périr , & ils périront peut-être ! Dans ce moment l'orage étoit affreux ; le bateau de Mr. de Marville avoit une peine infinie à avancer ; les éclats déchirans de la foudre , des sillons éblouissans de lumière se succédoient rapidement ; la violente impétuosité du vent , le jour qui s'étoit obscurci , tout donnoit l'idée de la destruction & du malheur. La maison étoit ébranlée ; nous étions pâles & tremblantes , & nous ne pouvions quitter la fenêtre qui nous offroit ce spectacle. Nous suivions les deux bateaux ; nous avions de la peine à les distinguer , & nous les apercevions seulement de temps en temps , ils étoient au plus fort de l'orage , la nuée les enveloppoit ; il sembloit qu'ils alloient être abîmés par les vents & la

grêle , ou engloutis par les vagues : dans le moment de notre plus grand effroi , un coup de tonnerre terrible , dont l'éclair nous éblouit , & dont le bruit éclatant nous étourdit , paroît frapper les deux bateaux , qui dans cet instant étoient près l'un de l'autre ; l'éclair & la foudre étoient partis en même temps & nous remplirent de terreur : nous ne vîmes plus rien , ma tante s'écria , Dieux ! ils sont perdus ! — Je sentis mes jambes s'affoiblir sous moi ; je m'appuyai sur ma tante , & je tombai dans le plus profond évanouissement. — Lorsque je revins à moi , je me trouvai sur un lit de repos entre deux femmes qui me faisoient respirer des eaux spiritueuses ; ma tante me donnoit aussi des secours , je ne fais ce que je dis , j'entr'ouvris les yeux , j'apperçus Mr. de St. Ange & Mr. de Marville qui étoient à côté de moi , une vive émotion me fit refermer les yeux , & ma tante fut encore en

peine de l'état où elle me vit ; cependant mes forces revinrent ; je commençois à me reconnoître , Mr. de St. Ange se jette à mes genoux , & saisit une de mes mains , Mr. de Marville me crie en même temps , le voilà Mademoiselle , — il est sauvé ! — Par un mouvement qui fut involontaire chez moi , je me levai & j'allai à Mr. de Marville ; je voulus parler , mais la foiblesse & un torrent de larmes m'ôtoient l'usage de la parole , ma tante me consolait , me rassuroit , j'avois des retours de frémissement ; elle me fit prendre quelque chose qui rappela mes forces : insensiblement , on devint plus calme & plus tranquille , on s'assit autour de moi ; on ne s'occupa d'abord que des soins que ma tante avoit de nous , & je rencontrois toujours les yeux de Mr. de St. Ange ; il raconta ensuite comment dans l'instant où son bateau avoit été brisé par les vagues , & où lui & les bateliers alloient périr ;

Mr. de Marville s'étoit jeté à la nage, & lui avoit aidé à entrer dans son bateau. Oui, s'écrie-t-il avec attendrissement, je dois la vie à mon ami ! il a exposé la sienne pour moi — nous devons tous quelque chose à ce malheur, interrompit ma tante, & j'espère qu'il servira à nous rendre plus heureux ! & en même temps elle porta ses regards sur Mr. de St. Ange & sur moi ! mais reprit-elle tout de suite, il faut penser à ce que nous avons souffert, ces Messieurs ont trouvé d'abord d'autres habits, mais ils ont besoin d'autres secours encore, & il faut qu'ils aillent à la ville. Mr. de Marville s'en alla en disant qu'il alloit chercher une voiture, & qu'il étoit sûr d'en avoir une dans le moment. Mes chers enfans, reprit ma tante, lorsqu'il fut parti, il est inutile de vouloir cacher les sentimens que vous avez. l'un pour l'autre ? — Comme je rougis ! comme je souffrois ! ma tante s'en apperçut bien ; mais elle

continua. — Vous vous aimez , après l'état où a été ma nièce , après les paroles qui lui sont échappées , il n'est plus possible d'en faire un mystère. — L'embarras de Mr. de St. Ange étoit visible ; je conjurai ma tante de ne plus rien dire , elle voulut continuer en disant qu'il étoit très-naturel que deux personnes aimables qui étoient faites pour s'aimer. — Je mis la main sur sa bouche , mais je ne pus pas empêcher Mr. de St. Ange de dire bien des choses ; heureusement qu'il entra quelqu'un de la part de Made. du Torrent ; j'avois été transportée dans une chambre voisine , elle-même avoit été incommodée de l'orage , & dans le trouble qu'il y avoit eu dans la maison , on n'avoit pas trop su ce que nous faisions ; on ne s'étoit même pas aperçu de Monsieur de St. Ange. Dans ce moment Mr. de Marville revint ; nous passâmes tous chez Mme. du Torrent ; nous étions tous ma-

lades & abattus de l'orage : on parla du mal qu'il avoit fait à la campagne , du bateau qui avoit été brisé , des gens qui avoient été sauvés , & dont elle ignoroit les circonstances : nous ne l'en instruisîmes pas bien positivement ; Mr. de Marville , qui avoit trouvé un carrosse , emmena Mr. de St. Ange ; je crus remarquer qu'il avoit l'air content : j'étois bien éloignée de l'être. En vérité, j'étois la seule qui eût souffert de tout ce qui venoit de se passer ; j'étois vraiment malheureuse , & je craignois encore ma tante. Lorsque la pluie eut entièrement cessé , nous remontâmes en voiture. En passant au bord du lac , dont les vagues écumoient encore , nous vîmes des débris du bateau brisé ; & , sans nous le dire , nous fîmes des réflexions qui nous occupèrent entièrement. Ma tante rompit ce silence , en me disant : nous ne pouvions pas nous attendre , ma

chère nièce , à tout ce qui vient de
 se passer ; mais j'avoue que je doutois
 que cette entrevue se terminât comme
 tu te le propofois ; je me défois un
 peu de ce que tu avois si bien décidé ,
 j'ai voulu savoir les obstacles & les
 possibilités de ce qui pouvoit en ré-
 sultier : j'ai consulté ton père , sans
 lui dire précisément mes intentions ,
 j'ai tâché de savoir sa façon de pen-
 ser sur Mr. de St. Ange ; je lui en
 ai parlé hier & avant-hier d'une
 manière indirecte , mais assez positi-
 vement cependant pour être assurée
 qu'il avoit une vraie estime pour
 lui , il le regarde comme un homme
 auquel il n'auroit aucun regret d'ap-
 partenir , & dont les vertus & les
 qualités pourroient rendre une famille
 heureuse. Il m'a paru , il est vrai ,
 que mon cousin avoit de la tristesse ,
 de l'inquiétude , & l'esprit fort oc-
 cupé ; il ne me parloit pas librement
 & avec confiance comme à l'ordi-

naire ; son humeur étoit changée ; j'ai eu de la peine à le retenir auprès de moi ; ses réponses étoient courtes & vagues ; il n'avoit pas l'air d'y penser : quoiqu'il en soit , je n'ai vu chez lui rien qui doive faire craindre qu'il s'oppose à ton inclination , & il auroit tort. Mr. de St. Ange , est , à tous égards , un parti très-fortable ; ton père est fort riche ; que peut-il faire de mieux que d'unir sa fille à l'homme qu'elle aime ? Ta mère , bien loin de le désapprouver , y donnera son consentement avec plaisir ; elle n'a d'autre désir que de voir sa fille mariée : ainsi , ma chère amie , tout concourt à amener un événement qui sera heureux pour tout le monde. Ce qui s'est passé aujourd'hui pourroit faire de l'éclat ; ta sensibilité n'a rien laissé à deviner à ceux qui en ont été les témoins. Mais , ma tante , ai-je repris , qu'ai-je donc dit , qu'ai-je donc fait ? —

fait ? — Mon enfant , ton évanouissement a été très-long ; j'ai été vraiment en peine de toi , & lorsque tu as commencé à reprendre la connoissance , tu t'es écriée : mon Dieu ! est-il péri ? ah , mon cher St. Ange ! & tu tendois les mains comme si tu eusses voulu le sauver ; c'est alors qu'il les a prises , & qu'il s'est jeté à tes pieds ; ensuite , tu as embrassé Mr. de Marville ; ce n'étoit pas par tendresse pour lui ; ceux qui t'environnoient ont été frappés de ce qu'ils ont vu. Il faut prévenir la méchanceté , elle ne manqueroit pas de tomber sur moi , pour avoir été l'occasion de quelques rencontres dans ma maison , avec Mr. de St. Ange : mais , ma chère nièce , je comprends tout ce que ta situation a de pénible , tu as laissé espérer à ton père que tu entrerois dans ses vues , tu le lui as promis , même ; il suppose qu'il t'est facile de renoncer à un commence-

nement d'inclination ; tu l'as crus toi-même , & vous vous êtes trompés tous les deux ; il en coûtera peu à son ambition & à son amour-propre d'en revenir ; il faut ménager l'un & l'autre pour ne pas faire naître des obstacles ; & c'est ce dont je me chargerai : il t'aime , il a de la tendresse pour toi , ce sont les moyens dont je me servirai : je lui apprendrai la vérité avec tant de ménagement , qu'il ne pourra pas s'y opposer , repose-toi sur moi , laisse-moi agir seule avec lui , & aussi avec Mr. de St. Ange ; je promets de t'éviter toutes les contradictions désagréables , tous les aveux pénibles , toutes les démarches difficiles ; j'aurai le plaisir de te voir jouir d'un bonheur que j'ai laissé échapper pour moi-même , & qui est le premier de tous , celui d'épouser l'homme que ton cœur a choisi ; tu verras qu'il vaut mieux que cette folie d'indépendance , que cette liberté , que

ce mépris de toute espèce d'engagement dont tu as amusé ton esprit & ton imagination ; tes déclamations si vives, si plaisantes contre ce joug, contre les chaines, contre la soumission qu'entraîne le mariage, m'ont amusée, elles m'ont d'autant plus divertie que je voyois bien que ton cœur ne consentoit pas à ton système ; tout ce qu'il en est arrivé, c'est que ta fierté a dirigé ton inclination vers un objet qui en est digne ; je n'ai jamais connu d'homme plus aimable & qui mérite plus d'être aimé que Mr. de St. Ange ; son esprit a toutes les ressources, son ame toutes les qualités, son cœur toute la délicatesse que l'on peut désirer pour faire espérer un bonheur long & durable ; il a de plus cette douceur intéressante, ces graces dans les manieres, ce piquant dans l'expression, qui attachent dans tous les momens : la nature l'a fait pour plaire aux femmes ; & si on peut lui re-

Procher de les traiter avec un peu
 de légèreté, ce n'est peut-être pas la
 faute, nous ne devons jamais nous
 en prendre qu'à nous des sentimens
 que nous inspirons, & nous nous
 vengeons bien mal & bien injuste-
 ment, en accusant de tout ceux
 qui ne sont coupables de rien.
 Nous mettons trop de petites pré-
 tentions dans notre envie de plaire,
 nous exigeons un aveuglement trop
 entier, notre amour propre se fait
 des jouissances injustes; nous voulons
 être trompées sur tout ce qui nous
 flatte, & nous passons tout d'un coup
 de l'empire le plus absolu & le plus
 ridicule, à la soumission la moins rai-
 sonnée. J'aurois souhaité, ma chère
 nièce, que ton esprit se fût porté
 plutôt sur ces observations & sur ces
 raisonnemens que sur des projets &
 des idées chimériques, qui sont loin
 de la nature & de la vérité; mais tes
 erreurs se dissiperont, & ton esprit

restera ; tu l'emploieras plus utilement à ce qui doit te rendre véritablement heureuse ; c'est dans cette persuasion que je vais travailler à ton mariage avec Mr. de St. Ange ; je ne veux pas que tu viennes me dire aucune de tes mauvaises raisons, je ne veux pas même que tu me parles, je ne t'écouterai pas ; dès demain je verrai Mr. de St. Ange ; j'ai bien cru remarquer quelque indécision dans son esprit & dans ses expressions ; il craint la situation où il se trouve ; tu es une héritière, il n'est pas riche, & la délicatesse le rend timide & retenu ; il n'en est que plus intéressant, je veux venir à votre secours à tous les deux ; quand je lui aurai parlé, je m'adresserai à ton Pere, je le ménagerai, je lui ferai comprendre que dans la situation où il est aujourd'hui, il ne doit avoir d'autre objet d'ambition que le bonheur de sa fille. Mante parla avec tant de volubilité,

& d'une manière si positive , que dans l'état de foiblesse où j'étois , je n'eus la force , ni de l'interrompre , ni de lui répondre ; nous arrivâmes à la maison qu'elle parloit encore , & je fus occupée de la manière dont je devois paroître devant mes parens , pour qu'ils ne remarquaissent chez moi rien d'extraordinaire. Ma tante me quitta en m'exhortant à prendre du courage , & en me disant qu'incessamment elle me donneroit de ses nouvelles , & qu'elle auroit des miennes. Ma mère me trouva pâle & abattue , je lui dis que l'orage m'avoit extrêmement éprouvée ; elle étoit plus en peine de mon Père , qui avoit été enfermé tout le jour dans sa chambre , qui n'avoit presque rien mangé , & qu'elle n'avoit pu voir qu'un instant ; il y avoit eu plusieurs messages entre lui & Mr. de la Hauffe , il ne parut qu'un moment au souper. J'étois fatiguée , je me suis retirée de bonne.

heure, je n'ai pas trouvé beaucoup de sommeil, mais le repos m'a rendu des forces, j'ai pu mieux soutenir toutes mes inquiétudes d'aujourd'hui. Mon Père est parti de bonne heure, j'ai trouvé qu'il étoit plus occupé, & qu'il mettoit plus d'activité dans son travail que les jours précédens : autant que j'ai pu le juger, il a été consulter des gens de loix & des gens d'affaire, il n'étoit pas disposé à penser à moi, & je n'ai pas voulu le distraire ; je craignois bien plus ma tante & ce qu'elle se proposoit de faire ; je m'attendois à tous momens ou à la voir, ou à recevoir quelque chose d'elle. Je n'ai rien reçu ni entendu de tout le jour, un moment avant le souper j'ai reçu cette lettre.

J'ai pensé, ma chère nièce, qu'aujourd'hui tu aurois besoin de repos, je n'ai pas voulu le troubler, & j'espère que ce soir tu es tout-à-fait remise de tous les accidens d'hier, je

te prie de reprendre ton air doux & serein, qui devient si piquant, si séduisant lorsque tout va bien. J'ai passé la journée d'abord avec Marville, & ensuite avec Mr. de St. Ange, je suis assez contente, je ne m'embarrasse pas de ce que tu feras. Demain matin à onze heures j'aurai une conférence avec ton Père, il ne faut pas t'en effrayer, il ne sera peut-être question de rien. Au nom de Dieu, ma chère amie, sois tranquille, & ne va pas dépenfer ta sensibilité inutilement. Adieu, fais-moi dire seulement que tu te portes bien.

Hélas! on ne se met jamais à la place de ceux qui ont de la sensibilité; on diroit que l'on peut la captiver, la maîtriser; ce billet qui m'exhorte si bien à la tranquillité m'a donné du tourment & de l'agitation, & elle ne me quittera pas de toute la nuit; je tremblerai lorsqu'il faudra revoir mon Père, lorsque j'entendrai

venir ma tante , lorsqu'elle parlera ; qu'est-ce qu'elle aura dit avec Mr. de Marville & avec Mr. de St. Ange ? elle m'aura fait dire & penser , elle aura disposé de moi , il faudra peut-être tout contredire , tout désavouer devant mon Père ; je suis bien malheureuse , je ne me suis pas assez opposée à ma tante , je ne fais rien faire à propos , je n'ai de la force que pour me donner du tourment ; il me semble qu'il y a un voile sur mon sort que je crains de pénétrer ; n'y a-t-il pas encore une distance immense entre Mr. de St. Ange & moi ? & comment s'anéantiroit-elle tout d'un coup ? Ma tante est bien vive aussi , comment ne craint-elle pas une contradiction , & que je ne me refuse à tout ce qu'elle aura pensé , projeté , arrangé ? Dans ce moment je suis disposée à m'opposer à tout , & je n'y manquerais pas ; c'est ce que je vous apprendrai.

drai incessamment. Aujourd'hui je vous dirai encore que je vous aime.



LETTRE LXV.

De la même.

JE veux vous écrire , ma chère amie , & mes yeux se remplissent de larmes , elles tombent sur mon papier , vous en voyez les traces , ma vue est obscurcie , à chaque mot je suis interrompue par des pleurs que je voudrois retenir & qui me suffoquent , je me débats pour sortir de l'étourdissement où je suis , & je tombe dans le désespoir , mon sort est affreux : votre cœur sera déchiré , mais je ne veux pas votre pitié , je ne demande celle de personne ; tout sentiment étranger est inutile ; mon tourment est sans consolation comme il est sans ressource ; je suis une victime dévouée , il ne

s'agit plus de mes forces , j'aurois celle de mourir ; mais la mort même m'est interdite. . . . Je quitte & je reprends ma plume , & je ne puis tracer que des plaintes , & vous n'entendez pas les accens de mon désespoir ; voilà donc ce qui m'étoit réservé. — Je ne puis l'envisager qu'avec un frémissement mortel. — Je veux vous le dire , j'espère que j'en aurai la force , je laisse écouler du temps. — Je reviens , & je ne puis tracer que l'expression du chagrin qui me dévore. — Ma mère me fait appeler , peut être qu'au retour je pourrai mieux vous dire.
Hélas ! nous avons pleuré ensemble , & nous n'avons pu proférer une parole ! Je l'ai embrassée , & je l'ai inondée de pleurs , elle m'a ferré contre son sein , & nos larmes se sont mêlées : le trouble est complet dans la maison , les domestiques ne savent ce qu'ils doivent faire , ils ne savent ce qu'ils entendent , ils veulent nous

servir , ils nous pressent de manger ; on ne leur répond point ; ils vont d'un appartement à l'autre ; on n'entend que des exclamations de pitié , & toi , pauvre Henriette , chere enfant , l'effroi est peint sur ton visage , tu te pends à ma robe , tu m'entoures de tes bras , tu n'oses ni pleurer ni te plaindre , je suis près de toi , & tu m'appelles avec un accent si touchant , que mon ame en est affreusement déchirée. Ma chère amie , laissez moi donner un libre cours au torrent de mes larmes. Mais qu'ai-je fait ? Je n'ai su encore que vous effrayer , je devrois recommencer ma lettre .

Ce matin je me suis levée avec l'inquiétude de ce que feroit ma tante , de cette vérité qu'elle vouloit dire à mon Père : à onze heures , je craignois cette conférence , fatiguée , souffrante de tout ce qui étoit arrivé avant hier , j'avois l'ame aussi abattue que le corps : sous son ordinaire mon Père n'étoit

point encore sorti de chez lui à huit heures , je me suis traînée à sa porte , elle étoit fermée , je l'ai appelé , il m'a répondu avec l'accent de la douleur , qu'il ne pouvoit pas me voir , qu'il ne pouvoit voir personne dans ce moment. J'ai été chez ma mère , elle m'a dit qu'elle avoit remarqué que depuis quelques jours mon père étoit triste , qu'il parloit peu , que hier & avant hier il avoit paru occupé de choses fâcheuses & pénibles ; nous nous sommes rappelées ce qu'il avoit dit , ce qu'il avoit fait : il y avoit eu plusieurs messages , plusieurs lettres de Mr. de la Hauffe , & notre inquiétude alloit en augmentant ; nous faisons des questions à un domestique qui entroit dans cet instant , il nous dit qu'il y avoit là un valet de Mr. de la Hauffe , & que la chambre de mon père étoit ouverte , j'ai couru auprès de lui , je l'ai trouvé qu'il se promenoit à grands pas en tenant une lettre.

dans la main : son agitation paroïssoit extrême, il donnoit des marques de désespoir ; je suis allée à lui les bras ouverts , il s'est jeté dans son fauteuil en criant qu'il étoit le plus malheureux des hommes , & qu'il alloit se casser la tête ; il se lève avec un mouvement de fureur , je l'arrête, je le ferre encore dans mes bras , je le supplie d'être plus tranquille , je lui dis que nous chercherons tous les moyens de consolation , & que le plus grand des malheurs sont les maux que le chagrin peut lui faire ; ma mère paroît, il va à elle en lui disant qu'il est perdu , qu'il est ruiné , qu'il n'y a plus de ressource , pas même dans la mort. Nous sommes longtemps dans cette agitation du désespoir ; enfin il nous dit que ses espérances sont renversées , que ses dernières spéculations avoient été malheureuses , que la Hausse l'avoit entraîné dans des affaires si considérables , que sa

fortune étoit non-seulement tout-à-fait perdue, mais qu'il restoit devoir beaucoup, & qu'il étoit dans la crainte de se voir livré à la honte & à la misère. Nous croyons ne pas bien entendre, nous supposons qu'il y a de l'exagération; nous faisons répéter, nous demandons des détails; dans le trouble & dans la confusion nous avons de la peine à nous entendre. Mon père, toujours plus agité, & ne pouvant se calmer pour nous parler de suite, prononce seulement de temps en temps, & ce cruel voudroit aussi sacrifier ma fille ? Je vais au-devant de lui, je l'arrête dans mes bras, je lui dis que s'il ne s'agit que de moi, il doit être plus tranquille, qu'il n'y a aucun sacrifice que je ne puisse faire, & que je suis heureuse s'il en est qui puisse le consoler. Il crie qu'il mourra plutôt mille-fois, mais que la mort même ne sera pas une consolation; nous le supplions de s'expliquer; ma tante

arrive , elle nous trouve dans le trouble & dans le désordre ; elle croit qu'il s'agit de Mr. de St. Ange , elle commence à faire des exhortations à mon père , elle l'assure que je ne suis coupable de rien , que c'est elle qui a tout fait , qui est cause que tout s'est déclaré , & que dans la situation où je suis , il m'est bien permis de suivre mon inclination. Mon père ne la voit pas , ne l'écoute pas ; nous avons de la peine à faire comprendre à ma tante que c'est Mr. de la Haussé qui est cause du trouble où elle nous voit ; elle dit qu'il n'y a qu'à le renvoyer , qu'elle avoit toujours cru que ce vieux fou pensoit à moi ; nous sommes à peine instruites , & nous sommes obligées de lui expliquer qu'il est question de notre fortune & des spéculations que mon père a faites avec lui ; pendant ce temps-là , mon père parcourt des lettres , des papiers , il vient à nous en criant ; il n'est pas content . cet

homme abominable de m'avoir précipité dans la misère ! il veut encore que je sacrifie ma fille ! & mon Père nous donne les papiers qu'il tient , il s'adresse à moi , il m'a dit : oh ma fille ! ton père est le plus malheureux & le plus imprudent des hommes , il ne mérite pas que tu le sauves. — Je vous envoie la copie de ces lettres , ma chère amie , lisez , & que votre cœur ne soit pas déchiré , s'il est possible , votre colère seroit aussi inutile que la nôtre.

Première Lettre de Mr. de la Haussée.

Je suis bien fâché , Monsieur , que contre mon avis vous ayez fixé la liquidation des actions de la Compagnie des Indes à ce 15 juillet , elles ont haussé au-delà de toute espérance , & il y a plus de 300 livres à perdre par action , ce qui fait un objet de 30 mille livres , cela joint aux 40 mille que nous avons perdu sur l'emprunt

des 125 millions fait 70 milles livres sans les fraix : par contre les St. Charles ont baissé , à ce qu'on me marque par la lettre d'aujourd'hui : il faut espérer qu'elles se relèveront , & nous avons encore huit jours pour les fournir au prix dont nous sommes convenus , il faudra tâcher de faire les fonds de la somme ci-dessus , vous savez que je ne suis pas en argent , & les engagemens que vous avez pris portent à la fin du mois. Si vous venez chez moi ce matin nous verrons de prendre des arrangemens ; il suffira de donner des lettres de change à trois mois , d'autant que le change n'est pas mauvais dans ce moment , je suis bien , &c.

Seconde Lettre.

Je reçois la réponse à l'ordre que j'ai donné de votre part , pour l'achat d'une partie d'action de St. Charles ;

elles sont aussi basses que l'on croit qu'elles peuvent aller : on est persuadé que le dividende sera beaucoup plus fort que l'on ne pense , & qu'alors elles remonteront considérablement ; le profit est à peu près sûr , & vous pouvez hardiment conclure l'engagement que je vous ai proposé pour les différens emprunts nécessaires à paier les premières pertes ; c'est ce que nous devons faire aujourd'hui chez le Notaire, où se trouvera Mr. Pillard , mon ami , que j'ai chargé de trouver l'argent , vous promettant comme je vous l'ai déjà dit, de prendre pour mon compte les sommes qu'il y aura au-delà pour l'achat des dites actions, enforte que c'est avec moi seul que vous ferez engagé pour cet objet , ci-joint la note de la partie de ces actions de St. Charles avec les fraix & commission , ainsi que le cours des fonds actuels étant bien votre très-humble , &c.

Troisième Lettre.

Monfieur, depuis que je vous ai vu , j'ai reçu mes lettres de Paris ; les St. Charles continuent à baiffer , il faudroit vendre avant qu'elles baiffaffent davantage ; la perte eft déjà confidérable , nous en parlerons aujourd'hui , & nous prendrons le parti convenable.

Quatrième Lettre.

Je vous ai dit mon dernier mot , Monfieur, je ne puis pas laiffer mon bien en l'air, il faut des hypothèques ou des cautions , & cela le plus tôt poffible ; vous avez été malheureux , j'en conviens , tout le monde en auroit fait autant à votre place ; vous avez beaucoup gagné d'abord ; il étoit affez naturel que vous fâchaffiez de gagner encore pour compléter votre fortune ; par les différens comptes que nous avons arrêtés , en déduifant tout ces

qui peut se vendre , c'est 267 mille livres 15 sols 9 deniers que vous restez devoir à moi & à mon associé ; je ferois assez coulant pour attendre quinze jours ou trois semaines , mais lui a besoin de son argent , par ce qu'il le fait travailler ; & comme hier vous avez paru indécis dans ce que vous voulez faire , ce matin il s'est pourvu en justice pour vous forcer de payer , & obtenir une saisie provisionnelle en cas de refus ; quoiqu'il soit muni de l'exploit , je l'ai engagé à ne pas se presser , & à attendre encore deux jours , ce qu'il a accordé à ma sollicitation , en sorte que je suis presque engagé tout seul pour la somme entière pendant ces deux jours ; vous savez que dans le compte que nous fîmes avant hier , nous trouvâmes à vue de pays que vous seriez hors d'état de payer , vous fûtes si renversé de chagrin , que vous ne voulûtes pas m'écouter sur les diffé-

rentes propositions que je vous faisois ; j'en suis fâché , parce que dès lors les circonstances ont encore changé en mal ; aujourd'hui je n'en ai plus qu'une à vous faire , & je crois que vous la trouverez raisonnable ; j'ai toujours eu beaucoup d'amitié & d'attachement pour votre famille ; je propose donc que vous me donniez Mlle. votre fille en mariage ; en l'épousant je me chargerai de toutes vos dettes & spéculations , je reconnoîtrai avoir reçu tout ce que vous me devez , vous n'aurez rien à faire qu'à votre gendre , & vous resterez comme vous êtes ; Mlle. de Germosan est fille unique , il y aura ce qu'il y aura , seulement vous vendrez votre campagne pour payer les réparations que vous y avez faites : il y a longtemps que je vous ai laissé connoître qu'il ne tiendrait qu'à Mlle. votre fille de partager ma fortune , aujourd'hui c'est moi qui partagerai votre décadence ; je vous en ai dit quelque

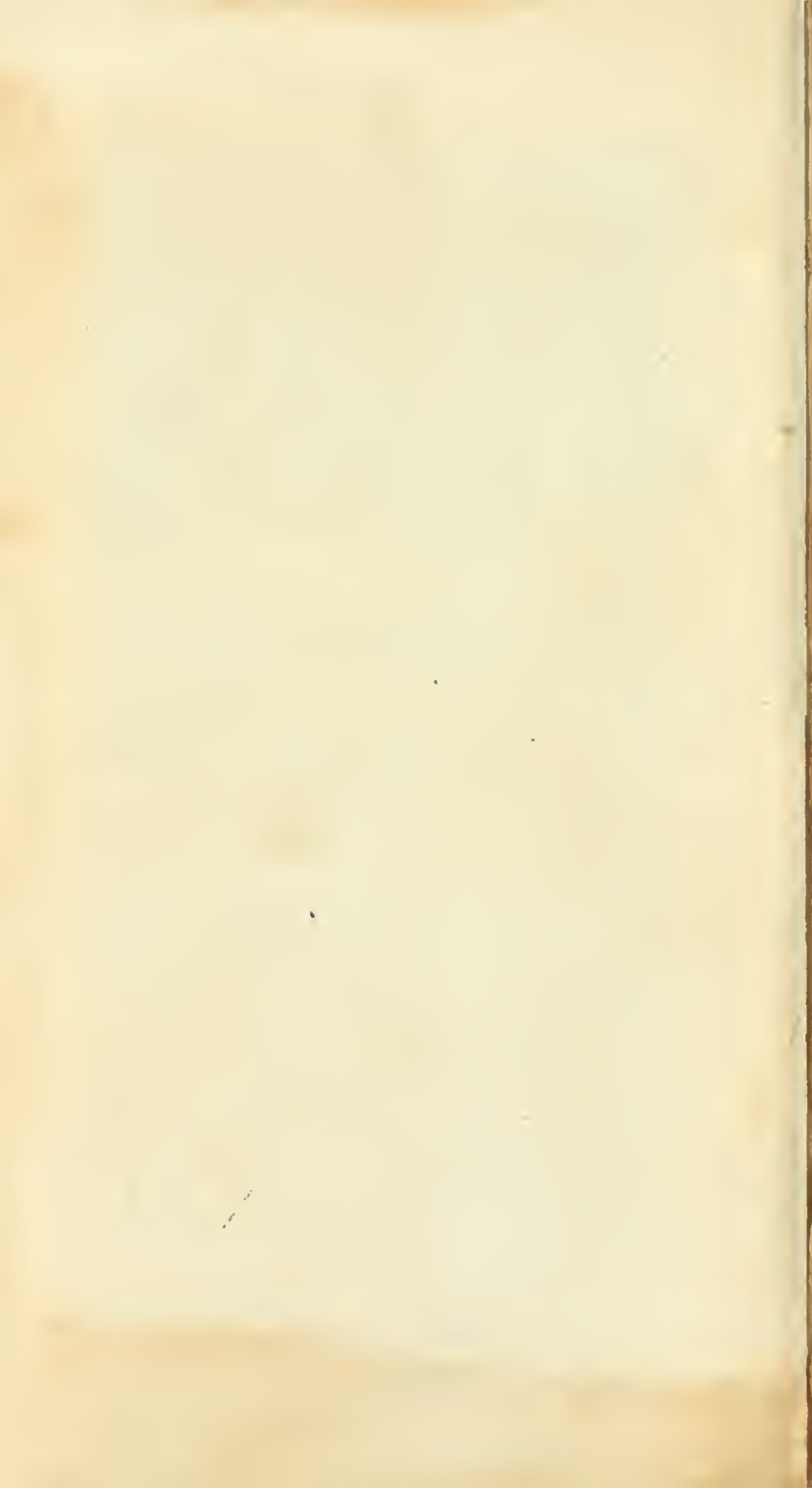
chose il y a deux jours , mais vous ne voulûtes pas m'entendre ; au reste , je ne veux point vous gêner , je ne fais peut-être pas toutes vos affaires , & vous ne m'avez sans - doute pas tout dit , ainsi vous vous conduirez comme vous jugerez convenable , vous êtes un bon père de famille ; seulement nous procéderons incessamment à la discussion de vos biens , & s'il n'y a pas de quoi payer , vous penserez aux suites ; je suis bien fâché que les circonstances soient tombées aussi malheureusement ; mais il y a remède à tout comme vous voyez ; je vous assure que c'est avec bien de la cordialité que j'ai l'honneur d'être , &c.

Si vous acceptez , & Mlle. votre fille aussi comme je puis m'en persuader , nous pourons avoir une entrevue chez vous , & vous verrez alors encore d'autres preuves de mon désintéressement.

Je n'en puis plus , ma chère amie ,
je retourne chez ma mère , que j'ai
laissée trop long-temps ; je ne vous dirai
rien de plus , & que vous dirois - je ?
je n'ai pas la force de penser : hélas !
vous ne sentirez nos maux que trop
vivement ! J'aurois dû me taire , mais
non , mon amie , je ne puis pas vous
ménager , je vous aime trop.

FIN du cinquième volume.





0 Constant de Rebecque, François
71 Marc Samuel
347L3 Laure

Constant de Rebecque, François
Marc Samuel

7L3 Laure

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Not wanted

in RBSL Dec-15/88

